U d'/of OTTAWA
39003002236882

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresregn02regn

GARNIER-ARNOUL
SPECTACLES • HISTOIRE
39, RUE DE SEINE • PARIS

Frang

# ŒUVRES

DE

# REGNARD

# ŒUVRES
DE
# REGNARD

*AVEC NOTICE ET NOTES*

PAR

ALEXANDRE PIEDAGNEL

*Théâtre*

TOME SECOND

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1913
.A1054
1887
V.2

# LES ŒUVRES DE Mr. REGNARD

*TOME II*

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Loüis.

M. DCC XIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# *PIECES*

*Contenues dans ce II. Volume.*

DEMOCRITE.

LES FOLIES AMOUREUSES.

LES MENECHMES.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE.

# DEMOCRITE,

*COMEDIE*

REPRESENTÉE EN 1700.

## *ACTEURS.*

DEMOCRITE.

AGELAS, Roy d'Athenes.

AGENOR, Prince d'Athenes.

ISMENE, Princesse promise à Agelas.

STRABON, Suivant de Democrite.

CLEANTHIS, Suivante d'Ismene.

CRISEIS, cruë fille de Thaler.

THALER, Paysan.

UN INTENDANT.

UN MAISTRE D'HOSTEL.

*La Scene est à Athenes.*

# DEMOCRITE,

*COMEDIE.*

---

## ACTE I.

*Le Theâtre repreſente un Deſert, & une Caverne dans l'enfoncement.*

---

### *SCENE PREMIERE.*

STRABON, *ſeul.*

Que maudit ſoit le jour où j'eus la fantaiſie
D'eſtre Valet de pied de la Philoſophie !
Depuis prés de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.
Suivant de Democrite, en cette ſolitude,
Ce n'eſt qu'avec des Ours que j'ay quelque habitude :
Pour un homme d'eſprit comme moy, ce ſont gens
Fort mal moriginez, & peu divertiſſans.

Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'eſtois le mary... Dieu veuille avoir ſon ame!
Je la crois bien deffunte; & s'il n'eſtoit ainſi,
Le Diable n'eût manqué de l'apporter icy.
Depuis vingt ans & plus, ſon extrême inſolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance;
J'erre depuis ce temps de climats en climats,
Et j'ay dans ce deſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pû m'en défaire,
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leur moitié ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le Manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du Village apporte la pitance;
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas;
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

## *SCENE II.*

STRABON, THALER *Paiſan, portant une ſporte de jonc, & une groſſe bouteille garnie d'oſier.*

THALER.

Bon jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voicy votre ordinaire.

STRABON.

Bon; tant mieux. Aujourd'huy erons-nous bonne chere?
Depuis deux ans je jeûne en ce defert maudit;
Un jeûne de deux ans caufe un rude appetit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'huy j'ons tout mis par écuelle,
Et c'eft pis qu'une noce.

STRABON.

Ah! la bonne nouvelle!

THALER.

Voicy dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raifins fecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoy! toujours des oignons? Efprit Philofophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique!

THALER.

Je vous apporte auffi cette bouteille d'eau,
Que j'ay prife en paffant dans le plus clair ruiffeau.

STRABON.

Une bouteille d'eau! le breuvage eft ignoble:
Ce n'eft donc point chez vous un Pays de vignoble?
Tout eft-il en oignons? n'y croift-il point de vin?

THALER.

Ouy da ; mais Democrite, habile Medecin,
Dit que du vin l'on doit ſur-tout faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah Ciel! quelle ordonnance
C'eſt mourir tous les jours, que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Democrite achever ſon deſtin :
C'eſt un homme bizare, ennemy de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philoſophie,
Me voir comme un fantoſme ; &, quand tu reviendras,
De grace, apporte m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boiray pour toy la premiere raſade ;
Entens-tu, mon enfant?

THALER.

Je n'y manqueray pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſeïs, qui ſuit par fois tes pas?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt, morgué, gentille ;
Et Democrite...

STRABON.

Eſtant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh, ce ſont des effets de votre complaiſance;
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc?

THALER.

Bon! qui ſçait d'où nous venons tretous?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmy vous
Comme on fait à la Ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'eſtre enfant de ſon pere?

THALER.

Suffit, je m'entens bien; mais enfin m'eſt avis
Que votre Democrite en tient pour Criſeïs.

STRABON.

Pour Criſeïs?

THALER.

Il a l'ame un tantet feruë.

STRABON.

Bon, bon!

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis point gruë,
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas;
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la Philoſophie.

THALER.

Qu'importe ? Quand on voit une fille jolie,
Le Diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui prés de luy paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuye.
Voila tout mon employ.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bien ;
Et peut-on s'ennuyer lorſque l'on ne fait rien?

STRABON.

Animé d'une ardeur vrayment philoſophique,
Je m'eſtois figuré que dans ce lieu ruſtique
Je vivrois affranchi du commerce des ſens,
Et n'aurois pour mon corps nuls ſoins embaraſſans ;
Qu'entierement défait de femme & de ménage,
Les paſſions ſur moy n'auroient nul avantage :
Mais je me ſuis trompé, ma foy, bien lourdement ;
Le corps contre l'eſprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Democrite en cette grotte obſcure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit? De quoy ?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il ſoutient par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagans, ridicules, & fous.
Pour les fuïr, tout le jour il eſt dans ſa caverne;
Et la nuit, quand la Lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers
Plus élevez cent fois que les plus hauts clochers;
Aux aſtres en ces lieux nous faiſons nos viſites,
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellittes;
Nous ſçavons ce qui doit arriver icy-bas,
Et je m'inſtruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs? Morgué, j'en voudrois ſçavoir faire.

STRABON.

Hé bien, changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux, & moy j'iray chez toy.
Tu deviendrois ſçavant, tu ſçaurois, comme moy,
Que rien ne vient de rien, & que des particules,
Rien ne retourne en rien; de plus, les corpuſcules...

Les atofmes d'ailleurs, par un fecret lien,
Acrochez dans le vuide... Entens-tu bien?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'efprit n'eft qu'une mefme chofe,
Et que la verité que chacun fe propofe,
Eft dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher,
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office,
Tu pourrois dès ce jour entrer en exercice,
J'en feray bon marché.

THALER.

C'eft bien l'argent, ma foy,
Qui nous arrefteroit! j'ay, fi je veux, de quoy
Faire aller un carofſe, & rouler à mon aife.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaife?

THALER.

Comment? je le fçay bien, il fuffit.

STRABON.

Mais encor,
Aurois-tu par hazard trouvé quelque trefor?

THALER.

Que ſçait-on?...

STRABON.

Un trefor? en quel lieu peut-il eſtre?
Dis-moy.

THALER.

Bon! quelque ſot! Vous jazeriez peut-eſtre.

STRABON.

Non, ma foy.

THALER.

Votre foy?

STRABON.

Je veux eſtre un maraut,
Si...

THALER.

Vous me promettez?

STRABON.

Parle donc au plûtôt.
Eſt-il loin d'icy?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non, le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le Coquin dans le bois a volé quelque Coche.
*(à Thaler.)*
Juſte Ciel! d'où te vient ce bijou plein de feu?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah, ah! de ta femme; à quel jeu
L'a-t-elle donc gagné?

THALER.

Bon! eſt-ce mon affaire?
Mais Democrite vient : motus, il faut ſe taire.

## *SCENE III.*

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

DEMOCRITE.

Suivant les Anciens, & ce qu'ils ont écrit,
L'homme eſt de ſa nature un animal qui rit,
Cela ſe voit aſſez: mais pour moy, ſans ſcrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

STRABON.

Ce debut n'eſt pas mal.

DEMOCRITE.

Il eſt à tout moment
La dupe de luy-meſme, & de ſon changement.
Il aime, il hait, il craint, il eſpere, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete,
Il ſe fâche, il s'apaise, il évite, il pourſuit,
Il veut, il ſe repent, il éleve, il détruit;
Plus leger que le vent, plus inconſtant que l'onde,
Il ſe croit en effet le plus ſage du monde :
Il eſt ſot, orgueilleux, ignorant, inégal;
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce panégyrique où votre eſprit s'aiguiſe,
La femme, s'il vous plaiſt, n'eſt-elle pas compriſe?

DEMOCRITE.

Ouy, ſans doute.

STRABON.

En ce cas, je ſuis de votre avis.

DEMOCRITE, *a Thaler.*

Ah! vous voila, bon homme! Où donc eſt Criſeïs?

THALER.

Je l'attendois icy, j'en ay le cœur en peine;
Elle s'eſt amuſée au bord de la fontaine,
Elle tarde, & cela commence à me fâcher,
Elle viendra bien-toſt, car je vais la chercher.

## *SCENE IV.*

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous ſommes dans ces lieux à l'abry des viſites,
Des ſots écornifleurs, & des froids paraſites;
Car je ne penſe pas que nul d'entre-eux jamais
Y puiſſe eſtre attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous táter, dans cette conjonĉture,
D'un repas apreſté par la ſeule Nature?

*(Il tire ſon diner.)*

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toujours ton appetit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t-il ſeul le reſte de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte mieux.

DEMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe!

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux,
Mais mon corps en revanche eſt maigre, dont j'enrage,

Je ſuis las à la fin de tout ce badinage;
Et ſi vous ne quittez les lieux où nous voilà,
Je ſeray bien contraint, moy, de vous planter là;
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fuy de devant moy, retire-toy, prophane;
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas.
Aſſez d'autres ſans toy ſuivront icy mes pas.
Je voulois te guerir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux regions celeſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens:
Tu ne merites pas la peine que je prens,
Animal ſenſuel qui n'oſerois me ſuivre.

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre,
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entens-tu donc par là?

STRABON.

J'entens ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaiſt.

DEMOCRITE, *à part.*

Sçauroit-il ma foibleſſe?
*(haut.)*
Mais ce n'eſt pas à moy que ce diſcours s'adreſſe.

STRABON.

Eſtes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DEMOCRITE.

Democrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous aſſez ſot
Pour donner comme un autre en l'erreur populaire?

DEMOCRITE, *à part.*

Cela n'eſt que trop vray.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galand? J'en rirois tout mon ſou.
Mais je vous connois trop, vous n'eſtes pas ſi fou.

DEMOCRITE, *à part.*

Que je ſouffre en dedans, & qu'il me mortifie!

STRABON.

Vous avez le rempart de la Philoſophie;
Et lorſque le cœur veut s'émanciper par fois,
La raiſon auſſi-toſt luy donne ſur les doigts.

DEMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combatre,
On ne ſçauroit jamais tout-à-fait les rabattre.
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,

Toujours par quelqu'endroit notre cœur eſt ouvert.
L'homme fait malgré luy ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuy de devant moy, retire toy, prophane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas,
Aſſez d'autres ſans toy ſuivront ailleurs mes pas,
Animal ſenſuel!

DEMOCRITE.

Quoy? tu crois donc que j'aime?
*(à part.)*
Je voudrois bien cacher ce ſecret en moy-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde! mais j'ay crû m'apercevoir
Que les Filles vous font encor plaiſir à voir;
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connuë,
Ou Criſeïs par fois vous réjoüit la veuë.

DEMOCRITE.

D'accord : ſon cœur novice à l'infidelité,
Par le commerce humain n'eſt point encor gaſté,
La Verité ſe voit en elle toute pure,
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous racrochez encore au feminin.

DEMOCRITE.

Tu te mocques de moy. Mais Criſeïs s'avance :
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

## *SCENE V.*

### CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

CRISEIS.

Je cherche icy mon Pere, & ne le trouve pas,
Jusqu'assez prés d'icy, j'avois suivy ses pas.
Ne l'avez-vous point vû? dites moy, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie
Je sens en la voyant la raison & l'amour,
L'Homme & le Philosophe agitez tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade
Donné, sans y penser, prés de quelque embuscade?
On trouve quelquefois au milieu des forêts,
Des Silvains pétulans, des Faunes indiscrets,
Qui du soir au matin vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.

Je m'eſtois arreſtée au bord d'une fontaine,
Dont le charmant murmure, & l'onde pure & ſaine
M'invitoit à laver mon viſage & mes mains.

STRABON.

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'eſt la pure nature,
Son teint n'eſt point encor nourry dans l'impoſture,
Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DEMOCRITE, *à Criſeïs.*

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISEIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sçauriez-vous par hazard ce que c'eſt?...

CRISEIS.

Quoy?

STRABON.

L'amour.

CRISEIS.

L'amour?

STRABON.

Ouy, l'amour.

CRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

Je veux vous en inſtruir
*(à part.)*
Je tremble, & je ne ſçais ce que je vais luy dire.

STRABON, *à part, à Democrite.*

Quoy! vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens imperativement,
Qui voyez face à face Etoiles & Planettes,
Une fille vous met en l'état où vous eſtes?
Vous tremblez? allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
*(à Criſeis.)*
L'amour eſt en effet ce qu'on a peine à dire,
C'eſt une paſſion que la Nature inſpire,
Un appetit ſecret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A ſe perpetuer, & rendre ſon eſpece...

STRABON, *à part, à Democrite.*

Pour un homme d'eſprit, vous parlez mal tendreſſe.
*(à Criſeis.)*
L'amour, ne vous déplaiſe, eſt un je ne ſçay quoy,

Qui vous prend, je ne ſçay ny par où, ny pourquoy;
Qui va je ne ſçais où, qui fait naître en notre ame
Je ne ſçay quelle ardeur que l'on ſent pour ſa femme;
Et ce je ne ſçay quoy qui paroît ſi charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne ſçay comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce myſtere.
L'amour n'eſt pas, je croy, facile à pratiquer,
Puiſqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon eſprit eſt borné; je ne veux point apprendre
Les choſes qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux...
Qui peut ſi bruſquement nous ſurprendre en ces lieux?

## *SCENE VI.*

AGELAS, AGENOR, *en habit de Chaſſeur;*
DEMOCRITE, CRISEIS,
STRABON.

AGELAS, *à Agenor.*

Demeurons dans ce bois, laiſſons aller la chaſſe,
Attendons quelque tems que la chaleur ſe paſſe.
*(il apperçoit Criſeis.)*
Mais que vois-je?

STRABON, *à part, à Democrite & à Criſeïs.*

Voilà peut-eſtre de ces gens
Qui vont par les forêts détrouſſer les paſſans.

CRISEIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonn

AGELAS, *à Agenor.*

Approchons... Que d'appas ! Ciel ! l'aimable perſonne
Et comment ſe peut-il que ces ſombres forêts
Renferment un objet ſi doux, ſi plein d'attraits ?

STRABON, *à part, à Democrite & à Criſeïs.*

Tout cela ne vaut rien ; ces gens-cy, dans leur courſe
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe.
Sauvons-nous.

AGELAS, *à Criſeïs.*

Permettez qu'en ce ſauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit ;
Soufrez...

DEMOCRITE, *à Agelas.*

Plus long diſcours ſeroit fort inutile.
Vous êtes égarez du chemin de la Ville,
Cela ſe voit aſſez ; mais quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous pouſſons depuis trois ou quatre heu

Nous a par les détours conduits dans ces demeures,
Et j'ay mis pied à terre en ces lieux détournez.

DEMOCRITE.

Vous êtes donc Chaſſeurs?

AGELAS.

Des plus déterminez.

DEMOCRITE.

Ah! je m'en rejoüis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'exceder, ſe mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquile ſommeil,
Aller dans les forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes,
Paſſer en plein midy les guerêts, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en deſeſperez,
Percer rapidement les bois les plus fourez,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide
Pour faire fuir un Cerf qu'une feüille intimide,
Manquer la beſte enfin aprés avoir couru,
Et revenir bien tard, moüillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent; dites-moy, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amuſemens des plus fameux Héros;
Et lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils meſlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais ſans trop témoigner de curioſité,
Peut-on ſçavoir quelle eſt cette jeune Beauté?

STRABON.

De quoy vous meſlez-vous?

AGELAS.

On ne peut voir paroitre
Un ſi charmant objet, ſans vouloir le connoitre.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaiſt.

AGENOR.

Sçais-tu bien
A qui tu parles-là?

STRABON.

Moy, non, je n'en ſçay rien.

AGENOR.

Sçais-tu que c'eſt le Roy?

STRABON.

Le Roy ſoit, que m'importe?

AGENOR.

Mais voyez ce maraut, de parler de la ſorte!

STRABON.

Maraut? Sçachez, Monſieur, que ce n'eſt point mon nom,
Et ſi vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philoſophe ſublime autant qu'on le peut eſtre,
Suivant de Democrite; & vous voyez mon Maiſtre.

AGELAS.

Quoy? je verrois icy cet homme ſi divin,
Cet eſprit ſi vanté, ce Democrite enfin,
Que ſon profond ſçavoir juſques aux Cieux éleve?

STRABON.

Ouy, Seigneur, c'eſt luy-même, & voila ſon Eleve.

AGELAS, *à Democrite.*

Pardonnez, s'il vous plaiſt, mes indiſcretions.
Je trouble avec regret vos meditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable...

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table,
Vous prendrez votre part d'un tres frugal repas;
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas;
Ce ſera de bon cœur, & ſans ceremonie.

AGELAS.

De manger à preſent, je ne ſens nulle envie.
Mais je veux toute fois ſortant de ce deſert
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous mocquez.

AGELAS, *à Democrite.*

Je veux, que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui, nous, Seigneur?

AGELAS.

Ouy, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger!

AGELAS.

Vous viendrez avec nous.

DEMOCRITE.

Moy, que j'aille à la Cour! Grands Dieux! qu'irois-je y faire?
Mon eſprit peu liant, mon humeur trop ſincere,
Ma maniere d'agir, ma critique, & mes ris,
M'attireroient bien-toſt un monde d'ennemis.

AGELAS.

Je ſeray votre appuy, quoy qu'on diſe, ou qu'on faſſe.
Je vous demande encore une ſeconde grace;
Et votre cœur, je croy, n'y reſiſtera pas:

C'eſt que ce jeune objet accompagne vos pas.
*(à Criſeïs.)*
Y repugneriez-vous?

CRISEIS.

Je dépens de mon Pere,
Sans ſon conſentement je ne ſçaurois rien faire;
Mais j'aurois grand plaiſir de le ſuivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout eſt ſomptueux,
Où les choſes qu'on voit ſont pour moy ſi nouvelles.
Les hommes ſi bien faits!

STRABON, *à part.*

Les femmes ſi fidelles!

DEMOCRITE.

Que vous connoiſſez mal les lieux dont vous parlez!

CRISEIS.

Je les connoitray mieux, bien-toſt, ſi vous voulez;
Vous avez ſur mon pere une entiere puiſſance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous mocquez, je penſe?
Examinez-moy bien; ay-je, du bas en haut,
Pour eſtre Courtiſan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISEIS.

J'attens de vos bontez cette faveur extrême,
Ne me refuſez pas.

DEMOCRITE, *à part.*

Pourquoy faut-il que j'aime?

*(à Agelas.)*

Mais, Seigneur...

AGELAS.

A mes vœux daignez tout accorder,
Songez qu'en vous priant, j'ay droit de commander.
Je le veux.

DEMOCRITE.

Il suffit.

AGELAS.

La resistance est vaine;
J'ay des gens, des chevaux, dans la route prochaine.
Pour se rendre en ces lieux, on va les avertir.
Toy, prens soin, Agenor, de les faire partir.

*(à Democrite.)*

Je vous laisse. *(à Agenor.)* Sur tout, cette aimable perso

AGENOR, *à Agelas.*

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.

## *SCENE VII.*

THALER, AGENOR, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

THALER, *à Criseis.*

Morgué, je n'en puis plus; je vous cherche partout.

J'ay couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON.

Paix, tay-toy, va plier ton bagage;
Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour?

STRABON.

Ouy, parbleu.

THALER.

Tu te gauſſes de moy.

STRABON.

Non, le Roy veut te voir, il a beſoin de toy.

THALER.

Pargué, j'iray fort bien ſans repugnance aucune;
Pourquoy non? M'eſt avis que j'y feray fortune.

AGENOR.

Ne perdons point de temps, ſuivons noſtre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

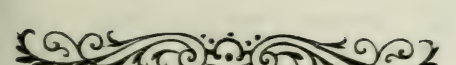
DEMOCRITE, *à part.*

Quel voyage, grands Dieux ! *(à Criſeïs.)* C'eſt à votre pr
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſeïs, que ne feroit-on pas?
*(à part.)* Que je ſens-là dedans de trouble & de comba

STRABON, *ſeul.*

Adieu, foreſts, rochers ; adieu, caverne obſcure.
Inſenſibles témoins de la faim que j'endure ;
Adieu, tigres, ours, cerſs, dains, ſangliers & loups.
Si pour philoſopher je reviens parmy vous,
Je veux qu'une Panthere avec ſa dent gloutonne
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet ; loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger, bon jour, bon ſoir, adieu.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

*Le Theâtre repreſente le Palais d'Agelas, Roy d'Athenes.*

—

## *SCENE PREMIERE.*

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Si j'avois le ſecret de deviner la cauſe
Du chagrin qu'à mes yeux votre viſage expoſe,
De cet ennuy ſoudain qui vous tient ſous ſes loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois,
Moy de le demander, & vous de me le dire;
Mais puiſque ſans parler je ne puis m'en inſtruire,
Dites moy, s'il vous plaiſt, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux?
Quel ſujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roy plus que jamais eſt épris de vos charmes,

Il vous aime, & de plus, une ſuprême loy
L'oblige à vous donner & ſa main & ſa foy;
Et quand même il romproit une ſi douce chaine,
Agenor eſt un Prince aſſez digne d'Iſmene :
Je ſçay qu'il vous adore, & qu'il n'oſe à vos yeux
Par reſpect pour le Roy faire éclater ſes feux.

ISMENE.

Je veux bien avoüer qu'un manque de Couronne
Eſt l'unique deffaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agenor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il eſtoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cleanthis, eſt venu me ſurprendre.
Je le chaſſe, il revient ; & je ne ſçay pourquoy,
Ce jour plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroy.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la Couronne,
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne :
Je vous l'apprens encor, ſi vous ne le ſçavez,
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moy. La Reine votre Mere
Abandonnant Argos, où mourut votre Pere,
Par un ſecond hymen épouſa le feu Roy
Qui regnoit en ces lieux, mais avec cette loy

Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du Trône Athenien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre Epoux.
La Reine eut une fille, & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à peu prés, mais moribond, mal ſain,
Et qui mourut auſſi, je croy, le lendemain.
Moy, j'allay cependant ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payſan que l'or ſçut engager,
De ce fardeau pour moy voulut bien ſe charger.
Je luy dis que l'enfant tenoit de moy naiſſance,
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance;
Je luy cachay toûjours ſon nom & ſon pays;
Le Paſtre crut enfin tout ce que je luy dis.
Quinze ans ſe ſont paſſez depuis cette avanture,
Votre Mere a payé les droits à la nature,
Et depuis ce longtemps aucun mortel, je crois,
N'a pû de cette fille avoir ny vent ny voix.

ISMENE.

Je ſçay depuis longtemps ce que tu viens de dire,
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire :
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roy rêveur, diſtrait, a paru tout de glace?
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras,
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.

Ah! Cleanthis! je crains que quelque amour nouvell
Ne luy faſſe...

CLEANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe! Il faut que les Amans
Soient toujours de leurs maux les premiers inſtrumen
Qu'un homme par hazard ait détourné la veuë
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la ruë,
Qu'il ait paru réveur, enjoüé, gay, chagrin,
Qu'il n'ait pas ry, pleuré, parlé, que ſçay-je enfin?
Voilà la jalouſie auſſi-toſt en campagne!
D'une mouche on luy fait une groſſe montagne :
C'eſt un traître, un ingrat, c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la Terre & des Cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiécle où nous ſommes.
On doit par fois paſſer quelque fredaine aux hommes,
Fermer ſouvent les yeux ; bien entendu pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquile eſt d'un pénible uſage,
Toûjours quelque ſoupçon renaiſt pour l'allarmer.
Ah! que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer!

CLEANTHIS.

Ouy! je me ſuis d'aimer par fois licentiée,
J'ay fait pis, dans Argos je me suis mariée.

ISMENE.

Toy, mariée?

CLEANTHIS.

Ouy moy, mais à mon grand regret;
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.
Avant que les deſtins, touchez de ma miſere,
Euſſent fixé mon ſort auprés de votre mere,
J'avois fait ce beau coup; mais à vous dire vray,
Ce Mariage-là n'eſtoit qu'un coup d'eſſay;
J'avois pris un mary brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joüeur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous. Je l'ay tant tourmenté,
Excedé, maltraité, rebuté, moleſté,
Qu'enfin il m'a privé de ſa veuë importune,
Le Diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Eſt-il mort?

CLEANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus,
Qu'il a pris ſon party, nous ne nous ſommes vûs;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je croy, tous deux ſans nous connoître;
J'ay bien changé d'état; & lorsqu'il s'en alla,
Je n'eſtois qu'une enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me ſembler agreable,
Si de quelque plaiſir mon cœur eſtoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chaſſer le chagrin, Madame, où je vous voy,
Conſentez, je vous prie, à venir avec moy
Pour voir un animal qu'en ces lieux on ameine,
Et que le Prince a pris dans la foreſt prochaine;
Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'Ours,
Il parle quelquefois, & rit preſque toujours,
On appelle cela, je penſe... un Democrite.

ISMENE.

Tu rends aſſurément peu d'honneur au merite,
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Eſt un grand Philoſophe.

CLEANTHIS.

Hé, n'eſt-ce pas tout un?

ISMENE.

Tu peux aller le voir; mais pour moy, je te prie,
Laiſſe-moy quelque temps toute à ma réverie,
J'en fais mon ſeul plaiſir; tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons m'occupent trop l'eſprit.

CLEANTHIS.

Quelqu'un s'avance icy. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendray pour voir cet homme qu'on admire.

## SCENE II.

STRABON, *en habit de Cour.*

Quand on a de l'eſprit, ma foy, vive la Cour!
C'eſt là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour;
Et c'eſt mon centre à moy : bon vin, bonne cuiſine.
J'ay calmé les fureurs d'une guerre inteſtine;
J'ay d'abord pris ma part de deux repas exquis,
Et me voilà déja vêtu comme un Marquis.
Cela me ſied bien. Mais, quelqu'un icy s'avance...
C'eſt Thaler. Juſtes Dieux! quelle magnificence!

## SCENE III.

THALER, *en habit de Cour par deſſus ſon habit de païſan;* STRABON.

THALER, *vers la porte d'où il ſort, à des domeſtiques qui éclatent de rire.*

Oh dame! voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas :
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je luy ſangle d'abord mon poing par le viſage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voila?

THALER.

Morgué, je ne ſçay pas quelle graine c'eſt là.
Ils ſont un Regiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures,
Qui ſont tous aprés moy comme des poſſedez.
*(allant vers la porte.)*
Palſangué, le premier...

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantez
De voir un Gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voila.

STRABON.

Je te voy.

THALER.

Je n'ay point méchant air,
N'eſt-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand Diable d'Enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ſes airs de conqueſte,
Eſt mieux paré que toy des pieds juſqu'à la teſte.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné, quand je veux,
Et j'ay, quand il me plaiſt, tout autant d'eſprit qu'eux;
Qui fait le bel oyſeau, c'eſt, dit-on, le plumage;
Notre fille eſt de même en fort bon équipage.
Allons, faut dire vray, je ſuis content du Roy,
Morguenne, il en agit rondement avec moy.
Ils m'ont bien fait dîner; c'eſt un plaiſir extrême,
D'avoir grand appetit, & l'eſtomach de même,
Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entent:
J'ay mangé comme quatre, & j'ay trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le temps de ma vie.
L'état où je me voy me fait émerveiller;
M'eſt avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage
Tient encor à mes yeux quelque peu du village;
Plante-toy ſur tes pieds, te voila comme un ſot,
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un ſagot.
Des airs dévelopez! allons, fay-toy de feſte,
Remuë un peu les bras, balance-toy la teſte,
De la vivacité; dance, prens du tabac,
Ne tens pas tant le dos, renfonce l'eſtomac.

*(Il luy donne un coup dans le dos & un autre dans l'eſtomach.)*

THALER.

Oh morgué, bellement; comme vous eſtes rude!
J'ay l'eſtomach démis.

STRABON.

Ce n'eſt là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout ſeul.

STRABON.

Paix; Democrite vient:
Prend d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vais; auſſi bien je petille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

## *SCENE IV.*

DEMOCRITE, *ſuivy d'un* INTENDANT, *d'un* MAISTRE D'HOTEL, *& de quatre grands Laquais;* STRABON.

DEMOCRITE.

En ces lieux, comme ailleurs, je voy de toutes part
Mille plaiſans objets attirer mes regards:

Les Grands & les Petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaiſir tout m'offre un champ fertile;
Et me voyant auſſi dans un riche Palais,
Entouré d'officiers, eſcorté de valets,
Tranſporté tout d'un coup de mon ſejour paiſible,
Je me trouve moy-même un ſujet fort riſible.
Vous qui ſuivez mes pas, que voulez-vous de moi?

L'INTENDANT, *à Democrite.*

Je ſuis auprés de vous par l'ordre exprés du Roy;
Il prétend, s'il vous plaiſt, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne icy la place,
Et je viens vous offrir mes ſoins & mon ſçavoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ay nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'eſt auſſi pour cela qu'Officier neceſſaire,
Reglant votre maiſon, j'auray ſoin de tout faire;
J'afferme, je reçois, je diſpoſe des fonds,
Des Valets...

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux; puiſque dans les maiſons
Vous avez ſur les gens un pouvoir deſpotique,
De grace, reformez tout ce vain domeſtique;
Je ne ſçauroy ſouffrir toûjours à mes côtez
Ces quatre grands Meſſieurs droits ſur leurs pieds plantez.

L'INTENDANT.

Il eſt de la grandeur d'avoir un gros cortege.

DEMOCRITE.

Quoy! ſi je veux touſſer, cracher, moucher, que ſçay
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un regiſtre importun?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'eſt l'ordinaire uſage.

DEMOCRITE.

Cet uſage à mon gré n'eſt ny prudent ny ſage;
Les hommes qui ſouvent font tout mal à propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs deffauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs beſtiſes,
Pour faire à tout moment, & dire des ſotiſes.
A quoy bon, s'il vous plaiſt, payer tant de témoins?
Meſſieurs, laiſſez-moy ſeul, & trêve de vos ſoins.

*(au Maiſtre d'hoſtel.)*

Et vous, que vous plaiſt-il?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Le Prince à vous m'envoye,
Et pour Maiſtre d'hoſtel il veut que je m'employe.

STRABON, *à part.*

Bon! voicy le meilleur.

DEMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moy,
Auprés d'un Philoſophe un fort chétif employ.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

J'eſpere avec honneur remplir mon miniſtere,
Et vous n'aurez, je croy, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

Je ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT, *à Democrite.*

Ce n'eſt point
Parce que l'amitié l'un & l'autre nous joint,
Mais je répons de luy, c'eſt un tres-honneſte homme,
Fidele, incorruptible, équitable, œconome.
*(bas.)* Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAISTRE D'HOSTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus deſintereſſé, plus actif, plus adroit.
*(bas, à Democrite.)*
Prenez-y garde au moins, il ne va pas bien droit.

L'INTENDANT, *au Maiſtre d'hoſtel.*

Monſieur, en verité vous eſtes trop honneſte;
On ſçait votre bon goût pour conduire une feſte.
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En auſſi peu de temps, ſans bruit, ſans embarras.
*(bas, à Democrite.)*
C'eſt un homme qui n'a l'ame ny la main nette,
Et qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achepte.

LE MAISTRE D'HOSTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connoit votre eſprit éclairé,
A gagner le procez le plus deſeſperé,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes,
Que dans une maiſon un long deſordre a faites.

*(bas, à Democrite.)*

C'eſt un homme ſans foy qui prend de toute main.
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DEMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,
Tous deux en même temps vous vous rendiez juſtice :
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours;
Cette rare amitié, cette candeur ſublime,
Me fait naitre pour vous encore plus d'eſtime;
Adieu.

## *SCENE V.*

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits;
De ces lâches flateurs qui hautement vous loüent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe deſavoüent;
De ces menteurs outrez, ces caracteres bas,

Qui difent tout le bien & le mal qui n'eft pas.
Des faux amis du temps reconnois les manieres :
Peut-eftre ces deux là font-ils des plus finceres.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toute forte de biens; & vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous même?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joye eft extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, & qui ne difent rien;
D'y rencontrer par-tout des vifages d'attente,
Qui n'ont que l'efperance & les defirs pour rente,
D'autres dont les dehors affectez & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux;
Des complaifans en charge, & payez pour fourire
Aux fottifes qu'un autre eft toujours preft à dire;
Celuy-cy qui bouffy du rang de fon ayeul,
Se refpecte foy-même, & s'admire tout feul.
Je te laiffe à juger fi de tant de matiere
J'ay pour rire à plaifir une vafte cariere.

STRABON.

Je m'en raporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays
Dis-moy, que dit, que fait, que penfe Crifeïs?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de ſon viſage,
Elle ſe plaiſt icy bien mieux qu'en ſon Village,
Elle a pris, comme moy, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déja plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu?

STRABON.

Vous ſçavez qu'en Princeſſe on la traite.
Je la voyois tantoſt devant une toilette,
D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits,
Elle donne déja le bon tour aux crochets,
Elle montre avec art, quoy que novice encore,
Une gorge timide, & qui voudroit éclore.
Agelas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DEMOCRITE.

Agelas?

STRABON.

Ouy, par fois il pouſſoit des ſoûpirs,
Et je ſuis fort trompé ſi le Roy pour la belle
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juſte Ciel! quoy déja!...

STRABON.

L'on va viſte en ces lieux,
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criſeïs prend elle cet hommage?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage?
Montre-t-elle l'entendre?

STRABON.

Oh vrayment je le croy!
Elle l'entend déja mieux que vous & que moy.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayants, des mines meurtrieres.
Oh! vive la nature!

DEMOCRITE.

En ſçavoir déja tant!

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.
Euh?

DEMOCRITE.

Ouy.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roy cherchant à plaire,
Comme un avanturier donnaſt dans la Bergere?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout à fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux!
Notre fortune icy ſeroit faite à tous deux.

L'amour eſt, je l'avoüe, une belle manie;
Les hommes ſont bien foux, rions-en, je vous prie :
Je les trouve à preſent preſque auſſi fots que vous.

DEMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'eſtre encor jaloux;
J'etoufe, & je ſens là certain poids qui m'oppreſſe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaiſt, cette ſombre triſteſſe
Du bien de Criſeïs n'eſtes-vous pas content?
Pourquoy cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criſeïs me donnent quelque ombrage.
Son éducation eſt mon heureux ouvrage;
Elle eſt ſous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre ſoin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agelas a grand tort d'employer ſa puiſſance
A vouloir d'un enfant ſurprendre l'innocence,
Qui doit eſtre en ſa Cour en toute ſeureté.

STRABON.

C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente;
Et pour mieux étoufer cette flâme naiſſante,
Je vais le conjurer de nous laiſſer partir.

STRABON.

Parlez pour vous : d'icy je ne veux point ſortir,
Je m'y trouve trop bien.

## *SCENE VI.*

STRABON *ſeul.*

Ma foy, le Philoſophe
D'un feu long & diſcret, dans ſon harnois s'échaufe,
Le pauvre Diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute ſa morale a parbleu fait le ſaut.
Allons ſur ſes pas... Mais, quelle eſt cette égrillarde,
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

## *SCENE VII.*

CLEANTHIS, STRABON.

CLEANTHIS, *à part.*

Voila certes quelqu'un de ces nouveaux venus,
Et ces traits-là me ſont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port luy paroiſt noble, & ma mine aſſez bonne;
La Princeſſe a, je croy, deſſein ſur ma perſonne :
Il ne faut point icy perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.
*(haut.)*
Madame, s'il eſt vray, ſelon nos axiômes,
Que tous corps icy-bas ſont compoſez d'atômes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atômes bien parfaits.
Ces organes ſubtils. d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, ſont que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément...

STRABON.

A mon air étranger? Parlez plus congrument.
Je ſuis homme de Cour; & pour la politeſſe,
J'en ay, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLEANTHIS.

Un eſprit mépriſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos Courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le croy.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire
Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roy que j'y viens aujourd'huy.
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec luy,
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous r'aſſemble,
Et nous devons, je croy, ce ſoir ſouper enſemble.

CLEANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de Courtiſans.

STRABON.

D'accord, mais il ſçait vivre, & connoiſt bien ſes gens.
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étofe,
Suivant de Democrite, & Garçon Philoſophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre eſprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la loüange.
Je veux eſtre un maraud, ſi mes ſens, en échange,
Auprés de vos appas ne ſont tout ſtupefaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah, Madame! il eſt vray qu'on eſt fait d'un modelle
A ne pas attaquer vainement une Belle;
On ſçait de ſon eſprit ſe ſervir à propos,
Se plaindre, ſe broüiller, écrire quatre mots,
Revenir, s'appaiſer, ſe remettre en colere,
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire,
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin,
Eſtre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin,
Redoubler quelquefois de tendreſſes nouvelles.
Lors que l'on ſçait joüer ce rolle auprés des Belles,
On eſt bien malheureux, & bien diſgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aiſle ou pié.

CLEANTHIS.

La nature en naiſſant vous fit l'ame ſenſible.

STRABON.

Le ſoulfre preparé n'eſt pas plus combuſtible.

CLEANTHIS.

Ainſi donc, votre cœur s'eſt ſouvent enflamé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non, mais j'eſtois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire:
Mais ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire;
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur feroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir icy vos vœux & votre offrande :
Mais certaine raifon qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes défirs auffi j'en ay quelqu'un contraire :
Mais où parle l'amour, la raifon doit fe taire.

CLEANTHIS, *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur eftoit mort!

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit finy fon fort!

CLEANTHIS, *à part.*

Que je me ferois fait un bonheur de luy plaire!

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bien-toft terminé notre affaire!

CLEANTHIS.

Votre abord eft fi tendre & fi perfuafif...

STRABON.

Vous avez un afpect tellement attractif...

CLEANTHIS.

Que d'un charme puiffant on fe fent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroiſtre auſſi-toſt on ſe pâme.

CLEANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous,
Il faut nous ſeparer. *(à part.)* Ah Ciel! ſi mon époux
Avoit eſté formé ſur un pareil modele,
Qu'il m'eût donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante belle
Auprés de vos appas je deffens mal mon cœur.
*(à part.)*
Ah Ciel! ſi j'avois eû femme de cette humeur,
Quelle felicité! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie!

## *SCENE VIII.*

STRABON *ſeul.*

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
Une belle me voit, je ſuis requis d'amour.
Courage, mon garçon, continüe; encore une,
Et te voila paſſé Maiſtre en bonne fortune.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

AGELAS, AGENOR, *Suite.*

AGENOR.

Criseïs par votre ordre en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bien-toſt & la voir & l'entendre.
Mais ſi je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroiſt bien prompt à s'enflâmer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naitre tantoſt cette nouvelle flâme,
Sois témoin du progrés : mes feux ſont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criſeïs; à chaque inſtant en elle
Je découvre, je voy quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moy, ſes beautez?
Ses airs dans cette Cour ne ſont point empruntez,

Son eſprit ſe fait voir, même dans ſon ſilence,
Elle n'a rien des bois que la ſeule naiſſance.

AGENOR.

De ces feux violents quelle ſera la fin?

AGELAS.

Je ne ſçay.

AGENOR.

Mais, Seigneur, quel eſt votre deſſein?

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe?
Athenes, par un choix où chacun s'intereſſe,
Vous a fait Souverain ſans aucune autre loy
Que d'épouſer Iſmene alliée au feu Roy.

AGELAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle repugnance,
Suivoit de cette loy la douce violence;
Ce cœur meſme en ſecret ſouvent s'applaudiſſoit
De la neceſſité que le ſort m'impoſoit :
Mais depuis le moment qu'une jeune Bergere
M'a charmé ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſi-toſt m'a quitté,
Je me ſens entrainer tout d'un autre coſté.

AGENOR, *à part.*

Ciel, qui ſçais mon amour, fais ſi bien, qu'en ſon ame
Puiſſe à jamais regner cette nouvelle flâme.
*(à Agelas.)*
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaine ſecrette,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce deffaut de grandeur,
Pour Criſeis encore irite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne ſçay ce qu'annonce une telle avanture,
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure
Ce Payſan, de joye ou de vin tranſporté,
A laiſſé dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance :
On doit me l'apporter. Mais Criſeïs s'avance.

## *SCENE II.*

CRISEIS, THALER, AGELAS, AGENOR.

THALER, *à part, à Criſeïs.*

Je ſuis trop en chagrin, je vais luy dire, moy;
Arrive qui pourra, n'importe; je le voy :

Je m'en vais, palſangué, luy debrider ma chance.
*(à Agelas.)*
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de fav
Sire, mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez. Quel ſujet?

THALER.

Je ne veux point pourſuivre,
Si vous n'eſtes couvert; je ſçavons un peu vivre.

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté.
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Icy j'ons plus d'honneur que je ne ſçaurois dire,

Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartien :
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'eſt pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conſcience:
J'ay dans mon autre habit laiſſé par oubliance...
Avec tout mon eſprit, morgué, je ſuis un ſot.

AGELAS.

Quoy donc?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos Valets de chambre : ah! la maudite engeance!
En me deshabillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bien-toſt fait,
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gouſſet;
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous allarmez point, je vous le feray rendre;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALER.

Tous les honneſtes gens icy ſont des fripons.
Je ſçay pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire,
Je vous crois honneſte homme, & je ſçay bien qu'en dire:
Mais tout chacun icy, ne vous reſſemble pas.

AGELAS, *à Agenor.*

Que l'on aille avec luy le chercher de ce pas,
Et qu'icy les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas conſidere.

THALER.

Ah! vous eſtes, Seigneur, par trop conſiderant;
Mais, parlant par reſpect, l'honneur que l'on me rend
Me confond; car tout franc, ſans tant de préambule...
(*à Criſeïs.*) Palſangué, te voila comme une ridicule!
Que ne répons-tu toy? Je m'embrouille toujours,
Lorſque d'un compliment j'entreprens le diſcours.

AGELAS, *à Thaler.*

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux! j'ay fait un beau voyage!

## *SCENE III.*

### AGELAS, CRISEIS.

AGELAS.

Je ne ſçay, Criſeïs, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arreſter vos yeux;
Je ne ſçay ſi la Cour vous plaiſt, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village:

Mais je voudrois qu'icy vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ay de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontez qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire;
Et j'aurois mauvais goût, ſi ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGELAS.

Parmy les Courtiſans, dont la foule épanduë
Brille dans cette Cour, & s'offre à votre veuë,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux?
Pourriez-vous les voir tous avec indifference?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arreſte à voir de tels objets,
Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt un pourtant, ſi j'oſe icy le dire,
Qui d'un charme flateur que ſa preſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire ſans efforts les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaiſir en le voyant paroiſtre?

CRISEIS.

Oh, beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maiſtre.
Les autres, devant luy, timides & défaits,
Ne paroiſſent plus rien, & deviennent ſi laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuſe perſonne?

CRISEIS.

Je ne ſçay point, Seigneur, ce que c'eſt que d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pû vous enflâmer?

CRISEIS.

Non; l'on eſt, dans les bois, d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime?

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moy, Seigneur! Je me garderois bien
S'il me parloit ainſi, d'en croire jamais rien.
On parle dans ces lieux autrement qu'on ne penſe;
Les plus ſinceres cœurs... Mais Democrite avance.

## *SCENE IV.*

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS, STRABON.

AGELAS, *à Democrite.*

Avec bien du plaiſir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſejour?

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ay commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectaſt à l'égal de moy-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas, qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe eſtre déja bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma ſphere,
Un animal venu d'une terre étrangere:
Chacun ouvre les yeux, & me prend pour un Ours;
Je ne ſuis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un Courtiſan faire l'aprentiſſage?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ny juſqu'à tel excés deſcendre, & me plier.
Ainſi, pour faire bien, permettez que ſur l'heure

Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criſeïs, moy, nous vous en prions tous.

STRABON, *à Democrite.*

Alte-là, s'il vous plaiſt, ne parlez que pour vous.
En ce lieu plus qu'ailleurs, je ſuis moy dans ma ſph

AGELAS.

Si Criſeïs le veut, je conſens à tout faire.
*(à Criſeïs.)*
Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obſcurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma ſimplicité :
Mais s'il faut devant vous dire ce que l'on penſe,
Ce beau lieu me retient ſans nulle violence ;
Et s'il m'eſtoit permis de me faire un ſejour,
Je n'en choiſirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, *à part.*

Quel heureux naturel ! Le charmant caractere !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE, *à Criſeïs.*

C'eſt fort bien fait. La Cour a pour vous des appas ?
Quoy ? vous pouriez vous plaire en un lieu de fraca
Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe dément,
Où tout le ſçavoir faire eſt un raffinement,

Où les grands, les petits, ſont, d'une ardeur commune
Attelez jour & nuit au char de la fortune?

AGELAS, *à Democrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous repreſentez,
Vous ne la prenez pas par ſes plus beaux coſtez.

STRABON.

Hé non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laiſſe,
Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit y ſont dans leur éclat...

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le ſexe y tient un doux empire,
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire,
Et que deux yeux charmans, tels qu'à preſent j'en vois,
Peuvent pretendre icy les honneurs dûs aux Rois.
Mais une autre raiſon que prés de vous j'employe,
Et qui vous comblera d'une parfaite joye,
Doit malgré vos dégoûts vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaiſt, cette raiſon?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour? De paſſions me croyez-vous capable?

AGELAS.

Me preſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DEMOCRITE.

Democrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(*à part.*) Je ne le ſuis que trop, j'ay peine à me cacher

AGELAS.

Libre de paſſions, degagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſçay, ſe ferme à la tendreſſe;
Chacun ne parvient pas à cet état heureux:
C'eſt de moi dont je parle, & je ſuis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous eſtes amoureux?

AGELAS.

Ouy.

DEMOCRITE.

Mais dans cette affaire
Ma preſence, je croy, n'eſt pas trop neceſſaire.
Abſent comme preſent vous pouvez à loiſir
Suivre les mouvements de ce tendre deſir.

AGELAS.

J'adore Criſeïs, puiſqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

Ah, ah! nous y voila!

DEMOCRITE.

Bon, bon! vous voulez rire!
Un grand Roy comme vous, au milieu de ſa Cour,
Voudroit-il s'abaiſſer à cet excés d'amour?
Que diroit, s'il vous plaiſt, tout votre Areopage?

AGELAS.

Pour me déterminer, j'attens peu ſon ſuffrage.
Ouy, belle Criſeïs, je ſens pour vous un feu,
Dont je fais avec joye un éclatant aveu:
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien.

CRISEIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roy;
Mon ſilence, Seigneur, répond aſſez pour moy.

AGELAS.

Ce ſilence douteux, à trop de maux m'expoſe.
*(à Democrite.)*
Vous, qui voyez le rang que l'amour luy propoſe,
Secondez mes déſirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moy, Seigneur?

AGELAS.

Ouy, je veux de vous tenir ſon cœur.
Vos conſeils ont ſur elle une entiere puiſſance;
Vantez-luy mon amour bien plus que ma naiſſance.

DEMOCRITE.

Par grace! de ce ſoin, Seigneur, diſpenſez-moy,
Je n'ay point les talens propres à cet employ.
Je ſuis un foible Agent auprès d'une Maiſtreſſe,
J'ignore le grand art qui ſurprend la tendreſſe;
Votre amour, où vos ſoins veulent m'intereſſer,
Reculeroit, Seigneur, plutoſt que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attens tout de vous, je connois votre zele;
Un ſoin m'apelle ailleurs, je vous laiſſe avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux deſſeins,
Mettre mes intereſts en de meilleures mains?
Je vous quitte.

STRABON, *à part, à Democrite.*

Voila, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la Philoſophie.

## *SCENE V.*

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

DEMOCRITE, *à Criſeïs.*

Le Roy me charge ici d'un fort honneſte employ,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoy.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame,
Et la rendre ſenſible à ſa nouvelle flâme.
La charge eſt vrayment belle; & pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un Caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens? que pretendez-vous faire?

CRISEIS.

C'eſt de vous que j'attens un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil?
Car je pretens toujours ſuivre votre conſeil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conſeille?

CRISEIS.

Ouy.

DEMOCRITE, *à part.*

Je ne ſçay que dire.

*(haut.)*

Suivez les mouvemens que le cœur vous inſpire.

CRISEIS.

Ah! que j'ay de plaiſir que cet avis flateur
Se raporte ſi bien au penchant de mon cœur!
J'eſtois, je vous l'avouë, en une peine extrême,
Et n'oſois tout-à-fait me fier à moy-même.
Je ſentois pour le Prince un mouvement ſecret,
Et je ne ſçavois pas ſi c'eſt bien ou mal fait.
Maintenant que je vois le party qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, ſuivre un penchant ſi tendre.

DEMOCRITE.

Pour luy vous ſentez donc cet appetit ſecret?
(*bas*) J'ay bien peur d'eſtre icy curieux indiſcret!

CRISEIS.

Quand le Prince tantoſt s'eſt offert à ma veuë,
J'ay ſenty dans mon cœur une flâme inconnuë.
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir;
Ma bouche a laiſſé même échaper un ſoupir.
En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout d'un coup m'a renduë inquiete & rêveuſe;
A ſon air, à ſes traits, j'ay penſé tout le jour:
Je l'aime, ſi c'eſt là ce qu'on apelle amour.

STRABON.

Ouy, voila ce que c'eſt. Peſte! quelle ignorante!
Vous eſtes devenuë en un jour bien ſçavante,
Vous n'aviez pas beſoin tantoſt de nos leçons:
Ny nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc vous aimez.

CRISEIS.

Moy?

DEMOCRITE.

Voila, je vous jure,
Les ſimptomes d'amour que cauſe la nature.

CRISEIS.

Quoi, c'eſt là ce qu'on nomme amour?

DEMOCRITE.

Et vraiment, ouy.

CRISEIS.

Si j'aime; en verité, ce n'eſt que d'aujourd'huy.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre ame
N'exciteroit jamais une amoureuſe flâme.

CRISEIS.

Je n'en connoiſſois point; & je les croyois tous,
Tels que vous les diſiez, & formez comme vous.

STRABON, *bas, à Democrite.*

Cette ſincerité devroit vous rendre ſage.

DEMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon, & cependant j'enrage.
J'ay tort de m'emporter, reprenons deſormais
L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais
Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de ſens, bien pleins d'extravaganc
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,
Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs dé
Il n'en eſt preſque point, qui vingt fois en ſa vie
N'ait ſenty les effets de quelque perfidie :
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vûs pris ;
A grand'peine échapez de leurs derniers naufrages,
Ils vont tout de nouveau défier les orages.
Continuez, Meſſieurs, ſoyez encor plus fous,
Juſtifiez toujours mes ris & mes degoûts.
Ces ris dans l'avenir porteront témoignage,
Que je n'ay point eſté la dupe de mon âge,
Et que je comprens bien que tout homme en un mo
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISEIS, *à Democrite.*

J'aime à voir que malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains vous vous rendiez juſtic
Je vais trouver le Prince, & luy dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

## *SCENE VI.*

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant; quel chagrin vous tourmente?
La chose me paroit cependant fort plaisante.
La peste! quel enfant! Pour moy je suis surpris
Comme aux filles l'esprit vient viste en ce Pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moy plus mortel que la peste,
Ce n'est pas sans raison que mon cœur te deteste.

## *SCENE VII.*

DEMOCRITE, STRABON,
LE MAISTRE D'HOSTEL.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Messieurs, servira-t-on? Le diner est tout prest.

STRABON.

Ouy, qu'on mette à l'inſtant ſur table, s'il vous plaît.
Allez viſte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Vingt cuiſiniers ont fait de leur mieux pour vous plair

DEMOCRITE.

Vingt cuiſiniers?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'eſt bien peu! vraimer

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Ils ont mis de leur Art tout le rafinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit, de voir qu'avec un ſoin extrême,
L'homme ait inventé l'art de ſe tuer lui-même!
A force de ragoûts, & de mets ſucculens,
Il creuſe ſon tombeau ſans ceſſe avec ſes dents.
Il ſçait le peu de jours qu'il a des deſtinées,
Et tâche autant qu'il peut, d'abreger ſes années.
Vous eſtes dans votre Art tous de francs Aſſaſſins,
Produits par les Enfers, payez des Medecins;
Et ſi l'on agiſſoit en bonne Politique,
On vous banniroit tous de chaque Republique.

*(Il ſort.)*

STRABON, *au Maiſtre d'hoſtel.*

Il faut le laiſſer dire, aller toujours ſon train,
Et ſi vous le pouvez, faire encor mieux demain.

*Fin du troiſiéme Acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

THALER, CRISEIS.

THALER.

En jafe qui voudra, j'ai fait en homme fage
De quiter bravement les Bois & le Village.
On a, morgué, raifon, & c'eft bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en fon Pais;
Il n'y fera qu'un fot tout le temps de fa vie:
Il a biau fe fentir du talent, du genie,
Eftre bianfait, avoir le difcours bien pendu;
Bon! c'eft, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en felicite.

THALER.

Icy du premier coup on connoiſt le merite;
D'auſſi loin qu'on me voit on m'oſte ſon chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce ſejour nouveau?

THALER.

Si je m'y trouve bian! Je ris, je me goberge,
Que je ſommes écheus dans une bonne Auberge!
Notre bijou s'en va nous eſtre rapporté,
Notre hoſte eſt bon vivant, diſons la verité.

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage;
Ces termes-là, mon Pere, eſtoient bons au Village.
Si l'on vous entendoit parler ainſi du Roy,
On pourroit ſe mocquer & de vous & de moy.

THALER.

Dame, je ſis fâché que mon diſcours vous choque.
Chacun parle à ſa guiſe, & qui voudra s'en moque,
J'ai pourtant, m'eſt avis, plus d'eſprit que vous tous.

CRISEIS.

Excuſez ſi je prens cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétens donc apprendre à parler à ton Pere?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Ecoute, vois-tu bien,
Dame, on n'eſt pas un ſot, quoi qu'on ne ſçache rien.
Parce que te voila de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISEIS.

Je ſçai trop...

THALER.

Je prétens qu'on me reſpecte, moi.

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'eſt bien fait; quand je parle, il faut que l'on m'écout

CRISEIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'eſteme.

CRISEIS.

Ouy.

THALER.

Me révere.

CRISEIS.

Sans dou

THALER.

Or donc, pour ratraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter les Cours!
Tous ces grands Monſieux-là ſont des gens bien honeſtes.

CRISEIS.

Democrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'eſtes;
Il voudroit bien déja ſe voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoy donc, s'il vous plait?

CRISEIS.

Tout y bleſſe ſes yeux.
Son cœur n'eſt pas content, quelque ſoin l'embaraſſe;
Il dit qu'en ce Pays ce n'eſt rien que grimace;
Que les hommes y ſont cachez & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux;
Que ce n'eſt que par art qu'elles paroiſſent belles;
Que leur cœur...

THALER.

Ne va pas te gaſter avec elles,
Ny pour quelque Monſieu te prendre icy d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles ſont de la Cour
Ces Madames-là. Mais, j'apperçoy Democrite.

## SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

Ah! te voila, Thaler! Ta mine héteroclite
Me rejoüit l'esprit. Serviteur, Criseis.
Dans ce riche attirail, sous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'est là ta fille?

THALER.

En ces matieres
Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyont gueres.

DEMOCRITE.

Cela lui sied fort bien, & cet air dédaigneux,
Qu'elle a pris à la Cour, lui sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis apperçû déja.

CRISEIS, *à Democrite.*

Je suis bien-aise
Que mon air tel qu'il soit, vous contente, & vous plaise.

DEMOCRITE, *à Criseis.*

A de plus hauts desseins vous aspirez icy,
Et me plaire n'est pas votre plus grand soucy.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entens, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma perſonne.
Je ſuis maiſtre... une fois.

CRISEIS, *à Thaler.*

Je vois avec plaiſir
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir;
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un tres-profond reſpect pour la Philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ny ſans vous offenſer.

## *SCENE III.*

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

Quelle mouche la picque? A qui diable en a-t-elle?
Alle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne ſçay, mais depuis qu'elle eſt en ce païs
Elle fait peu de cas de ce que je luy dis.

DEMOCRITE.

Un ſoin plus important à preſent la tourmente.
Auroit on jamais crû que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,

Eût trompé mon efpoir, & trahi mes deffeins?
Agelas s'eft épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour eft traître.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & fon éclat flateur,
A de fes faux brillans feduit fon jeune cœur.
De fon malheur prochain nous fommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices :
Car, fans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Ouy, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vifte.

THALER.

Abandonner la Cour?

DEMOCRITE.

Ouy.

THALER.

C'eft un fi bon gifte!
Je m'y trouve fi bien!

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'icy Crifeïs au plûtoft;
C'eft à toy que le Roy fait la plus grande offence.

THALER.

Je le voy bien; pour faire icy fa manigance,
Morgué, le Prince a tort de s'adreffer à moy,
Il s'imagene donc, que parce qu'il eft Roy...
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eft, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire.
Mais ils n'en croqueront, ma foy, que d'une dent :
Je vais faire beau bruit. Serviteur cependant.

## *SCENE IV.*

DEMOCRITE *feul.*

Dieux! que fais-je? où m'emporte une indigne tendreffe?
Suis-je donc Democrite? & quelle eft ma foibleffe!
Pendant que je fuis feul, laiffons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.

Depuis aſſez long-temps mon rire ſatyrique
Sur les autres répand une bile cinique;
Je veux, ſans nuls témoins, rire à preſent de moy,
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime... C'eſt bien à toy, Philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flâme perfide!
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?
Un enfant de quinze ans! Tu prétens la charmer,
Adonis ſuranné! Mais un pouvoir ſuprême
Me commande, m'entraine en dépit de moy-même.
Ah! c'eſt où je t'attens, le plus lâche des cœurs,
Il te faut des chemins tout parſemez de fleurs;
Tu ne ſçaurois ſaiſir ces haines rigoureuſes,
Que ſentent pour l'amour les ames genereuſes;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme puſillanime, imbecille, brutal!
Ce n'eſt pas encor tout, vois où va ta folie :
Toi qui veux te targuer de la Philoſophie,
Tu conduis Criſeïs, en quels lieux? A la Cour.
Ah! qu'enſemble on voit peu la prudence & l'amour!
Mais on vient. Finiſſons un diſcours ſi fantaſque;
Pour ſauver notre honneur, remettons notre maſque.

## *SCENE V.*

### CLEANTHIS, DEMOCRITE.

CLEANTHIS, *à part.*

On voit aſſez, à l'air dont il eſt habillé,
Que c'eſt l'original dont on nous a parlé.

*(haut.)*
Vous qui dans les foreſts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la Philoſophie,
Quel noir demon vous pouſſe à cauſer notre ennuy,
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui?

DEMOCRITE.

Je n'en ſçay vrayment rien; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'icy malgré moy le Roy m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter, & me faire en un jour,
De Philoſophe actif, un Oiſif de la Cour.

CLEANTHIS.

Sçavez-vous bien qu'icy votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque?

DEMOCRITE.

Je le croi : ſur ce point j'ai peu de vanité,
Et mon deſſein n'eſt point de plaire, en verité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort; il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince ni galopin que vous ne faſſiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant,
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLEANTHIS.

Iſmene icy m'envoye, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect icy l'allarme & l'effarouche.

Le Roy luy doit ſa foy : cependant, à ſes yeux,
On ſçait qu'à Criſeïs il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous eſtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cet intrigue.

DEMOCRITE.

Moy!

CLEANTHIS.

Vous. C'eſt une honte, à l'âge où vous voila,
De vouloir commencer ce vilain mêtier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant, & nouveau, je vous jure;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture.

CLEANTHIS.

Riez!

DEMOCRITE.

Si vous ſçaviez l'intereſt que j'y prens,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans;
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange,
Comme dans ce Païs on prend toujours le change.

CLEANTHIS.

Quoy! le Prince tantoſt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſeïs?
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la reduire?

DEMOCRITE.

Cela peut eſtre vray; mais bien loin de vous nuire,

Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roy,
S'il vouloit de ſon choix ſe rapporter à moy.
C'eſt un fait tres-conſtant.

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire :
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit, j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur tout.

CLEANTHIS.

Et de qui riez-vous?

DEMOCRITE.

Mais, de vous la premiere,
De votre air; vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroiſtre plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre teſte une longue coëffure,
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture,
En ſorte qu'en oſtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reſte aſſez pour, telles que nous ſommes,
Faire quand nous voulons bien enrager les hommes.

Mais partez, s'il vous plaiſt, demain avant le jour,
Vous ferez ſagement, car auſſi bien la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Eſt bien laſſe de vous.

DEMOCRITE.

Et moy bien plus las d'elle;
Et je vais de ce pas preparer avec ſoin,
Que l'Aurore en naiſſant m'en trouve deja loin.

## *SCENE VI.*

CLEANTHIS *ſeule.*

L'affaire eſt en bon train pour la Princeſſe Iſmene :
Mais pour mon compte à moy, je ſuis aſſez en peine.
Je voudrois arreſter le Diſciple en ces lieux;
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux,
Son tour d'eſprit me charme, il fait tout avec grace,
Il n'eſt rien que pour lui de bon cœur je ne faſſe.
Le Ciel me le devoit, pour me recompenſer
De mon premier mary. Je le vois s'avancer.

## *SCENE VII.*

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

Ouf! je ſuis bien guedé! Par ma foi, la ſcience
Ne s'acquiert point du tout à force d'abſtinence,
C'eſt mon ſiſtême à moi, l'eſprit croiſt dans le vin,
Je m'en ſens deja plus trois fois que ce matin.
Je me vange à longs traits de la Philoſophie.
*(à Cleanthis.)*
Hé, vous voila, Princeſſe, Infante de ma vie!
Vous voyez un Seigneur fort ſatisfait de ſoy,
Un convive échapé de la table du Roy,
Il tient bon ordinaire, & je l'en felicite.

CLEANTHIS.

Au Diſciple fameux du ſçavant Democrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur eſtoit dû.

STRABON.

C'eſt un petit repas que le Roy m'a rendu :
Nous nous traitons par fois.

CLEANTHIS.

Vous ne ſçauriez mieux faire,
Rien ne fait des amis comme la bonne chere;

Quoy qu'on embraſſe icy des gens de tous mêtiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuiſiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoi que grand, ne me toucheroit guere,
Si je n'eſtois bien ſeur du bonheur de vous plaire.
Vous aimer eſt un bien pour moy plus precieux,
Qu'eſtre admis à la table & des Rois & des Dieux,
Et l'on ne leur ſert point, même en des jours de fêtes,
De morceau ſi friand à mon goût que vous l'eſtes.

CLEANTHIS.

N'eſtes-vous point de ceux dont l'uſage eſt connu,
Qui ne ſont amoureux que quand ils ont bien bû?
A qui beaucoup de vin fait ſortir la tendreſſe;
Qui vont en cet état aux pieds de leur maitreſſe
Exhaler les tranſports de leurs brûlans deſirs,
Et pouſſer des hoquets en guiſe de ſoûpirs?
De nos jeunes Seigneurs c'eſt aſſez la maniere.

STRABON.

Ma tendreſſe n'eſt point d'un pareil caractere,
Bacchus n'eſt point chez moi l'interprete d'amour,
J'ai près du ſexe enfin l'air de la vieille Cour.
Mon cœur s'eſt laiſſé prendre en vous voyant paroître,
Et de ſes mouvemens n'a plus eſté le maître;
L'eſprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout en vous s'eſt uny contre ma liberté.

CLEANTHIS.

Ce n'eſt point un retour de pure complaiſance,
Qui me fait hazarder la meſme confiance :
Mais je vous avoûray qu'à vos premiers regards
Mon foible cœur s'eſt vu percé de toutes parts.
Je ne ſçay quel attrait & quel charme inviſible,
En un inſtant a pû me rendre ſi ſenſible,
Et je n'ay point ſenty de tranſport auſſi doux
Pour tout autre mortel que j'en reſſens pour vous.

STRABON.

En vous reciproquant, vous eſtes, je vous jure,
De ces heureux tranſports payée avec uſure ;
L'on n'a jamais ſenty de feux ſi violents
Que ceux qu'auprés de vous & pour vous je reſſens.
Mais ne puis-je ſçavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLEANTHIS.

Bon! que vous ſerviroit de ſçavoir qui je ſuis?
Ce nous ſeroit peut-eſtre une ſource d'ennuis,
Aprés vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

Ah! que cette pudeur augmente ma tendreſſe!

CLEANTHIS.

Je devrois bien plûtoſt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître...
Qui le ſçait mieux que moy?

STRABON.

Vous en avez peut-eſtre
Eſté ſouvent trahie. Icy, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ay pour mes pechez quelquefois fait l'épreuve.
Eſtes-vous fille?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve?

CLEANTHIS.

Je ne ſçay.

STRABON.

Oh! parbleu, vous vous mocquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plaiſt, eſtes-vous?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais depuis le longtemps que ſans époux je vis,
Je ne ſçaurois paſſer pour femme, à mon avis,
Ny pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mary que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce diſcours, quoy qu'abſtrait, me paroiſt aſſez bon.
Je ne ſuis, comme vous, homme, veuf, ny garçon,
Et mon ſort de tout point eſt ſi conforme au vôtre,
Qu'il ſemble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLEANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ny veuve!

CLEANTHIS, *à part.*

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure eſt tres neuve.
*(à Cleanthis.)*
Depuis quand, s'il vous plaiſt, vivez-vous ſans époux?

CLEANTHIS.

Depuis prés de vingt ans je goute un ſort ſi doux.
J'avois pris un mary fourbe, plein d'injuſtices,
Qui d'aucune vertu ne rachetoit ſes vices;
Yvrogne, débauché, ſcelerat, ombrageux;
Pour ſa mort je faiſois tous les jours mille vœux.
Enfin le Ciel plus doux, touché de ma miſere,
Luy fit naiſtre en l'eſprit un deſſein ſalutaire;
Il partit, me laiſſant par bonheur ſans enfans.

STRABON.

C'eſt tout comme chez nous. Depuis le meſme temps,
Inſpiré par le Ciel, je quittay ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie,
Jamais un tel Démon ne ſortit des Enfers;
C'eſtoit un vray lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquette, ſans eſprit, menteuſe, pigrièche;
A la noyer, cent fois je m'étois attendu;
Mais je n'en ay rien fait, de peur d'eſtre pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée!

STRABON.

Bon! tout autre que moy ne l'eût point ménagée,
Elle auroit fait le ſaut.

CLEANTHIS.

Et, de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef-d'œuvre des Cieux?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS, *à part.*

Dans Argos!

STRABON.

Où la fortune a-t'elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modelle?

CLEANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

Dans Argos! *(haut.)* Et, s'il vous plaiſt, quel nom
Portoit ce cher Epoux?

CLEANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

Strabon? *(à part.)* Aih!

CLEANTHIS.

Pourroit-on auſſi; ſans vous déplaire,
Sçavoir quel nom portoit cette Epouſe ſi chere?

STRABON.

Cleanthis.

CLEANTHIS.

Cleanthis! *(à part.)* C'eſt luy.

STRABON, *à part.*

C'eſt elle! ô Dieux!

CLEANTHIS, *à part.*

Ses traits n'en diſent rien, mais je le ſens bien mieux
Au ſoudain changement qui ſe fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hazard n'eſtes-vous point ma femme?

CLEANTHIS.

Monſieur, par avanture eſtes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela ſoit, car je ſens que pour vous
Dans mon cœur tout-à-coup ma flâme eſt amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah! te voilà donc, traitre? Aprés un ſi longtemps,
Qui t'amene en ces lieux? Qu'eſt-ce que tu prétens?

STRABON.

M'en aller au plutoſt. Que ma ſurpriſe eſt forte!
Dis-moy, ma chere enfant, pourquoy n'es-tu pas morte

CLEANTHIS.

Pourquoy n'es-tu pas morte! Indigne ſcelerat,
Déſerteur de ménage, & maudit renegat!
Pour t'arracher les yeux.

STRABON.

Ah! doucement, Madame,

*(à part.)*

O pouvoir de l'hymen! quel retour en mon ame!

CLEANTHIS, *à part.*

Je reſſentois pour luy les tranſports les plus doux :
Helas! qu'allois-je faire? il étoit mon époux.

*(haut.)*

Va, fuy; que le Demon, qui te prit en ton giſte;
Pour t'amener icy, t'y remporte au plus viſte;
Evite ma fureur, retourne dans tes bois.

STRABON.

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois :
J'aime mieux eſtre hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nuds pieds ſur des épines,
Que de vivre avec vous; adieu.

CLEANTHIS.

Que je le hais!

STRABON.

Qu'elle eſt laide à preſent, & qu'elle a l'air mauvais!

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

STRABON *ſeul.*

Je ſuis tout confondu. Quelle etrange avanture!
Ma femme en ce païs, & dans cette figure!
La Coquine aura ſçu, par quelque amy preſent,
Se faire conſoler de ſon époux abſent :
Mais elle n'aura pas plus long-temps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage :
J'ay fait réflexion ſur ſon ſort & le mien,
Je ne veux point quitter des lieux où je ſuis bien.
Aſſez & trop long-temps un chagrin domeſtique
M'a fait ſouffrir les maux d'un exil tyrannique;
Et puiſque mon deſtin m'amene en ce ſejour,
Je veux ſur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux, ſi mon épouſe gronde,
Elle peut à ſon tour aller courir le monde.

## *SCENE II.*

STRABON, THALER.

THALER.

Palſangué, je commence à me mettre en ſouci,
Mon bijou ne vient point; voyez-vous, ces gens-ci
Vous promettont aſſez, mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoy?

THALER.

Vous ne ſçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en ſçay rien.

THALER.

Vous avez veû tantoſt ce braſſelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon ! ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment? Diable!

THALER.

Ils m'ont mis ſur le corps cet habit honorable,
Diſant que l'autre eſtoit trop ignominieux;
Je me ſuis veû ſi brave, & j'eſtois ſi joyeux,
Que je n'ay pas ſongé de fouiller dans ma poche;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour eſt digne de reproche.
Ta memoire t'a là joüé d'un vilain trait.

THALER.

On eſt ſi partroublé, qu'on ne ſçait ce qu'on fait.
Mais le Roy m'a promis de me le faire rendre :
Pour cela tout exprés je viens icy l'attendre,
Aprés quoy je dirons ſerviteur à la Cour.

STRABON.

Le ſerpent ſous les fleurs ſe cache en ce ſejour,
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire?
T'a-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire,
C'eſt à qui me fera tout le plus d'amiquié;

L'un me baille un fouflet, & l'autre un coup de pié,
L'autre une croquignole; enfin chacun s'empreffe,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire careffe :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
J'ay vû manger le Roy, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû?

THALER.

Face à face,
Comme ces gros Monfieux, je tenois là ma place,
Et ftanpandant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! & pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toûjours efté droit, hors notre femme, da,
Qui faifoit jafer d'elle un peu par-cy par-là.

STRABON.

Te voila bien malade! Elle tient de ſa mere;
Prétens-tu reformer cet uſage ordinaire?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux? qui dit cela?

STRABON.

C'eſt moy qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moy, n'en fais que r

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laiſſerois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joüé d'un autre tour;
J'ay bien plus de ſujet de me plaindre à mon tour :
Un chagrin different s'empare de notre ame,
Tu pers ton bracelet, moy je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme? eſtes-vous marié?

STRABON.

Helas! mon pauvre enfant, je l'avois oublié :
Mais le Diable en ces lieux (qui l'eut pû jamais croire?)
M'en a ſubitement rafraichi la mémoire.
Ah! la voila qui vient, c'eſt elle, je la voy.

THALER.

Qu'elle a de beaux habits?

STRABON.

Ils ne ſont pas de moy.

## *SCENE III.*

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

CLEANTHIS, *à Strabon.*

Quoy! malgré les tranſports dont mon ame eſt émüe,
Oſes-tu bien encor te montrer à ma veuë?
Et pourquoy n'es-tu pas déja bien loin d'ici?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien auſſi.
Si mon fatal aſpect icy vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un ſi funeſte objet?
*(Thaler regarde Cleanthis avec attention.)*

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les deſerts, & ſuivez Democrite;
De vous voir avec lui je ſeray peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors viſte de ces lieux, redoute mon couroux.
*(à Thaler.)*
As-tu bien-toſt aſſez contemplé ma figure?

THALER, *à part.*

J'ay quelque ſouvenir de cette creature.

STRABON.

C'eſt là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral reprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaiſt, moy, me mettre en colere

THALER, *à part.*

C'eſt elle, je le voy, plus je la conſidere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet eſprit petulant?

THALER, *à part.*

Voila celle qui vint m'apporter ſon enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine en te voyant s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide Epoux!

THALER, *à Strabon.*

C'eſt donc là votre femme?

STRABON.

Helas! ouy.

THALER, *prenant Cleanthis par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois?

THALER.

Ouy, s'il vous plaiſt.

CLEANTHIS.

Vous rêvez;
Je ne vous connois point, mon amy, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans?

STRABON.

Pour un de nos enfans! Ciel! qu'eſt-ce que j'entens?
Je n'en eus jamais d'elle, & c'eſt nous faire honte.

THALER, *à Strabon.*

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir à bon compte.

STRABON.

D'en avoir! Juſtes Dieux! verray-je d'un œil ſec
Le front d'un Philoſophe endurer tel échec?

CLEANTHIS, *à Thaler.*

Quoy! tu pourrois, maraut, avec pareille audace,
Me ſoûtenir?... *(à part.)* J'ay vû quelque part cette face.

THALER, *à Cleanthis.*

Ouy, je le ſoutiendray, c'eſt, palſanguene, vous,
Qui vint par un matin mettre un enfant chez nous:
Si bien, que vous diſiez que vous eſtiez ſa mere.

CLEANTHIS.

Qui? moy?

THALER, *à Strabon.*

Je ſuis ravy que vous ſoyez ſon pere,
C'eſt un gentil enfant.

STRABON, *à Cleanthis.*

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun ſujet!

CLEANTHIS.

Vous eſtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandeſtin... Eſt-il maſle ou femelle?

THALER.

C'eſt une belle fille, & laquelle, ma foy,
Ne vous reſſemble guere.

STRABON.

Oh! vrayment, je le croy.

## SCENE IV.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE, *à Agelas.*

Seigneur, il ne faut pas m'arrefter davantage :
Je joue en votre Cour un fort fot perfonnage;
Et quand vous me forcez à refter dans ces lieux,
Je fçay que ce n'eft point du tout pour mes beaux yeu

AGELAS.

Votre rare merite en eft l'unique caufe.

DEMOCRITE.

Mon merite? Ah! vrayment, c'eft bien prendre la ch
Si vous le connoiffiez en effet tel qu'il eft,
Vous verriez qu'il n'eft pas tout ce qu'il vous paroift

AGELAS.

Icy votre prefence eft encor neceffaire;
Je veux que vous voyiez terminer une affaire,
Après quoy vous pourrez, libres dans vos deffeins,
Vous, Thaler, & Strabon, chercher d'autres deftins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſeïs m'engage.

THALER.

A ma fille ?... *(à part.)* Morgué, ces Courtiſans de Cour
Ont tous comme cela des vartigots d'amour.

CRISEIS.

Il ne faut point, Seigneur, ſurprendre ma foibleſſe
Par le flateur aveu d'une feinte tendreſſe ;
Je connois votre rang, de plus je me connois :
Vous reſpecter, Seigneur, eſt tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les deſtins en vain par la naiſſance
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance,
J'en appelle à l'amour, il eſt beaucoup plus fort
Que le ſang, que les Loix, que les Dieux, & le ſort :
Je veux ſur votre front mettre le Diadême.

THALER, *à Criſeïs.*

Ne va pas t'y fier ! ce n'eſt qu'un ſtratagême.

## SCENE V.

ISMENE, AGELAS, AGENOR, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, *à Agelas.*

Seigneur, il court un bruit, que je ne ſçaurois croire,
Il intereſſe trop mes droits & votre gloire.
J'aprens que vous laiſſant ſéduire par l'amour,
Vous voulez épouſer Criſeïs en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui ſe répand ne me fait nul outrage,
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage,
Et mon choix l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut reparer aſſez l'injuſtice des Dieux.

DEMOCRITE, *à Agelas.*

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGELAS.

Jamais aucun eſpoir n'a tant flaté mon ame.

THALER, *à part.*

Tatigué! queu malin! *(à Agelas.)* Rendez-moy mon bi
Et je prens, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR, *donnant le bracelet au Roy.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'aporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien oſté?

AGELAS.

Les yeux ſont ébloüis
Des traits de feu qu'on voit... Mais *(à Thaler.)* d'où vient ce rubis?

THALER.

Du Pays des rubis; il eſt à notre fille.

AGELAS.

Comment?

THALER.

Ouy, c'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircy-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere :
Explique-toy.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon Pere,
Puiſqu'il faut vous le dire, & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juſte Ciel!

THALER.

Je ne fais que lui preſter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS, *à part.*

Le denoûment s'avance.

AGELAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance?

STRABON, *à part.*

Ce n'eſt pas moi, toujours.

THALER, *montrant Cleanthis.*

Cette femme, je croy,
Si vous l'interogez, le dira mieux que moy.
La droleſſe un matin s'en vint, bon jour bon œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi, quelle calomnie!

THALER, *à Cleanthis.*

Oh! je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui? moi, j'aurois...

THALER.

Ouy, vous.

AGELAS, *à Cleanthis.*

Ne diſſimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ay ſatisfait aux ordres de la Reine,
Qui, de ſon premier lit n'ayant pour fruit qu'Iſmene
Et luy voulant au Trône aſſurer tous les droits,
M'obligea de porter ſa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux! cette étrange avanture?
Mais helas! n'eſt-ce point une heureuſe impoſture!

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait conſtant.

STRABON, *à part.*

Je reprens mes eſprits.

AGELAS, *à Criſeïs.*

Il eſt temps qu'à preſent, puiſque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le Sceptre & la Couronne.
Je vous rends votre bien, Madame, & deſormais
Je ne le puis tenir que de vos ſeuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du ſort où j'eſtois née;
Maintenant que le Ciel, changeant ma deſtinée,
Veut reparer les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS, *à Iſmene.*

Madame, vous voyez mon deſtin & le vôtre,
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre,
*(montrant Agenor.)*
Mais ce Prince pourra, ſenſible à vos atraits,
De la perte du Trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agenor, à mes yeux, vaut bien une Couronne.

AGENOR.

Seigneur...

AGELAS, *à Thaler.*

Vous, dont je tiens cette aimable perſonne
Demandez; je ne puis trop vous recompenſer.

THALER.

Faites-moy Maltotier toujours pour commencer.

DEMOCRITE, *à Agelas.*

Seigneur, depuis long-temps je garde le ſilence,
Un tel évenement étourdit ma prudence;
Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ay peine à retrouver l'uſage de la voix :

Il eſt temps cependant de me faire connoître.
Je n'ai point eſté tel que j'ai voulu paroître.
Vraiment foible au dedans, Philoſophe au dehors,
L'eſprit eſtoit la dupe & l'eſclave du corps,
Deux yeux, deux yeux charmans avoient, pour ma ruïne
Détraqué les reſſorts de toute la machine.
De la Philoſophie en vain on ſuit les loix,
La Nature en nos cœurs ne perd jamais ſes droits;
En comptant nos deffauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'eſt point de mortel qui n'ait ſon ridicule;
Le plus ſage eſt celuy qui le cache le mieux;
J'eſtois amoureux.

AGELAS.

Vous?

CLEANTHIS.

Vous eſtiez amoureux?

DEMOCRITE.

L'Amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,
Dans les retranchemens de la Philoſophie:
*(montrant Criſeïs.)*
Voila l'objet fatal, le dangereux écueil,
Où la fiere ſageſſe a briſé ſon orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimiez Criſeïs?

DEMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moy, le pas ſur la morale;

La Nature perverſe entrainoit la Raiſon;
A l'Univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point, il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire?
Je ne me trouve pas aſſez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long ſejour :
J'ay fait, en m'y montrant, une folie extrême,
J'y vins comme un franc ſot & je m'en vais de même
Trop heureux d'en partir libre de paſſion,
Et d'avoir de critique ample provision.
J'en ay fait à la Cour un recueil à bon titre,
Je me mets, je l'avoüe, en teſte du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excés s'oublier :
Mais, ſans le bracelet, vous eſtiez le premier.
Je vais chercher des lieux, où la Philoſophie
Ne ſoit plus expoſée à cette épilepſie.
Dans un antre plus creux achevant mon employ,
Je vais rire de vous, riez auſſi de moy.

*(Il ſort.)*

AGELAS.

Tâchons de l'arreſter. *(à Criſeïs.)* Nous, cependant, Madam
Allons pour couronner une ſi belle flâme.

## *SCENE DERNIERE.*

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

Eh bien! que dirons-nous? Partirai-je avec luy?

CLEANTHIS.

Je ſuis bien en couroux : ſi pourtant aujourd'huy
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir, je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais-moy grace à ton tour:
Oublions le paſſé, renouvellons d'amour.
Je ne feray pas ſeul, qui d'une ame enchantée
Aura repris ſa femme aprés l'avoir quittée.

FIN.

# LES FOLIES AMOUREUSES,

*COMEDIE,*

REPRESENTÉE EN 1704.

## *ACTEURS DU PROLOGUE*

M. DANCOURT.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

M. DUBOCAGE.

MOMUS.

# PROLOGUE

DES

# FOLIES AMOUREUSES.

---

## *SCENE PREMIERE.*

MADEMOISELLE BEAUVAL, *à ses camarades qui sont dans la coulisse.*

Ouy, je vous le soutiens, Messieurs, c'est fort mal fait;
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper, c'est piller le Public en effet;
C'est voler avec confiance.
On vient icy, dans l'esperance
D'un divertissement complet,
Depuis un mois, votre Affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies :
En un besoin, je croi que ce sujet
Fourniroit trente Comedies;

Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois Actes ſeulement?
Fy, fy! c'eſt une extravagance.
*(au public.)*
M'en croirez-vous, Meſſieurs? Reprenez votre argent
Avant que la piece commence.

## *SCENE II.*

M. DANCOURT,
MADEMOISELLE BEAUVAL.

M. DANCOURT.

Parbleu, vous vous chargez d'un ſoin bien obligeant!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Qu'eſt-ce à dire!

M. DANCOURT.

Hé! Mademoiſelle,
De quoy diantre vous mêlez-vous?

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Moy, Monſieur, de quoy je me mêle!
Hé, ne devons-nous pas nous intereſſer tous,
A faire reüſſir une piece nouvelle?

M. DANCOURT.

Vous faites ſans doute éclater
Un merveilleux excés de zele
Pour la reüſſite de celle
Que nous allons repreſenter!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Moy, je n'y ſçay point de fineſſe,
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plûtôt qu'une autre Piece,
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut loüer davantage;
C'eſt parler comme il faut en faveur d'un Ouvrage,
L'Auteur vous en remercîra.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

L'Auteur eſt mon amy, je l'eſtime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous luy prouvez tres-bien, vraiment!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour Juge que lui-même;
Et s'il avoit voulu ſuivre mon ſentiment,
Ou qu'il eût eu moins de pareſſe...

M. DANCOURT

Hé! qu'eût-il fait?

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Il eût, premierement,
Changé le titre de la Piéce,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étenduë;
Et chacun, ſi tôt qu'on l'entend,
Porte indifferemment la veuë
Sur toute ſorte d'accident
Dont peut l'amoureuſe manie
Embarraſſer l'organe du genie
Le plus ſage & le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüy dire
Tous les grands mots que vous repetez-là?

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaiſt? que veut dire cela?
Ma foy, Monſieur, je vous admire!
Il ſemble aux gens, parce qu'ils ſçavent lire,
Qu'on ne ſçauroit parler auſſi bien qu'eux!
Vous eſtes de plaiſans craſſeux!

M. DANCOURT.

Mille pardons, Mademoiſelle;
Je ne prétend point vous fâcher.
J'en ſçay la conſequence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plûtoſt la petite querelle
Qu'aſſez à contre-temps vous paroiſſez chercher.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Qui? moi? chercher querelle? hé bien! la médiſance!
Parce que naturellement,
Avec ſimplicité je dis ce que je penſe;
Que j'avertis le Public bonnement
Qu'une piece n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. DANCOURT.

Ouy, vous eſtes tout-à-fait bonne!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Hé bien, Monſieur, pourquoy me chagriner?
Vrayment, je vous trouve admirable!
On me fait paſſer pour un diable,
Moy qui comme un mouton ſuis facile à mener.

M. DANCOURT.

S'il eſt ainſi, laiſſez-vous donc conduire,
Rentrez dans les foyers, ſongez à commencer.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Commencer, moi? Non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Là deſſus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoiſelle!...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Ah ouy! vous ſçaurez m'y reduire!

M. DANCOURT.

Quoy?...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Je ne jouray point, Monſieur.

M. DANCOURT.

Mais on dira...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Mais on dira, Monſieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Il eſt drolle!
J'aurai chauffé ma teſte, & l'on me contraindra?
Ah! vous verrez comme on reüſſira!

M. DANCOURT.

Si...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

L'on me contredit : mais ce qui m'en conſole,
Joûra le rôlle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais ſi vous ne jouez, la piece tombera;

Et pour ne point joüer un rôlle,
Il faut avoir des raiſons, s'il vous plaiſt.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

J'en ay, Monſieur, une tres-bonne.

M. DANCOURT.

Et c'eſt?...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

J'en ay, vous dis-je, & je ne ſuis point folle,
Je n'en demordray point; en un mot comme en cent,
Votre diſcours devient laſſant,
Vous me prenez pour une Idole,
Vous croyez me pêtrir comme une cire molle;
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence eſt frivole.
Vous avez beau parler, prier, eſtre preſſant,
Je ne ſçaurois joüer, j'ai perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroît!

## *SCENE III.*

M. DANCOURT,
MADEMOISELLE BEAUVAL,
MADEMOISELLE DES BROSSES.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Voicy bien un autre embaras !
L'Auteur dans les foyers ſe fait tenir à quatre.
Il ne veut point laiſſer joüer ſa piece.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Helas !

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Ouy, de quelques raiſons qu'on puiſſe le combatre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la joura pas.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

On ne la joura pas ? Hé ! pourquoy, je vous prie ?
L'Auteur l'entend fort bien ! Il ſeroit beau, ma foy
Que Meſſieurs les Autheurs nous donnaſſent la loy
Oh ! contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me revolte, moy.
Pour le faire enrager, je pretens qu'on la jouë.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroüe
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANCOURT.

Mais peut-eſtre en a-t-il quelques-unes.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Luy? Bon!
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres.
La piece eſt ſçuë, il faut la joüer, vous dit-on.
Appuyrez-vous, Monſieur, ſes raiſons?

M. DANCOURT.

Pourquoy non?
Vous m'avez déja fait preſqu'approuver les vôtres.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Mardienne, Monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante.
Avec votre ſang froid...

M. DANCOURT.

Que vous eſtes charmante
Lorſque vous vous radouciſſez!

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Je ſuis la douceur même, & je ne me tourmente
Que quand les choſes ne vont pas

Selon mes interefts, ou felon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas,
Je deviens vive, & je fuis petulante.

M. DANCOURT.

Allez donc employer votre vivacité,
Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un Auteur entêté :
Mais au moins point de petulance.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Mais d'où vient fon entêtement ?

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Il dit qu'on prend plaifir à decrier fa piéce ;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement ;
Qu'un fi dur procedé le bleffe ;
Que l'un blâme fon dénoûment ;
Que vous, vous condamnez fon titre.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je ne dis jamais rien. Eft-ce que je me mêle
D'aller prôner mon fentiment ?
Ce font bien là mes allures, vraiment !

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoifelle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout à l'heure encore, au Public feulement :
Mais ce n'eft qu'une bagatelle.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Si je l'ay dit, je m'en dedis.
La piece eſt bonne, & je la ſoutiens telle.
Diantre ſoit des cenſeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs ſots diſcours m'échauffent les oreilles!
Puis, je ne ſçay ce que je dis.
Le dénoûment eſt bon, le titre eſt à merveilles :
Car ce qui fait ce dénoûment,
Ne ſont-ce pas d'agreables folies,
D'ingenieuſes rêveries,
Que fait imaginer l'Amour dans le moment
Pour attraper un vieux Amant?

M. DANCOURT.

Sans doute.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Hé! pourquoy donc eſt-ce qu'on le critique?
Avec raiſon l'Auteur ſe picque.
Sur ce pied là le titre eſt excellent,
Et le ſujet eſt tout-à-fait galant.
Cela reüſſira.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Qui vous dit le contraire?

MADEMOISELLE BEAUVAL.

De ſottes gens qui ne peuvent ſe taire,
Qui ſont les beaux eſprits, les ſçavans connoiſſeurs.

M. DANCOURT.

Laiſſez parler de tels cenſeurs.
On les connoit, on ne les croira guere.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

C'eſt fort bien dit.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

La grande affaire
Eſt à preſent de radoucir l'Auteur.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Il ne tiendra pas ſa colere.

## *SCENE IV.*

M. DANCOURT,
MADEMOISELLE BEAUVAL,
MADEMOISELLE DES BROSSES,
M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé! commençons, de grace; allez vous habiller.
De nos debats le Public n'a que faire.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Mais eſt-on d'accord là derriere?

M. DUBOCAGE.

Ouy, là-deſſus n'ayez point de ſoucy.
Une perſonne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'eſt de l'Auteur auſſi,
Dans le moment vient d'arriver icy
Avec nombreuſe Compagnie.
Ils diſent que c'eſt la Folie;
Et c'eſt elle, en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis ſon nom au titre de la piece,
Qu'au ſuccés elle s'intereſſe.
Mais je vois quelqu'un qui s'empreſſe
A venir de ſa part pour vous mettre d'accord.

## *SCENE V.*

M. DANCOURT,
MADEMOISELLE BEAUVAL,
MADEMOISELLE DES BROSSES,
M. DUBOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.
Des Dieux de la Mithologie

Vous voyez en moy le Bouffon,
Momus, Dieu de la Raillerie,
Et, partant, de la Comedie
Le Protecteur & le Patron.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Monſieur Momus, point de ceremonie.
Soyez le bien venu. Notre profeſſion
Avec la vôtre a quelque reſſemblance.
Gens de même condition
Font entr'eux bien-tôt connoiſſance.

MOMUS.

Il eſt vray, vous avez raiſon.
Là-haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même icy bas;
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma ſatire;
Et les hommes, je croi, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je ſuis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre-nous.
Touchez-là, je ſuis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DANCOURT.

Seigneur Momus, votre Divinité
A notre corps fait une grace entiere :
Mais en vous avouant ainſi notre confrere,
Vous nous autoriſez à trop de vanité.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

*(à Momus.)*

Non, point du tout, laiſſez-le faire.
Mais dites-nous avec ſincerité,
Franchement, là... quelle heureuſe avanture
Vous a fait venir dans ces lieux?
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez-vous ménager quelque conqueſte ſeure?
Au lieu d'eſtre Momus, n'êtes-vous point Mercure?

MOMUS.

Oh! pour cela, non, par ma foy.
Chacun là-haut a ſon employ,
Et nous n'uſurpons rien ſur les Charges des autres.
Nos rôlles ſont marquez ainſi que ſont les vôtres,
Et de n'en point changer on ſe fait une loy.
Je voudrois bien trocquer ma charge avec Mercure :
Il eſt bien plus aiſé de ſervir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être;
Et ſans trop vous flatter, je croy
Que vous eſtes un fort grand maitre
Et dans l'un & dans l'autre employ.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Mais enfin, quel deſſein icy-bas vous attire?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujet de médire,
Car vous ſçavez que depuis quelque temps
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines,
J'ay refolu, malgré les perils & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux
Et d'y joüer la Comedie.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie!

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie:
J'ai pris avec moi la Folie,
Et ſon futur époux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon genie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever Boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je croy qu'en ce pays, & ſoit dit entre nous,
Mon humeur vive & ſatyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Comment donc, mercy de ma vie!
Vous venez, dites-vous, joüer la Comedie?

Et pour vous établir vous choiſiſſez ces lieux?
Croyez-moy, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop, le temps eſt malheureux.
Je ne ſouffriray point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diables,
Seule je deffendray mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à votre fortune.
Joignons nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune.
Si non, nouveaux Comediens,
Nous irons courir la campagne;
Et ſi malgré tous nos moyens,
Nous dépenſons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un Opera,
Qui peut-être réüſſira.
Nous jourons des pieces nouvelles.
Nous avons des Muſiciens,
Dont les voix ſonores & belles
Ne ſont point artificielles,
Et non pas des Italiens,
De qui les voix ne ſont ny mâles ny femelles.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

J'ai grande opinion de votre habileté;
Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en ſocieté,
Encor faut-il bien voir ce que vous ſçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'eſſay, juger de nos talens.
Vous eſtes, ce me ſemble, en peine,
Et vous auriez beſoin de quelque Scene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre piece nouvelle?

M. DUBOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'eſt une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens
Pour preparer des divertiſſemens,
Dont le public, je croy, pourra ſe ſatisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne ſçaurions mal faire.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Tout Dieux que vous ſoyez, je ſoutiens le contraire.
Le Public a le goût ſi delicat, ſi fin,
Qu'avec tous vos talens, & votre eſprit divin,
Ce ne ſera pas peu que de pouvoir luy plaire.
Mais quel ſujet choiſirez-vous enfin?

MOMUS.

Je n'en manqueray pas, & j'en fais mon affaire.
Tout à l'heure dans vos foyers,
J'ai trouvé des ſujets pour mille Comedies :
Nombre d'originaux, de tous Arts & Mêtiers,
Dont on peut ſur la Scene extraire des copies :

Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ſes appas :
Une ſçavante à toute outrance,
Qui decide à tort, à travers,
Des Auteurs de proſe & de vers,
De l'Andrienne & de Terence :
Un abbé d'égale ſcience,
Qui, dreſſant un petit collet,
D'un air preſomptueux, & d'un ton de faucet,
Applaudit à ſon ignorance :
Un tas de ces faux mécontens
Et de la Cour & du Service,
Qui ſe plaignent de l'injuſtice
Qu'on leur fait depuis ſi long-temps ;
Qui prenant un autre exercice,
Et mépriſant de vains lauriers,
Bornent tous leurs Exploits guerriers
A lorgner, dans une couliſſe,
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice
A contre-lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas là, je vous prie,
D'amples ſujets de Comedie?

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Ah! tout beau, Monſeigneur Momus!
Avec tous ces gens-là point de plaiſanterie.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Nous ſouffrirons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus.
Je n'en diray pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage,
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement
Quelques chanſons, & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarad
Quelque agreable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui ſont ſouvent de vos pieces nouvelles
Tout le ſuccés & le ſoutien.

M. DANCOURT.

L'imagination mérite qu'on la loue,
Et la piece, je croy, s'en trouvera fort bien.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la joue

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS, *au Parterre.*

Meſſieurs, vous ſerez les témoi
De notre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprés de la celeſte Voute,
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux.
On ne fait pas ce chemin, qu'il n'en coute.
Il feroit bien fâcheux qu'aprés tant de travaux,

Avec un pied de nez, & n'ayant pû vous plaire,
On vît rentrer dans la celeſte Sphere
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, Meſſieurs, tres-inſtante priere,
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foy de Dieu veridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un temps où chacun dans ſa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

*Fin du Prologue.*

## *ACTEURS DE LA COMEDIE.*

ALBERT, Jaloux, & Tuteur d'Agathe.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraſte.

LISETTE, Servante de Monſieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

*La ſcene eſt dans une avenue, devant le chateau d'Albert.*

# LES FOLIES AMOUREUSES

## *COMEDIE.*

---

## ACTE I.

---

### *SCENE PREMIERE.*

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorſqu'en un plein repos chacun encor ſommeille
Quel demon, s'il vous plaiſt, vous tire par l'oreil
Et vous fait hazarder de ſortir ſi matin?

AGATHE.

Paix, tay-toy, parle bas, tu ſçauras mon deſtin.
Eraſte eſt de retour.

LISETTE.

Eraſte?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſçavez-vous cela, Madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai crû le voir hier paroiſtre dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foy, c'eſt un guide excellent que l'amour.

AGATHE.

J'étois à ma feneſtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti : voyant la porte ouverte
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flater l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le ſoir, & vous, au point du jour,
Vous l'attendez icy pour flater ſon amour.

C'eſt perdre peu de temps. Mais ſi, par avanture,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ai trop long-temps langui ſous ſon cruel empire;
Je leve enfin le maſque; &, quoi qu'il puiſſe dire,
Je veux ſans nul égard luy montrer deſormais,
Comme je pretens vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable!
Pour moi j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable.
Ouy, le diable. Du moins, quand il tiendroit Sabat,
J'aurois quelque repos. Mais dans mon triſte état,
Soir, matin, jour, ou nuit, je n'ai ni paix ni treve.
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents:
« Fais cecy, fais cela, va, vien, monte, deſcends,
« Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenêtre,
« Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroitre.»
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſçavoir où,
Tout la nuit il rode ainſi qu'un loup garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle!
Luy, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle;
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux;
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long-temps un maitre de la ſorte.

AGATHE.

Lifette, tous nos maux vont finir deformais.
Qu'Erafte eft different du portrait que tu fais!
Dés mes plus tendres ans chez fa mere nourrie,
Nos cœurs fe font trouvez liez de fympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par fes engagemens.
Plûtôt que de fouffrir la contrainte effroyable,
Qui depuis quelque temps & me géne & m'accable,
Je ferois fille à prendre un party violent;
Et fous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de fes loix fi dures,
J'irois par le pays chercher des avantures.

LISETTE.

Oh! fans aller fi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous fuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne fçais pas encor quel eft mon caractere,
Quand on m'impofe un joug à mon humeur contraire
J'ay vécu dans le monde au milieu des plaifirs,
La contrainte où je fuis irrite mes defirs.
Prefentement qu'Erafte à m'époufer s'apprête,
Mille vivacités me paffent par la tête.
J'ay du cœur, de l'efprit, du fens, de la raifon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte eft-elle ouverte?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander? Il rode dans les champs.
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans;
Et ſur le point du jour il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuſcade,
Et que des égrillards avec des bons bâtons...
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.

## *SCENE II.*

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ay fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'aſſurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur ſecrette,
En dépit de mes ſoins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me ſemble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de ſix mois ma lâche complaiſance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laiſſer Agathe à l'aiſe reſpirer,
Je n'ay, par bonté d'ame, encor rien fait murer.

Ce n'eſt point par douceur qu'on rend ſages les filles;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puiſſent ſervir d'obſtacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crepuſcule,
J'entrevoy quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là? Personne ne répond.
Ce ſilence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette; Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle?

ALBERT.

Ouy, ouy. C'eſt moy, c'eſt moy. Mais à l'heure qu'il
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plait?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moy, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Ouy.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Icy pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce ſeroit bien fait!

ALBERT, *à Liſette.*

Que dis-tu?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue, & qui ſont retenuës,
Sont à l'heure qu'il eſt dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi tôt
Prendre dans une cour ny le froid ny le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaiſt, voulez-vous qu'on repoſe?
Chez vous toute la nuit en n'entend autre choſe
Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre, ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque par grand hazard quelquefois je ſommeille,
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me reveille;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autruy ſon plaiſir le plus grand,
Un lutin que l'Enfer a vomi ſur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce Lutin, & ce Juif errant?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moy?

LISETTE.

Ouy, vous. Je croyois que ces bruſques manier
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres;
Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame ou corps qui faiſoit ce ſabat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois eſperé.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allay dans certain coin me mettre en ſentinelle.
Je n'y fus pas long-temps qu'auſſi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit voila l'Eſprit à bas.
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Luy font avec le nez meſurer les montées.
Soudain j'entens crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublez, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face;
Et votre nez caſſé me fit voir par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah, malheureuſe engeance, appanage du diable,
C'eſt toy qui m'as joué ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'Eſprit.

ALBERT.

Je ne ſçay maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage...

AGATHE.

Eh, Monſieur, doucement!

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien icy,
Vous la Belle, attraper quelque gourmade auſſi.
Taiſez-vous, s'il vous plaiſt. *(à part.)* Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moy ſur le champ je la chaſſe.
*(à Liſette.)*
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juſte Ciel! quel arrêt!
Monſieur!...

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt, s'il vous plaiſt.

LISETTE, *riant.*

Ah, par ma foy, Monſieur, vous nous la donnez bon
De croire qu'en quittant votre triſte perſonne
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur!
Un Ecolier qui ſort d'avec ſon Precepteur;
Une fille long-temps au celibat liée,
Qui quite ſes parens pour être mariée;
Un eſclave qui ſort des mains des Mécreans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne aprés trente ans,
Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il ſuit le convoy de ſa femme,
N'ont pas le demi quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'auray de ma vie.

ALBERT.

Ouy! Puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétens pas te donner ce plaiſir.
Tu reſteras ſcy pour faire penitence.

*(à Agathe.)*

Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.

*Agathe rentre en faiſant la reverence, & Liſette en fait autant, & Albert continuë.*

Demeure, toy, je veux te parler ſans témoins.
*(à part.)* Il faut l'amadoüer, j'ay beſoin de ſes ſoins.

## *SCENE III.*

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *haut.*

Allons, faifons la paix, vivons d'intelligence.
Je t'aime dans le fonds, & plus que l'on ne penfe.

LISETTE.

Et je vous aime auffi, plus que vous ne penfez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caffer le nez!
Mais je pardonne tout & te donne promeffe
Que tu reffentiras l'effet de mes largeffes,
Si tu veux me fervir dans une occafion.

LISETTE.

Voyons. De quel fervice eft-il donc queftion?

ALBERT.

Tu fçais depuis long-temps, que fur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents,
Sans la precaution que prés d'elle je prens.
Prés la Dame du Bourg jufqu'à quinze ans nourrie
Toujours dans le grand monde elle a paffé fa vie.

Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ay quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fy donc!

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton?

LISETTE.

Fy, vous dis-je!

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé! fy, fy, vous dit-on!
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ay point eu d'enfans de mon hymen paſſé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé;
Faire des heritiers, dont l'heureuſe naiſſance
De mes collateraux détruiſe l'eſperance.

LISETTE.

Ma foy, faites. Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.
Jamais poſterité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoy donc!

LISETTE.

Que ſçais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entens, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſçais bien qu'icy bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt allarmée.
Je tiens une Brebis avec ſoin enfermée :
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie;

Faire avec ſoin griller mon Château tout au tour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ay beſoin de tes ſoins en cette conjonĉture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moy?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe eſtre l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être allarmée
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Luy dorer la pillulle, & luy faire comprendre,
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe deffendre;
Et que la nuit paſſée un nombre de bandits
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratagême,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire, il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous eſtes fou, de vouloir, à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage;

Plus fou, d'eſtre amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou, d'oſer la griller là-dedans.
Ainſi dans ce deſſein, funeſte en conſequences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites Maiſons.

ALBERT.

Pour me conduire ainſi j'ai de bonnes raiſons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté celeſte,
J'ai juſqu'à preſent eu de la vertu de reſte :
Mais ſi j'avois Amant ou Mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, ſur la teſte & par-tout.
Si vous me choiſiſſez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre eſperance eſt vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches deſſeins,
Le cas eſt trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'aprés avoir employé la priere,
Je ſçauray contre toy prendre un party contraire?

LISETTE.

Peſtez, jurez, criez, mettez vous en couroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire, qu'un jaloux
Eſt un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre ;
Qu'il n'eſt rien plus hideux; que Sathan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs Habitans de l'Enfer,

Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aim
Des bourreaux moins cruels & moins inſupportables
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ay dit, je me retire, adieu.

## *SCENE IV.*

ALBERT *ſeul.*

Pour me trahir icy tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Liſette ne vaut rien : mais de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſeray pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

## *SCENE V.*

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maiſtre qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoye icy devant pour ſonder le terrain.
Voila, je crois, notre homme; il faut feindre de fo

ALBERT.

Que faites-vous icy ſeul, & devant ma porte?

CRISPIN.

Bonjour, Monſieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

En verité, j'en ay le cœur bien réjoüi.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire,
Et quel homme eſtes-vous?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de mêtiers d'aprés le naturel,
Que je puis m'appeler un homme univerſel.
J'ai couru l'Univers, le monde eſt ma patrie.
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honneſte homme, & quelquefois fripon.

J'ai ſervi volontaire un an dans la Marine;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Aprés avoir été dix-huit mois Flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif Maltôtier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

Voila bien des mêtiers! *(à part.)* Du bas juſques en hau
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut.
*(haut.)*
Que faites-vous icy? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne ſçais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'eſtre de ces fripons,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal, j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples?

CRISPIN.

Ouy, Monſieur; tout le temps de ma vie,
J'ay fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt gueres de maux
Où je ne ſçache mettre un remede à propos:
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere.
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour eſtre de mon temps le plus heureux Souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de competence...

CRISPIN.

Vous ſçavez que l'habit ne fait pas la ſcience?
Et je ne ſerois pas réduit d'eſtre valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Chaſtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous?...

CRISPIN.

Voyez la mediſance!
Certain jour me trouvant le long d'un grand chemin,
Moy troiſiéme, & le jour eſtant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche.
En homme ſecourable auſſi-toſt je m'approche;

Et pour le ſoulager du poids qui l'arreſtoit,
J'ôtay des magaſins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable.
Le Prevôt s'en mêloit. C'eſt pourquoy mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le Pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ay fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vû ſoutenir tout le feu,
Et batailler un jour ſeul contre un party bleu.
J'ay dans le Milanois payé de ma perſonne.
Sçavez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous croy. Mais aprés tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moy?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

Rien. Je croi qu'on peut, quoy que l'on en raiſonne,
Se promener icy ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Ouy. Mais il ne faut pas trop long-temps y reſter.
Serviteur!

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaiſt, Monſieur, à qui peut être
Le Chaſteau que voila?

ALBERT.

Mais... il eſt à ſon maiſtre.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au giſte.
Y ſerons-nous bien-tôt?

ALBERT.

Si vous allez bien viſte

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les converſations.

*(haut.)*

Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moy quelle heure il pourroit eſtre.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante! A ce qu'on peut connoitre,
Vous me croyez icy mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux paſſans

Allez l'apprendre ailleurs, partez; je vous conſeille
De ne pas long-temps étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu, bonjour.

## *SCENE VI.*

CRISPIN *ſeul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours
Par ma foy, ce début commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroiſt un peu ſujet à l'ire;
Pour en venir à bout il faudra battailler.
Tant mieux, c'eſt où je brille, & j'aime à ferrailler.
Mais j'apperçois mon Maiſtre.

## *SCENE VII.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Hé bien, quelle nouv
Cher Criſpin, dans ces lieux as-tu vû cette belle?
As-tu vû ce Tuteur, & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'eſpoir, qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vray, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan icy tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du meſme train;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce Mont Cenis eſt un pas ridicule!
Vous ſouvient-il, Monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou ſi profond?
Je fus prés d'un quart d'heure à rouler juſqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaittez une phraſe plus claire,
Je vous diray, Monſieur, que j'ay vû le jaloux,
Qui m'a receu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du Canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoy qu'il diſe & qu'il faſſe:
Et je ne prétens point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la reſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccès aſſez bonne eſperance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours.
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dés ſes plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs qui ſembloient l'un pour l'autre eſtre
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'Enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, & lui, comme je penſe,
De moi, ny de mon nom, n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il eſtoit d'un très-facheux eſprit,
Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſçavoir d'abord, ſi dans la forterеſſe
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe;
S'il eſt plus à propos pour nos deſſeins conçus,
De faire un ſiege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te ſers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La teſte doit toujours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je voy des combats:
J'ai meſme deſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un ſiege réüſſiſſe,
Il faut premierement s'emparer des dehors,
Connoiſtre les endroits, les foibles, & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait brêche auſſi-tôt;
On avance en bon ordre, & l'on donne l'aſſaut;
On égorge, on maſſacre, on tuë, on vole, on pille.
C'eſt de meſme à peu prés quand on prend une fille.
N'eſt-il pas vray, Monſieur?

ERASTE.

A quelque choſe prés.
La ſuivante Liſette eſt dans nos intereſts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſperance.
Il la faut avertir que ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Luy faire des ſignaux pour lui faire comprendre...

ERASTE.

Allons voir là-deſſus quels moyens il faut prendre;
Et pour ne point donner de ſoupçon dangereux,
Evitons de reſter plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN *ſeul.*

Moi, comme Ingenieur, & Chef d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en bréche Albert, & l'obliger bien-tôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

ALBERT *ſeul.*

Un ſecret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore ſon Pays, & comment il ſe nomme)
C'eſt la choſe à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaiſe à ce Docteur habile,
La garde d'une fille eſt bien plus difficile.
J'ay fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon deſſein promptement s'employer.
Je veux faire ſortir Agathe, & ſa Suivante,
De peur qu'à cet aſpect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à ſon plaiſir
L'Ouvrier libre & ſeul puiſſe agir à loiſir.
Quand j'auray, ſur ce point, ſatisfait ma prudence,
Il faudra les reſoudre à prendre patience.

Hola, quelqu'un?

*(à Agathe & à Lisette qui paroissent.)*

Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

## *SCENE II.*

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE, *à Albert.*

Voila du fruit nouveau. Quel Démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, & l'humeur si traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'huy pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuye.

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelqu'autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moy ny meilleur ny plus doux.
Je ne sçay pas pourquoy; mais enfin je soûpire,
Quand je suis prés de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font au ſeul nom d'Epoux d'abord les reſervées,
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre party que celuy du couvent.
Pour moi, que le pouvoir de la verité preſſe,
Qui ne trouve en cela ny crime ny foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere, & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printemps de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvents;
Et je tiens, moi, qu'il faut ſuivre, en toute methode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un Epoux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité, c'eſt pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En perſonne d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre.
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
On me vient tous les jours propoſer des partis,
Qui paroiſſent pour moi d'un trés grand avantage
Mais je répons toujours qu'un autre amour m'engage

*(à Agathe.)*

Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeule ſoupire; & que de ton côté,
Tu n'adores que moy.

AGATHE.

Comment donc?

ALBERT.

Ouy, mignonn
J'ai declaré l'amour qui pour moy t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plait, dit?...

ALBERT.

Qu'au fond de ton co
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcretion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut-être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourquoy, mon enfant?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi faux.
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non: mais en recompenſe
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh! pourquoy?

AGATHE.

Qui le ſçait?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins ſincere.

ALBERT, *à Agathe.*

Aprés ce que j'ay fait, Baſilic, pour te plaire!

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant...
Vos traits ſont effacez, elle eſt aimable, & fraiche;
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revêche;
Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux;
Elle ſe porte bien, vous êtes cathéreux;
Elle a toutes ſes dents, qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuſe icy-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ay pris pour luy plaire une inutile peine,
Je veux, par la ſang-bleu, meriter cette haine,
Et mettre en ſeureté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiſeaux; où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire penitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le ſçaurez tantoſt, marchons ſans tant parler.

*Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il aperçoit Albert, & le ſalue.*

ALBERT, *à part.*

Quel fâcheux contre-temps dans cette conjonĉture!
Au Diable le fâcheux, & ſa ſote figure.

## *SCENE III.*

### ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ALBERT, *haut, à Eraſte.*

Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moy?

LISETTE, *bas, à Agathe.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le voy mieux que toy.

*Eraſte continue à ſaluer.*

ALBERT.

A quoy ſervent, Monſieur, les façons que vous faites?
Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects je remplis mon devoir.
Aſſez prés de chez vous ma Chaiſe s'eſt rompuë.
Lorſqu'à la reparer icy l'on s'evertuë,
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air delicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur; l'air qu'icy l'on reſpire
Eſt tout-à-fait mal ſain. Je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Helas! rien n'eſt plus vray. Depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,

Et je deffie icy, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleury, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vûë où mon œil ſe plait à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ſes atraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit icy.

ALBERT.

Ouy, le Païs eſt beau, chacun en parle ainſi :
Mais vous employriez mieux la fin de la journée ;
Votre chaiſe à preſent doit être accommodée,
Votre preſence icy ne fait aucun beſoin,
Partez, vous devriez être déja bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moy, je vous prie...

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,

Je vais vous écouter avec attention.
*(à Agathe & à Lisette.)*
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retireray plûtôt que d'être cause
Que Madame pour moy souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez; & jusques à demain
Differez, croyez-moy, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal-seurs.

ALBERT.

Que de ceremonie!
Allons vîte, rentrons.

*Agathe rentre.*

LISETTE.

Ouy, ouy, je rentreray:
Mais devant ces Messieurs, tout haut je vous diray
Que le Ciel enverra quelque honnête personne,
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout dans cette maison est sujet à visite.

Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre icy, s'il n'eſt du genre feminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT, *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracheray ta langue de vipere.

## *SCENE IV.*

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point ſi tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux ſoient mi
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
*(haut.)*
Ça, de quoy s'agit-il? Parlez, vous voila maiſtre,
Mais ſur-tout ſoyez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché, vrayment,
Que pour moy votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela ſera bien-tôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravy dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de luy tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'huy ſont toutes ſi coquettes!...

ALBERT.

J'empêcheray, parbleu, que celle que je prens
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je ſuis ſi fou des femmes,
Et je ſuis ſi ravy quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main miſe un peu de tems en tems!

ALBERT.

Ce garçon-là me plait, & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moy, je ne vois rien de ſi digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort ſur la foy d'une femme;
Qui ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire ſoi-même en tout tems ſentinelle,
Suivre par tout ſes pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;

Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il ſoit, en eſt toûjours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu Grecs ſur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper bien habile ſera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adreſſe
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foy, vous aurez beau, Meſſieurs leurs Partiſans,
Debonnaires Maris, doucereux Courtiſans,
Abbez blonds & muſquez, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accés facile,
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me riray de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous deffendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & ten
Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le Tyran que l'Amant d'une Belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennuy,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autruy.
Inſuportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'Enfer en courroux
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moy, je ſoutiens un parti tout contraire.

Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Ceder à ce penchant; & qu'il faut dans la vie
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur. Là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écriray tout, ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arreſtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendray bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire.
Voila votre chemin, adieu, je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

## *SCENE V.*

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au ſecours! aux voiſins! Quel accident terrible!
Quelle triſte avanture! Ah, Ciel! eſt-il poſſible?

Pauvre Seigneur Albert! que vas-tu devenir?
Le coup eſt trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſçavoir ce qui ſe paſſe.

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien, Agathe?...

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle?

ERASTE.

Ah! Ciel!

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah, Monſieur, ce malheur n'eſt que trop veritable.
Quand par votre ordre exprés elle a veu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller,
Qu'elle a veu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre,
J'ai dans ce même inſtant veu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe,
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large calotte, & votre grande robe;
Puis prenant ſa guitarre, elle a de ſa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je, juſte Ciel!

ALBERT.

Quel funeſte malheur!

LISETTE.

De ce triſte accident vous eſtes ſeul l'auteur;
Et voila ce que c'eſt que d'enfermer les filles!

ALBERT.

Maudite prevoyance, & malheureuſes grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer,
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ay dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir. Helas! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

## *SCENE VI.*

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en habit de Scaramouche, avec une guitarre, faiſant le Muſicien.*

*Toute la nuit entiere,*
*Un vieux vilain matou*
*Me guette ſur la goutiere.*
*Ah qu'il eſt fou!*
*Ne ſe peut-il point faire*
*Qu'il s'y rompe le cou?*

ERASTE, *bas, à Criſpin.*

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage

AGATHE, *chantant.*

*Ne ſe peut-il point faire*
*Qu'il s'y rompe le cou?*

Vous êtes du mêtier? Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argent comptant?
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la Muſique,
Enfant de Ge re ſol; & de plus, je m'en pique,
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent:
Sur un certain Duo que je trouve excellent,
Parce qu'il eſt de moi, je veux ſans complaiſance,
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah, ma chere Liſette! Elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſçait mieux que moy? ne vous l'ay-je pas dit?

*Agathe chante un petit Prelude.*

CRISPIN.

Ce qui m'en plaiſt, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez, & la mine hagarde.

AGATHE *preſente une main à Albert, qu'elle ſecouë rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez eſt fait en A mi la.

C'eſt mon ton favori : la Muſique en eſt vive,
Bizarre, petulante, & fort recreative;
Les mouvemens legers, nouveaux, vifs, & preſſez.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours paſſez,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dés long-temps au lit, paralytique.
Dés que j'eus mis en chant un certain Rigaudon,
Trois ſages Medecins venus dans la maiſon,
La Garde, le Malade, un vieil Apoticaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du Metier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraſte.*

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la ruë ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monſieur!

ERASTE, *bas, à Criſpin.*

Quoy, malheureux!
Tu peux rire, & la voir en ce deſordre affreux?

AGATHE.

Attendez, doucement; mon Demon de Muſique
M'agite, me ſaiſit; je tiens du Cromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur.
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe degorge.

*Elle touſſe beaucoup, & crache au nez d'Albert.*

Pouah! C'eſt un diœſis que j'avois dans la gorge.

Or donc, dans le Duo dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif, & de la paſſion.
Je reüſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
Voila votre partie; & vous, voila la voſtre.

*Elle donne un papier de muſique à Albert, & une Lettre à Eraſte, & touſſe pour ſe preparer à chanter.*

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les diœſis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te cheris, qui t'aime

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanteray
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ERASTE, *ouvrant ſon papier; bas, à Criſpin.*

Une Lettre, Criſpin!

CRISPIN, *bas, à Eraſte.*

Ah Ciel! quelle avanture!
Le Maiſtre de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos temps, pour partir cette fois.
C'eſt vous qui commencez, allons viſte. Un, deux,

*Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure, ſur la teſte d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenoüille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton Art les premieres leçons?
Sçais-tu dans un concert ou croacer ou braire?

ALBERT.

Je vous ay déja dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ay point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE.

Pourquoy donc, ignorant, viens-tu, ne ſçachant rien,
Interrompre un concert où ta ſeule preſence
Cauſe des contre-temps & de la diſcordance?
Vit-on jamais un âne eſſayer des bémols,
Et ſe meſler aux chants des tendres Roſſignols?
Jamais un noir corbeau de malheureux préſage,
Troubla-t-il des Serains l'agreable ramage?
Et jamais dans les bois un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert ſortit-il de ſon trou?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot, toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon maiſtre, comme il faut, chantera ſa partie.
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dés ce ſoir
Dans une ſerenade il montre ſon ſçavoir;
Qu'il faſſe une Muſique & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE, *à Criſpin.*

Entens-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre...
C'eſt... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort
Et qui coûte beaucoup. *(bas, à Agathe.)* Nous n'avons pas un doubl

AGATHE, *bas, à Criſpin.*

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſçay de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va, chantant l'air Italien qui ſuit :*

*L'Ucelletto*
*No, non é matto;*
*Chi, cercando di quà di là,*
*Va trovando la libertà,*
*Ut re mi, re mi fa,*
*Mi fa ſol, fa ſol la.*

*Al diſpetto*
*D'un vecchio bruto,*
*E cercando di quà di là,*
*L'Ucelletto ſi ſalverà :*
*Ut re mi, re mi fa,*
*Mi fa ſol, fa ſol la.*

ALBERT.

Liſette, ſuivons-la ; voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe ! Ah ! J'ay le cœur ſi ſaiſi.
Je croi que je m'en vais devenir folle auſſi.

## SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *ouvrant la lettre.*

Il eſt entré. Liſons...

*Vous ſerez ſurpris du party que je prens; mais l'eſclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ay cru qu'il m'eſtoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre coſté, eſſayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.*

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit feminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce feroit le plus ſeur,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervi
Je crains aprés cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La Juſtice.

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſez; moi, je ſeray pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre

CRISPIN.

Ouy da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre.
Son Château n'eſt pas loin. C'eſt chez lui que je v
Me choiſir un azile en partant de ces lieux.

Là, bravant du jaloux le depit & la rage,
Nous diſpoſerons tout pour notre mariage.
La joye & les plaiſirs regnent dans ce ſejour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

## *SCENE VIII.*

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Ah, Monſieur, excuſez l'ennui qui me poſſede.
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous?

ERASTE.

Ouy.

ALBERT.

De grace, ordonnez-luy
Qu'il veüille à mon ſecours s'employer aujourd'huy.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence,
Il a mille ſecrets pour guerir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Ouy, ouy, j'en ay plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantoſt traité d'une maniere...

ALBERT, *à Criſpin.*

Ah! Monſieur!

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans luy donner ſecours?
*(à Eraſte.)*
Monſieur, parlez pour moy.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guerir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
*(à Albert.)*
Ouy, je veux la guerir, & radicalement.

ALBERT.

Quoy! vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vas voir dans mon Livre
Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſeur que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien, qu'elle ne ſoit guerie.

## *SCENE IX.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Medecin?

CRISPIN.

Ma foy, je n'en ſçay rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt ſa veuë ayant ſçû m'interdire,
Pour cacher mon deſſein, & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des ſecrets admirables
Et faiſois tous les jours des cures incurables;
Et voila juſtement ce qui fait ſon erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'eſperance & la joye.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voye
Nous pourrons reüſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout : mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet ſans ce premier mobile.
Nous ſommes ſans argent, qui nous en donnera?

ERASTE, *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN *ſeul.*

L'amour y pourvoira?
Il ſemble à ces Meſſieurs, dans leur maniere étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des Lettres de change.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE*

ERASTE *ſeul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'eſprit, de raiſon, de bon ſens,
Quand l'amour une fois s'emparant de ſon ame,
Lui peut communiquer ſon genie & ſa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainſi que je le doy,
Tous les ſoins que l'amour peut attendre de moy.
Criſpin eſt averty de tout ce qu'il faut faire.
Quelque ſecours d'argent nous ſeroit neceſſaire.

## *SCENE II.*

ALBERT, ERASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un ſeul moment.
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Prés d'elle, mon eſprit, comme le ſien, ſe trouble.
Son accés de folie à chaque inſtant redouble.
*(à Eraſte.)*
Ah, Monſieur! ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'experience?
En l'état où je ſuis je dois tout accorder,
Et lorſque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit en tout temps l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'huy m'a fait trop de pitié
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'Homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre.
J'ay voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre:
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en dévelopant la cauſe & les effets,
Qu'en verité je crois qu'il en ſçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre?
Comme le Ciel envoye icy, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger!

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſçavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des treſors.
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire
Il ne veut que la fin du jour pour tout délay.
Si vous le ſouhaitez vous en ferez l'eſſay.
D'un office d'amy ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon merite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenants.

## *SCENE III.*

LISETTE, AGATHE *en Vieille,*
ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah Ciel! vous allez voir bien une autre folie,
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis; Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien? qu'eſt-ce? comment paſſez-vous votre temps?
Que le Ciel pour long-temps la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver ſi fraiche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes.
Je ſirotte mon vin; tel qu'il ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubi ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Ouy, vrayment, du Champagne; encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ay pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant : mais je ſuis encore verdelette,
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voila,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en content, da.
Mais vois-tu, mon amy, veux-tu que je te diſe?
Les hommes d'aujourd'huy c'eſt pietre marchandiſe :
Ils ne vallent plus rien ; & pour en ramaſſer,
Tiens, je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE, *bas, à Albert.*

De ces vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT, *bas, à Eraſte.*

Helas! jamais. Il faut qu'on l'ait enſorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en menage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un peril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vray, j'étois aſſez gentille.
A vingt-ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité! quatorze!

AGATHE.

Ouy, tout groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont juſqu'à preſent chicanné mon doüaire?
Un doüaire gagné ſi legitimement?

ALBERT.

Helas! peut-on plus loin pouſſer l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La friponne, ma foy, joue à charmer ſes rôlles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois tres-grand beſoin de quelques cent piſtoles.
Pretez-les moy, Monſieur, pour ſubvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procés.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te ſatisfaire,
J'avanceray les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ay cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le deſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme;
Ne me refusez pas de grace cette somme.

ALBERT, *bas, à Eraste.*

Je veux flater son mal.

ERASTE, *bas, à Albert.*

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, *bas, à Albert.*

Si vous luy resistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Receu ces cent Louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre?

ALBERT, *bas.*

Il est vray qu'à l'instant je pourray luy reprendre.
*(haut, à Agathe.)*
Tien, voila cet argent : va, puissent au procés
Ces cent Louis prêtez donner un bon succés!

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis seure à present du gain de notre affaire.
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait necessaire.

Donne à mon Procureur, Lifette, cet argent,
Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez auſſi, Madame,
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce beſoin preſſant,
Solliciter mon Juge, & demander juſtice.
Adieu. *(à Albert.)* Qu'un jour le Ciel vous rende ce ſervice!
Qu'une veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourmens
Quand elle a mis au jour de méchants garnemens!

LISETTE, *bas, à Eraſte, lui remettant la bource.*

Voila de quoy, Monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE, *bas, à Liſette.*

J'auray ſoin du procés, je ſçay ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Liſette qui ſort.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps, il eſt en bonne main.

## *SCENE IV.*

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne ſçay qui l'arreſte. Il devroit eſtre icy.
Mais je le voy qui vient, n'ayez plus de ſoucy.

## *SCENE V.*

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Criſpin.*

Eh! Monſieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons icy votre preſence.

CRISPIN.

Un ſçavant Philoſophe a dit élegamment:
Dans tout ce que tu fais, hâte-toy lentement.
J'ay depuis peu de temps pourtant bien fait des choſe
Pour ſçavoir ſi le mal dont nous cherchons les cauſes,

Reſide dans la baſſe ou haute region.
Hipocrate dit ouy, mais Galien dit non;
Et pour mettre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ay pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procede ſon mal?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un criſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſçaurez que depuis tantoſt, la Belle
Sent toujours de ſon mal quelque criſe nouvelle.
En ces lieux écartez n'ayant nuls Medecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes;
Mais j'eſpere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guery de ces maux quelqueſois?

CRISPIN.

Moy? ſi j'en ay guery? Ah! vrayment, je le crois!
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je gueris une fois l'Infante de Congo,
Qui vrayment avoit bien un autre vertigo.

Je laiſſe aux Medecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence :
Mais l'objet de mon Art eſt plus noble ; il guerit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Attrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain
Sage comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette Belle.

ALBERT, *l'arreſtant.*

Non, s'il vous plaiſt, Monſieur, il n'en eſt pas beſoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

## *SCENE VI.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'intereſſe.
Agathe en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſu tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc?

ERASTE.

Tu ſçauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, ſans chercher davantage,
De quoy ſauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvû qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il ſuivra ſes pas, nous ne ſçaurions rien faire.

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moy, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit, je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous: mais qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainſi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelque autre vouloit prendre la freneſie.
Je m'offrirai d'abord à tout évenement.
Laiſſe-moy faire aprés le reſte ſeulement;
Va, ſi de belle peur le vieillard ne trepaſſe,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſçû, puiſſe prêter la main?

ERASTE.

Je l'inſtruirai de tout, je t'en donne parole;
Mais ſonge ſeulement à bien joüer ton rôle;
Et lorſque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le Vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le myſtere,
Et luy dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, mais je le vois qui ſort.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduiſe la barque, & la mette à bon port!

## *SCENE VII.*

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

Ah, Meſſieurs! ſa folie à chaque inſtant augmente.
Un tranſport martial à preſent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme, à cet accés fatal.
Elle a pris auſſi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de Dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats;
Mon argent doit ſervir à lever des ſoldats,
Elle veut m'enrôller.

## *SCENE VIII.*

ALBERT, ERASTE, AGATHE,
LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en juſte-au-corps & bonnet de Dragon.*

Morbleu, vive la guerre!
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
Mon équipage eſt preſt. *(à Eraſte.)* Ah Marquis! en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ay trouvé de l'argent pour faire ma Campagne,
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu, les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Uſuriers.
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rolles!
Celuy qui m'a prêté ſon argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voila preſt d'aller ſervir le Roy,
Il ne tiendra qu'à toy de partir avec moy.

ERASTE.

Par tout où vous irez je ſuis de la partie.
*(bas, à Albert.)* Il faut avec prudence entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendart de l'Amour :
Je puis ſous ſes drapeaux aller loin quelque jour.
J'ay mille qualitez, de l'eſprit, des manieres,
Je ſçay l'art de reduire aiſément les plus fieres.
Mais quoy? que voulez-vous? Je ne ſuis point leur fait;
Le beau ſexe ſur moy ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant. Cette gloire inhumaine,
A ſon char éclatant en eſclave m'enchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennuy,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour luy.
Plus de délay; je cours où la gloire m'appelle.
*(à Criſpin.)*
Amene mes chevaux, l'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.
*Eraſte parle bas à Agathe.*

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas;
Et ſuis preſt à la ſuivre au milieu des combats.
*Albert ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.*

ERASTE, *à Albert.*

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accés violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement.
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vitement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'eſtre au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deüil! que d'amantes en pleurs!
Enfans, ſuivez-moy tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout reſſente icy l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fuſil. Ferme, bon.
Frappez, ſerrez vos rangs, percez cet Eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoutenir notre veue.
Ah! marauts, vous fuyez? Non, point de quartier, tue.

*Elle tombe pâmée dans un fauteuil.*

CRISPIN.

En peu de temps voila bien du ſang repandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prepare bien, je la vois qui repoſe.

*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraſte parle bas à Agathe.*

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque demon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment? la pauvre fille eſt-elle poſſedée?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il faut la ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet, dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cet eſprit de folie,
Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet,
Qui ſans aller plus loin vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien. Je ne ſuis que trop folle.

ERASTE, *à Criſpin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant

CRISPIN.

Malepeſte! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſçauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un demon prend ſeat
Je puis, ſans me flater, l'en tirer aiſément:
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE, *à Albert.*

Pour ſçavoir aujourd'hui juſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon experience.
Je commence à douter de l'effet; & je croy
Qu'il s'eſt voulu mocquer & de vous & de moy.
Je veux l'embaraſſer.

CRISPIN.

Moy, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprés d'elle. Et non, comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez bien, là,
Toujours ſur ſes beaux yeux votre vûë aſſurée,
Votre main dans la ſienne étroitement ſerrée.
*(à Albert.)* Ne conſentez-vous pas qu'il luy donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain?

ALBERT.

Ouy, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.

*Criſpin fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux Amans, en diſant :*

MICROC SALAM HIPOCRATA.

AGATHE, *ſe levant de ſon fauteuil.*

Ciel! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux?

ERASTE, *ſe levant.*

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux?

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſucceder au trouble?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble?
Quels abîmes profonds s'entrouvrent ſous mes pas?
Quel dragon me pourſuit? Ah! traître, tu mourras.
D'un monſtre tel que toy je veux purger le monde.

*Eraſte pourſuit Albert l'épée à la main, Criſpin ſe met au devant.*

CRISPIN, *à Albert.*

Ah, Monſieur! évitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moy, de ſon flanc,
Tirer des flots mêlez de poiſon & de ſang.

CRISPIN, *retenant Eraſte.*

Aux accès violens dont ſon cœur ſe tranſporte,
Je voi que j'ai donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN, *à Albert.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon eſprit de vin, des goutes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échaper.

ALBERT, *tirant ſa clef.*

Ouy, j'ay ce qu'il luy faut.
Liſette, tien ma clef, va, cours vite là-haut;
Prens la phiole où...

LISETTE.

Je crains en ce deſordre extrême,
De faire un qui pro quo, vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, *retenant toujours Eraſte.*

Courez donc au pluſtoſt. Laiſſerez-vous perir
Un homme qui pour vous s'eſt offert à mourir?

LISETTE, *pouſſant Albert.*

Allez vite, allez donc.

ALBERT, *ſortant.*

Je reviens tout à l'heure.

## *SCENE IX.*

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.

Ce bois nous favorife, Albert ne fçaura pas
De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon fort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crifpin, & vivat la Folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre fort,
Et le laiffons tout feul exhaler fon tranfport.

## *SCENE DERNIERE.*

ALBERT *feul, tenant une phiole à fa main.*

J'apporte un Elixir d'une force étonnante...
Mais, je ne vois plus rien. Quel foupçon m'épouvante!
Lifette? Agathe? O Ciel! tout eft fourd à mes cris.
Que font-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur, à la force, au fecours! Je fuccombe.
Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin feduit;
Et moy feul en ce jour j'avois perdu l'efprit.
Voila de mon amour la fuite ridicule.
Ah! maudite bouteille, & vieillard trop credule!
Allons, fuivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravifleurs, vous ferez tous pendus,

Et toy, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre
Que le feu, que la faim, que la peſte, & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.

## *ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.*

CLITANDRE, Ami d'Eraſte.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraſte.

ALBERT.

LISETTE, Servante de Monſieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

Troupes de gens maſquez.

Une Pagode.

# LE MARIAGE DE LA FOLIE,

## *DIVERTISSEMENT*

POUR LA COMEDIE DES *FOLIES AMOUREUSES.*

---

### *SCENE PREMIERE.*

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

Tu ne pouvois, Ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune Beauté ravit, enleve, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle eſt toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre ſous ſes loix.

ERASTE.

Je le ſuis d'autant plus, que, ſelon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toy :

Un ami genereux, une ame bienfaifante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moy;
Et l'accueil qu'ici je reçoy,
Eft une faveur éclatante,
Que je reffens comme je doy.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie,
Nous fommes amis de long-temps,
Banniffons la ceremonie.
Je fuis ravi de t'avoir dans un temps
Où fe trouve chez moy fi bonne compagnie.
Attendant que tes feux foient tout-à-fait contens,
Pendant que votre hymen s'appréte,
A vous defennuyer nous travaillerons tous,
Et nous honorerons la fête
Des amufemens les plus doux.

ERASTE.

Tout refpire chez toy la joye & l'allegreffe,
Y peut-on manquer de plaifirs?
A-t-on même le temps de former des defirs?
De tous les environs la brillante jeuneffe,
A te faire la cour donne tous fes loifirs.
Tu la reçois avec nobleffe,
Grand'chere, vin delicieux,
Belle maifon, liberté toute entiere,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut fatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeftique

A du talent pour la muſique.
Chacun, d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même en entrant au Château,
Semblent du Maiſtre épouſer le génie.
Toujours ſocieté choiſie,
Et ce qui me paroiſt ſurprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me ſuis fait une façon de vie
A qui les Souverains pourroient porter envie;
Et tant qu'il ſe pourra, je la continûrai.
Selon mes revenus je regle ma dépenſe;
Et je ne vivrois pas content,
Si toujours en argent comptant
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'arrachent point à moy-même;
Et cependant je bois, je joüe, & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne ſe rien refuſer, voila tout mon ſyſtême;
Et de mes jours ainſi j'attraperai la fin.

ERASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur eſt extrême.
Heureux qui peut joüir d'un ſemblable deſtin!

CLITANDRE.

J'en ſuis content. Mais que vous veut Criſpin?
Comme le voila fait!

## *SCENE II.*

CLITANDRE, ERASTE,
CRISPIN *en habit de Medecin.*

ERASTE, *à Criſpin.*

Que veux-tu? Qui t'amene?
Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, Monſieur, mais je ſuis hors d'haleine.
Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment?

CRISPIN.

Dans ce Château l'on a ſuivi nos pas.

ERASTE.

Ah, Ciel!

CLITANDRE, *à Eraſte.*

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Aprés la belle Helene
Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître! de quoi ris-tu? Dy.

CRISPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine?
Qui nous a ſuivi? Parle. Eſt-ce notre jaloux?

CRISPIN.

Non pas, Monſieur, ce ſont des folles & des fous,
Aux environs d'ici la campagne en eſt pleine;
En grande bande ils viennent tous;
Et Momus, qui vous les amene,
A fait de ce Château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toi-même es-tu fou? Dy-le moy, je te prie.
Quel habit as-tu là? que viens-tu nous conter?

CRISPIN.

Non par ma foy, Monſieur, ce n'eſt point rêverie.
Le Carnaval, Momus, & la Folie
Viennent avec leur ſuite ici nous viſiter.
Et j'ai cru devant eux pouvoir me preſenter
En habit de ceremonie.
Suis-je bien?

CLITANDRE, *à Eraſte.*

C'eſt ſans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la Compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris ſoin d'inventer.
Chacun, ſelon ſon goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'eſt la Folie en propre original,
Vous dit-on ; de mes yeux moy-même je l'ay veuë,
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenüe,
Riant, danſant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohuë.
Ho! vous allez chez vous avoir un joly bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent dëja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous diray point ny comment ny par où :

Mais je ſçais bien qu'à ſa ſeule preſence,
Dans le Château tout eſt devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toy je vois bien que tu n'es pas trop ſage.

CRISPIN.

Liſette que voilà ne l'eſt pas davantage.

## *SCENE III.*

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE, *à Liſette.*

Qu'eſt-ce que tout cecy?

LISETTE.

Me le demandez-vous?
Que pourroit-ce être que la fuite
De ce que la Folie a déja fait pour nous;
Par elle ma Maitreſſe évite
L'hymen & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de merite
Dans cette heureuſe invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'eſt par admiration
Qu'elle vient vous rendre viſite,

Avec un cortege de fous
Les plus divertiſſans de tous.
A la bien recevoir, Meſſieurs, on vous invite.
Juſqu'au jour de votre union,
Ma maitreſſe conſent d'être ſa favorite :
Mais ce n'eſt qu'à condition,
Que, l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il luy plaira :
Je n'ay de ſon pouvoir aucune défiance,
Et je prevois que ſa preſence,
En nous divertiſſant, même nous ſervira.

CRISPIN.

Avec Momus la voicy qui s'avance.
Joye, honneur, ſalut, & ſilence.

*Marche fort courte pour Momus & la Folie.*

## *SCENE IV.*

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, & les Acteurs de la Scene precedente.

MOMUS *chante.*

*Cette foule qui ſuit nos pas,*
*Eſt moins folle qu'elle ne ſemble.*

*Les plus fous des Mortels ne ſont pas*
*Ceux que le plaiſir raſſemble.*

LA FOLIE *chante les quatre premiers Vers.*

*De ces agreables demeures*
*Le galant Seigneur veut-il bien*
*Nous receveir chez luy pour quelques heures,*
*Pour quelques jours, s'il eſt moyen?*

*Elle parle.*

*Avec entiere garantie*
*De n'occuper que ſon Château,*
*Et de ne remplir le cerveau*
*Que de quelque heureuſe manie.*

*Elle chante.*

*Je le promets, foy de Folie.*

CLITANDRE.

Diſpoſez de ces lieux au gré de votre envie,
Vous m'offrez un party qui me paroît trop beau :
Avec plaiſir je l'accepte; & vous êtes
La maitreſſe chez moy. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez; ce qui vous conviendra
Nous ſervira de loix, on vous obeïra.

LA FOLIE.

Sur ce pied là, je puis vous dire
Que j'y viendray tenir tous les ans deformais,
Les Etats de mon vaſte empire.
J'y viendray je vous le promets.

Pour aujourd'huy j'amene icy l'élite
De mes plus fideles ſujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De ſon mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon Fiancé, Monſieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal!

LE CARNAVAL *chante.*

*Tandis que pour quelque temps*
*L'hyver interrompt la guerre,*
*Et que juſques au Printemps,*
*Mars a quitté ſon tonnerre,*
*Je viens avec vous ſur la terre,*
*Partager ces heureux inſtans.*
*Venez, Enfans de la gloire,*
*Vous ranger ſous mes drapeaux.*
*Après des chants de victoire,*
*Qui couronnent vos travaux,*
*Chantez des chanſons à boire.*
*Evitez les trompeurs appas,*
*Dont l'amour voudra vous ſurprendre.*
*Fuyez, & ne l'écoutez pas :*
*Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.*

*On danſe.*

MOMUS.

C'eſt ſe tremouſſer hardiment,
Et voilà des folles fringantes,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus peſantes :
Témoin Monſieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'aviſe,
De ſe charger de telle marchandiſe.
Baſte, l'hymen eſt ſeur, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen eſt ſeur? pas tout-à-fait, je penſe!

LE CARNAVAL.

Comment donc?

LA FOLIE, *au Carnaval.*

Rien n'eſt moins certain.

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'huy j'y vois quelque apparence.
Mais je ne le voudray peut-être pas demain.
*Elle chante.* La, la, la....

MOMUS, *à la Folie.*

Tu n'as pas reſolu de luy donner la main?

LA FOLIE.

Ouy da, tres-volontiers, qu'il la prenne en cadence

*Elle chante.* La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danſe.
Oh bien! je vais danſer auſſi par complaiſance.
Nous verrons qui s'en laſſera.
Allons! guay, quelque contredanſe!

*Il dance.*

MOMUS, *aprés avoir danſé.*

Ma foy, je n'en puis plus.

LA FOLIE, *au Carnaval.*

A toy, mon gros Bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danſe point.

LA FOLIE.

Un petit Rigodon;
Je t'en aimeray mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien fai

LA FOLIE.

Ouy, vous le prenez ſur ce ton?
Il vous ſied bien d'être en colere!

Fy le vilain, le triſte Carnaval!
Je ſerois bien lottie avec cet animal.
Eſt-ce donc en grondant que tu prétends me plaire?
Va, je renonce à l'union,
Et j'ay mauvaiſe opinion
D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh! Quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur legere,
Avec eſprit de contradiction,
Ma divine moitié, ſoit dit, ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord; rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille?
Ce n'eſt point un affront pour moy que tes refus.
Je m'en mocque; & voilà Momus,
Qui tout Dieu qu'il eſt...

MOMUS.

Tout coup vaille,
Je ſuis toujours prêt d'épouſer;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille, & ſe méſallie,

Et qu'un ſimple mortel pretende en abuſer,
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval...

LE CARNAVAL.

Chacun ſçait ſon affaire,
Monſieur Momus; perſonne, que je croy,
Dans tout pays n'eſt inſtruit mieux que moy
Des bons tours qu'aux maris les femmes ſçavent faire;
Et le temps où je regne, eſt celuy, d'ordinaire,
Le plus propre à couvrir un manquement de foy.
Depuis que je ſuis dans l'employ,
J'ai veu l'hymen traitté de gaillarde maniere.
Et ce que tous les jours je voy,
Seigneur Momus, fait que je deſeſpere
D'être exempté de la commune loy.

MOMUS.

Pauvre ſot, pourquoy donc ſonger au mariage?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux ſans devenir mary.

MOMUS.

Epouſe donc, ſans tarder davantage,
Et de l'amour bien-tôt tu te verras guery.

LE CARNAVAL.

Hé bien! ſoit, ferme, allons, courage :

Je veux bien n'en pas appeller,
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola, petit mary, lorſque de jalouſie
Je te verray l'ame ſaiſie,
Je ſçauray bien t'en garentir.
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude;
Et moy qui ne ſçay point mentir,
Si je fais par hazard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquietude,
J'auray ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand mercy.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête.

LA FOLIE.

Je ſuis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au hazard de m'en repentir.
Je ſçais le monde, & ne ſuis pas ſi bête,
Que lorſqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aiſement de quoy le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moy s'allie.

LA FOLIE.

Il va ſe mettre en train, ah! le joly garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu?

LA FOLIE.

Selon la Chanſon.

LE CARNAVAL *chante.*

*L'Hymen en ma faveur allume ſon flambeau;*
*Je ſuis charmé de ma conquête.*
*Amour, viens honorer la fête*
*Et couronner un feu ſi beau.*

MOMUS *chante.*

*L'hymen en ce beau jour t'apprête*
*Une couronne de ſa main,*
*Tu t'en repentiras peut-être dès demain.*
*Souvent, quoy que l'Amour ſoit prié de la fête,*
*Il ne l'eſt pas du lendemain.*

LE CARNAVAL *chante.*

*Si l'Amour volage s'envole,*
*Et veut me quitter ſans retour,*
*Viens, Bacchus, c'eſt toy qui conſole*
*De l'inconſtance de l'Amour.*

MOMUS.

La chanſon eſt jolie.

LA FOLIE.

Ouy, j'en ſuis fort contente.
Il me plaiſt aſſez, quand il chante;
Et s'il ne s'étoit pas preſenté pour mari,
J'en aurois fait peut-être un favori :
La Muſique me prend, j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

## *ENTRÉE.*

*Enſuite* LA FOLIE *chante.*

*Mortels, que le ſort le plus doux*
*Sous mon Empire a fait naiſtre,*
*Quelle fortune eſt-ce pour vous,*
*Quand vous ſçavez bien la connoiſtre ?*
*Les plus heureux ſont les plus fous;*
*Gardez-vous de ceſſer de l'être.*

## *ENTRÉE.*

### DANSE EN DIALOGUE

*Entre Momus & la Folie.*

LA FOLIE.

Momus?

MOMUS.

Plaiſt-il?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toy, j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoy donc prendre un autre Amant?

LA FOLIE.

J'ay dû changer.

MOMUS.

Pourquoy, je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuſe eſt jolie.

LA FOLIE.

Volage!

MOMUS.

Ingrate!

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS.

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.

Bon! ſi j'en uſois autrement,
Je ne ſerois pas la Folie.

MOMUS.

S'il eſt des fous heureux, ils ne le ſont pas tous,
Et vous allez en voir un d'une eſpece
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui feroit-ce?

MOMUS.

Monſieur Albert.

ERASTE.

Ah, Ciel!

AGATHE.

C'eſt mon jaloux.

MOMUS.

Juſtement, un vieux fou qui cherche ſa Maitreſſe,
Et cette Maitreſſe, c'eſt vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh! quoy, Madame, au lieu de le faire chaſſer...

ERASTE, *à la Folie.*

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre.

LA FOLIE.

Vous l'avez priſe, il faut la rendre,
Mon pauvre amy.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux de moy doit tout attendre.

ERASTE.

Je ſuis perdu, Ciel!

LA FOLIE.

Non, vous y devez pretendre
Plus que vous ne pouvez penſer.
Je me declare en ceci votre amie,
Et c'eſt être plus fou qu'un autre aſſurément,
De prendre ſerieuſement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embaraſſer.

LISETTE.

La choſe n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voicy le Loup-garou.

## *SCENE DERNIERE.*

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Momus.*

Je crains de me méprendre,
A qui, Monſieur, me faut-il adreſſer?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaiſant Magot! Que veux-tu? Qui t'amene?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godelureau
Eſt venu m'enlever juſques chez moy, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit icy, je la reclame;
Je la vois, permettez...

AGATHE, *à Albert.*

Tout beau, Monſieur, tout b
Dans vos pretentions quel droit vous autoriſe?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup vraiment!
Mais pour reparer leur sottise,
La Folie & l'Amour ont fait adroitement
Reüssir l'heureuse entreprise
Qui m'a renduë à mon premier Amant.
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vray :
Je l'aime autant que je vous hay.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, *à Agathe.*

Ma favorite,
C'est parler net & clairement;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite,
Qui s'explique si sensément.
*(à Albert.)*
Sçais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils je me fais une loy.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler!

LA FOLIE.

Je parle contre moy.
D'extravagant je veux te rendre ſage.
Te conſoler eſt le meilleur pour toy.
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me conſoler, que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*

*Infortuné, veux-tu m'en croire?*
*Renonce aux plaiſirs amoureux ;*
*Prens le party de boire,*
*Laiſſe-là l'hymen, & ſes feux.*
*La jeuneſſe a ſeule en partage*
*L'amour & les tendres deſirs :*
*Mais tu peux encore à ton âge,*
*Suivre Bacchus, & ſes plaiſirs.*

ALBERT.

Parbleu, j'y veux paſſer le reſte de ma vie,
Sans être amoureux, ny jaloux.
*(à la Folie.)*
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, *à Eraſte.*

Monſieur, de mon aveu, vous ſerez ſon Epoux.

ALBERT.

Le bon vin deſormais ſera ſeul mon envie.
Il faut que ce ſoit luy qui nous reconcilie.

Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie!

CHANSON *en branle.*

*Tous les Mortels nous font hommage,*
*Les plus ſages & les plus fous :*
*En tous lieux, tout temps, & tout âge,*
*Aucun d'eux n'échappe à nos coups.*
*Lorſque l'on change dans la vie*
*De goût, d'humeur, ou de façon,*
*Eſt-ce devenir ſage? Non,*
*Ce n'eſt que changer de folie.*

*Damon jeune avoit la manie*
*De vouloir mourir vieux garçon.*
*A trente ans il paſſoit ſa vie,*
*Plus retiré qu'un vieux Barbon;*
*Puis à ſoixante il ſe marie,*
*Et devient Courtiſan, dit-on.*
*Eſt-ce devenir ſage? Non,*
*Ce n'eſt que changer de folie.*

*Un Amant las d'une cruelle*
*Dont il eſſuya les refus,*
*Dompte l'amour qu'il a pour elle,*
*Et ſe donne tout à Bacchus.*
*Dans les flots du vin il oublie*
*L'amour qui troubla ſa raiſon.*
*Eſt-ce devenir ſage? Non,*
*Ce n'eſt que changer de folie.*

*Un Blondin à leſte équipage,*
*Grand adorateur de Venus,*
*Diſſipe d'un gros heritage*
*Le fond avec les revenus.*
*Puis à vieille riche il s'allie,*
*Afin de ſe remettre en fond.*
*Eſt-ce devenir ſage? Non,*
*Ce n'eſt que changer de folie.*

*Chacun où ſon plaiſir l'appelle,*
*Se porte dans le Carnaval,*
*Soit au jeu, ſoit près d'une Belle,*
*L'un au Cabaret, l'autre au Bal.*
*Vous venez à la Comedie,*
*Quand un Opera n'eſt pas bon.*
*Eſt-ce devenir ſage? Non,*
*Ce n'eſt que changer de folie.*

FIN.

# LES MENECHMES,

*COMEDIE,*

REPRESENTÉE EN 1705.

# EPISTRE
## A MONSIEUR
# DESPREAUX

---

*Favori des neuf Sœurs, qui fur le mont Parnaffe,*
*De l'aveu d'Apollon, marches fi prés d'Horace,*
*O toy qui, comme luy, Maître en l'art des bons vers.*
*As joüi de ton Nom, & mis l'Envie aux fers,*
*Et qui par un deftin auffi noble que jufte,*
*Trouves pour bienfaicteur un Prince tel qu'Augufte :*
*Ouvre une main facile ; accepte avec plaifir*
*Un Poëme imparfait, enfant de mon loifir.*
*De tes traits éclatans admirateur fidelle,*
*Ton ftyle de tout temps me fervit de modelle ;*
*Et fi quelque bon vers par ma veine eft produit,*
*De tes doctes leçons ce n'eft que l'heureux fruit.*
*Toy-même as bien voulu, fenfible à mes prieres,*
*Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumieres.*

*Ton applaudiſſement, que rien n'a ſuſpendu,*
*De celui du Public m'a toujours répondu.*
*Qui peut mieux en effet, dans le ſiecle où nous ſomm*
*Aux regles du bon goût aſſujettir les hommes ?*
*Qui connoiſt mieux que toy le cœur & ſes travers ?*
*Le bon ſens eſt toûjours à ſon aiſe en tes vers ;*
*Et ſous un art heureux découvrant la nature,*
*La verité par tout y brille toute pure.*
*Mais qui peut, comme toy, prendre un ſi noble eſſor,*
*Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?*
*Que d'Auteurs, en ſuivant Deſpreaux & Pindare,*
*Se ſont fait un deſtin commun avec Icare !*
*De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchez en vain*
*Je ne veux qu'une feüille offerte de ta main.*
*Si je l'ai meritée, & que tu me la donnes,*
*Ce preſent ſur mon front vaudra mille couronnes ;*
*Et pour Diſciple enfin ſi tu veux m'avoüer,*
*C'eſt par ce ſeul endroit qu'on pourra me loüer.*

REGNARD.

# LES MENECHMES

## *ACTEURS DU PROLOGUE*

APOLLON.

MERCURE.

PLAUTE.

*La Scene eſt ſur le Parnaſſe.*

# PROLOGUE
DES
# MENECHMES.

---

*Le Theatre repreſente le Parnaſſe.*

---

## *SCENE PREMIERE.*

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! Dieu vous gard', Seigneur Mercure.
Par quelle agreable avanture
Vous voit-on au ſacré Vallon?

MERCURE.

Vous ſçavez, Grand Dieu du Parnaſſe,
Que je ne me tiens guere en place.
J'ai tant de differens emplois,
Du couchant, juſqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
Que ce n'eſt pas choſe nouvelle
De me rencontrer quelqueſois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du Tonnerre,
Votre peine eſt utile aux Hommes comme aux Dieux,
Et c'eſt par vos ſoins que la Terre
Entretient quelqueſois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuye,
Lorſque je voy tant de Dieux faineants,
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gonfler d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop penible employ.
S'il vous falloit donc, comme moy,
Eclairer la Machine ronde,
Rendre la Nature feconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux,
Et de faire un bucher du monde;

Dans ce métier penible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'Univers eſt ſorti du cahos,
Ai-je encor trouvé, moy, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en ſoit, parlons ſans feindre;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'Agent,
Honnête ou non, c'eſt dont fort peu je m'embaraſſe,
Pour goûter des plaiſirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnaſſe
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muſes, ailleurs deſtinées,
Sont pour luy par trop ſurannées.
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiſeurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épouſé quelqu'une;
Il faut à Jupiter des morceaux plus friands.
La qualité n'eſt pas ce qui plus l'inquiette.
Une Bergere, une Griſette
Luy fait ſouvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela ſon Epouſe?

MERCURE.

Elle ſuit les tranſports de ſon humeur jalouſe.

Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas;
Et là-haut c'eſt comme ici bas.
Quand un Epoux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va ſon train;
Quand la Dame, en revanche, a formé le deſſein
De ſe dédommager d'un Epoux infidelle,
Et qu'un Galant ſe rend Patron
De la femme & de la maiſon,
L'Epoux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en paſſe par-là,
Et qu'il avalle la pillule,
Ainſi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle
Qui prés d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire; écoutez.
Vous ſçavez qu'au Ciel & ſur Terre
On me donne cent qualitez.
Je ſuis l'Agent du Dieu qui lance le Tonnerre;
Je conduis les Morts aux Enfers;
Mon pouvoir s'étend ſur les Mers;
Je ſuis le Dieu de l'Eloquence;
Ma Planette preſide aux Fous,
Aux Marchands ainſi qu'aux Filous,

Fort petite eſt la difference;
Je donne aux Chymiſtes la loy;
Des pâles Medecins la Cohorte aſſaſſine
M'appelle, ſuivant mon employ,
Le Furet de la Medecine :
Heureux qui ſe paſſe de moy!

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon credit eſt tombé, je ſuis de bonne foy :
Chacun depuis un temps de ce métier ſe picque,
Et tant d'honnêtes gens exercent mon employ,
Que je leur laiſſe ma pratique;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſçavans que moy.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les Spectacles, la Comedie,
Me donnent à Paris quelque occupation,
Je les ay pris ſous ma protection.

Pour celebrer une feſte publique
J'aurois aujourd'huy grand beſoin
D'avoir quelque piece Comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoy? Sans vous donner la peine
De venir icy de ſi loin,
N'eſt-il point là d'Auteurs amoureux de la Scene,
Qui du Theatre encor puiſſent prendre le ſoin?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop toſt la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon temps, l'amour des beaux eſprits,
La Comedie en pleurs & la Scéne deſerte
Ont perdu preſque tout leur prix;
Depuis cette cruelle perte,
Les plaiſirs, les jeux, & les ris
Avec ce rare Autheur ſont preſque enſevelis.

APOLLON.

Il faut reparer le dommage
Que le deſtin a fait au Theatre François,
Et tirer du tombeau quelque grand Perſonnage,
Pour paroiſtre encore une fois.
Plaute fut en ſon temps les delices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris;
Il tient icy ſon rang parmy les beaux eſprits:

Il faut conſulter ce grand homme.
Qu'on le faſſe venir.

MERCURE.

Certes, je ſuis confus
Des bontez que pour moy...

APOLLON.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes,
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

## *SCENE II.*

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, *à Plaute.*

Pendant que tu vivois je t'ay comblé de gloire,
Autant que de ſon temps Auteur le fut jamais;
J'ay fait graver ton nom au Temple de Memoire,
Et t'ay prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il eſt vrai; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux eſprits prodigue votre main,

N'ont rien de réel, de ſolide,
Et n'ôtent pas toujours les ſoins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier inſipide,
Court riſque de mâcher à vuide,
Et ſouvent de mourir de faim ;
Et ſi j'avois à reprendre naiſſance,
J'aimerois mieux être Portier
D'un Traitant ou d'un Sous-Fermier,
Que Mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'eſt faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon diſpenſe aux beaux eſprits.
Et mon avis n'eſt pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que ſur mon declin,
Laiſſant le Dieu des Vers que j'étois las de ſuivre,
Ne pouvant me donner du pain,
Je me ſuis vû réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous?

PLAUTE.

Moy.

MERCURE.

Cet Illuſtre Poëte
Finir ſes jours au moulin!

PLAUTE.

Ouy.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu ſa retraite,
Où donc renverrons-nous nos Rimeurs d'aujourd'huy?

APOLLON.

Un Poëte aiſément s'endort dans la moleſſe.
L'abondance ſouvent unie à la pareſſe,
Seiche ſa veine & la tarit;
Mais la neceſſité reveille ſon eſprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait eſté votre ſort domeſtique,
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps;
Pour ſçavoir ſi le goût antique
Trouveroit à Paris encor ſes Partiſans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les eſprits, les mœurs, les manieres,

En prés de deux mille ans ont bien changé, je croy
Et par exemple, dites-moy,
A Paris aujourd'hui de quel goût ſont les Dames?

MERCURE.

Mais... elles ſont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres de leurs ſoupirs,
Elles ne trouvoient point l'Hymen un eſclavage;
Et faiſant du divorce un legitime uſage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs deſirs.

MERCURE.

Oh! ce n'eſt plus le temps. Une loy plus auſtere
Fixe une femme au premier choix,
Elle ne peut avoir qu'un Epoux à la fois:
Mais un uſage moins ſevere
Aux Coquettes du temps permet encor par fois
D'avoir autant d'Amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'eſt un temperament; &, comme je le voy,
L'Uſage adoucit bien la rigueur de la Loy.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la Ville,
Une troupe lâche & ſterile
De fades & mauvais plaiſants,
Qui chez les Grands de Rome alloient chercher à v
Et qui ne ceſſoient de les ſuivre,

Soit à la Ville, ſoit aux Champs?
De ces lâches Flateurs, des Complaiſans ſerviles,
Que dans mes Vers j'ay ſouvent exprimez?
Des Paraſites affamez,
De ces Importans inutiles,
Qui tous les jours dans les maiſons,
A l'heure du dîner, font de ſûres viſites?

MERCURE.

Non; Mais l'on y voit des Gaſcons
Qui valent bien des Paraſites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voy,
Une Piece de moy, je croy, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fiſt choix
D'un Auteur Comique & François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere,
Porter la Scene ailleurs, changer, faire, & défaire.
S'il pouvoit reüſſir dans ce noble deſſein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me ſouviens qu'un de ces jours
Un Auteur qui par fois erre dans ces détours,
Me fit voir un ſujet qu'on nomme
Les MENECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout Auteur que je ſois, je ne ſuis point jaloux
Que mon travail luy ſoit utile.
Le ſujet qu'il a pris,
Divertit autrefois un Peuple difficile,
Et peut-eſtre aura-t-il même ſort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui ſera neceſſaire,
Pour mettre la Piece en eſtat.

APOLLON.

Et moy, je vais commencer ma carriere,
Et rendre au monde ſon éclat.

## *SCENE III.*

MERCURE *ſeul.*

Meſſieurs, ne ſoyez point en peine
Comment je puis ſi promptement
Ajuſter cette Piece, & faire en un moment
Qu'elle paroiſſe ſur la Scene;
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous paſſons tout effort humain.
Agréez donc mes ſoins; & pour reconnoiſſance
D'avoir voulu vous divertir,

Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarteray de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourſe adroits, Medecins, Uſuriers,
Avocats babillards, Inſolens Creanciers :
Tous ces gens ſont ſous mon empire.
Et s'il eſt parmy vous quelqu'un
Poſſedant femme ou maitreſſe fidelle,
(C'eſt un cas qui n'eſt pas commun)
Je n'employray jamais prés d'elle,
Pour corrompre ſon cœur & ſa fidelité,
Ny mon Art, ny mon Eloquence.
C'eſt payer trop, en verité,
Quelques momens de complaiſance :
Mais un Dieu doit uſer de generoſité.

*Fin du Prologue.*

## *ACTEURS DE LA COMEDIE*

MENECHME, } Freres
LE CHEVALIER MENECHME, } Jumeaux.
DEMOPHON, Pere d'Isabelle.
ISABELLE, Amante du Chevalier.
ARAMINTE, Vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.
FINETTE, Suivante d'Araminte.
VALENTIN, Valet du Chevalier.
ROBERTIN, Notaire.
UN MARQUIS.
M. COQUELET, Marchand.

*La Scene est à Paris, dans une place publique.*

# LES MENECHMES, OU LES JUMEAUX,

*COMEDIE.*

## ACTE I.

### *SCENE PREMIERE.*

LE CHEVALIER MENECHME.

Je ſuis tout hors de moy : maudit ſoit le Valet !
Pour me faire enrager il ſemble qu'il ſoit fait.
Je ne puis plus long-temps ſouffrir ſa negligence,
Tous les jours le coquin laſſe ma patience,
Il ſçait que je l'attens... Mais enfin je le voy.
D'où viens-tu donc, Maraut ? Dis, parle, repons-moy.

## SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valiſe, la met à terre, & s'aſſit deſſus.*

Quant à preſent, Monſieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaiſt, ſouffrez que je reſpire;
Je ſuis tout eſſouflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au deſeſpoir, & me joüer ces tours?
Je ne ſçai qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoy, Maraut, pour aller juſques à la Doüanne
Retirer ma valiſe, il te faut tant de temps?

VALENTIN.

Ah! Monſieur, ces Commis ſont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes
Ils ne répondent point que par monoſſyllabes.
Ouy, non, paix, quoy, Monſieur?... Je n'ay pas le loiſir.
Mais, Monſieur... Revenez. Faites-moy le plaiſir...
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traitres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs Maiſtres.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujours à la Doüane?

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaiſt.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valiſe,
Uſoit depuis une heure avec moy de remiſe,
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ay cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t'il que le vin te commande ſans ceſſe?

VALENTIN.

Vous ſçavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moy dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoy hantes-tu mauvaiſe compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraut?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moy vous vous eſtes trouvé;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé
Je vous ay vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ay même quelquefois preſté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit:
De ces petits excés je ne vous ay rien dit:
Nous devons nous preſter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin:
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah! ſi je joüe un peu, c'eſt pour paſſer le temps.
Quand vous paſſez les nuits dans certains noirs brela
Je vous entends jurer au travers de la porte;
Je jure comme vous quand le jeu me tranſporte:
Et ce qui peut tous deux nous differentier,
Vous jurez dans la chambre, & moy ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Búvez, joüez, aimez; je boy, je joüe & j'aime:
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'appriſtes le métier.

Vous allez, chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
Faiſant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde.
Iſabelle à preſent vous retient ſous ſa loy ;
Vous l'aimez, dites-vous; je ne ſçay pas pourquoy.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſçais pas pourquoi! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes?
Je la vis chez ſa Tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix : outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la Tante,
Et moy je pourchaſſois Finette la ſuivante :
Ainſi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Ouy, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moy va porter ma valiſe.

VALENTIN *remettant la valiſe ſur ſon épaule.*

J'obeïs : cependant ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toy.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un av

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ny l'air, ny la façon.

VALENTIN.

J'ay long-temps comme vous eſté dans le ſoupçon.
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plutôt ces mots diſtinctement écrits;
C'eſt à Monſieur Menechme, à preſent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il eſt vray; mais enfin, quoy que tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire:
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait icy quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, où, par trop bruſquement,
Vous avez pris congé de votre Regiment,
Et paſſant à Perone, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poſte; & pour aller plus vîte,
Vous me fiſtes porter, au Coche qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arreſtoit.
J'obeïs à votre ordre, avec zele & viteſſe;
Je fis par le Commis metre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ay rien fait que bien dans tout cecy.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoy dans l'inſtant je veux eſtre éclaircy.
Ouvre vite, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y reſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voy là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous;
Et je ne crois pas, moy, que dans votre valiſe
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Maraut, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez, en voila d'autres,
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais Plaiſans,
D'ordinaire, avec moy paſſent fort mal leur temps?

*Le Chevalier lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais ſans perdre de temps, faiſons notre inventaire.

*Il tire un ſac de Procès.*

Ce meuble de chicane appartient ſeurement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas Normand.

*Il tire un habit de campagne.*

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode;
Pour un ſur-tout de chaſſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel eſt l'excés de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'avanture ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, eſt-ce quelque vertige,
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croiray.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſçais, aſſez prés de Peronne,
D'un ſang dont la valeur ne le cede à perſonne.
Tu ſçais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dés mes plus tendres ans,
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un Oncle avare & riche, diſoit-on;
En differens Pays j'ay bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moy reçû nouvelle aucune;
Et je ſçay par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis tres long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſçais; & de plus, je ſçay que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere :
Que vous eſtes Jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait :
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux goutes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre Pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ay l'ame ſurpriſe.
Valentin, à ce frere appartient la valiſe :
Et j'apprens en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere Jumeau qui doit icy ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoy vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci merite bien quelque reflexion.

*Il lit.*

*Je vous attens, Monſieur, pour vous remettre, comptant, les ſoixante mille écus que votre Oncle vous a laiſſez par teſtament, & pour èpouſer Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ay pluſieurs fois parlé dans mes lettres : le party vous convient fort; & ſon pere Demophon ſouhaite cette affaire avec paſſion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutoſt à Paris, & faites-moy la grace de me croire votre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,* ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.

La datte, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moy, ſa valiſe au Coche aura fait mettre;
Et dans le méme-temps, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſe ton erreur,
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je ſuis ſtupefait
Des effets ſurprenans que le hazard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe.
Nous trouvons en un jour un vieil Oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré;
Un frere qui reçoit tous ſes biens qu'on luy laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre Maiſtreſſe.
Voila tout à la fois, cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette avanture
Je conçoy dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.

Ils ſont à moy, du moins, tout autant qu'à mon frere.
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe-toy, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zele & mon empreſſement;
Et s'il eſt à Paris, j'ay des amis fideles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſçait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flâme.
Tu ſçais le caractere & l'eſprit de la Dame :
Elle eſt vieille & jalouſe à deſoler les gens,
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens,
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flate.
Quoy qu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccés, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Meſſager.
Mais Araminte ſort, va vite où je t'envoye.

*Valentin emporte la malle, & ſort.*

## SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE,
LE CHEVALIER, *un peu à l'écart.*

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'hui. Quelle joye!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moy.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je croy.
Comment me trouves-tu? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.
Il ſemble que l'Amour dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
*(au Chevalier qui s'approche.)*
Ah, Monſieur, vous voila! Quel deſtin favorable
Plus que je n'eſperois preſſe votre retour?
Et quel Dieu prés de moy vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable preſence
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous qui ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroiſtre ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin! L'amour quelqueſois, quoy qu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il preſente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prites le mien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge,
O douce illuſion d'un aimable menſonge!
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Etre dans un Jardin au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes.
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,
Où cent flots écumans, & tombans en caſcades,
Semblent être pouſſez par autant de Nayades;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous voi ſur un char ſortir du fond des eaux:
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine:
Cent mille Amours pouſſoient une conque marine;

Et les Zephirs badins volans de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie...

ARAMINTE.

Et, j'étois la Vénus flottant ſur ce canal?

LE CHEVALIER.

Ouy, Madame, vous même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé prés de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moy, parlant ſincerement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
Vous ſentiez la Déeſſe, une lieuë à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin, à mes yeux, a diſparu ſoudain;

Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit ainſi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs :
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon Valet, en entrant, a cauſé mon reveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au deſeſpoir de cette circonſtance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence ;
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de realité.
Mais j'en crains le retour ; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes ;
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême,
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même,

Et ſi par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah! Grands Dieux, quel affreux deſeſpo
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſedée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée;
Et pour mieux celebrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dinions enſemble dans ce jour.
J'ai fait dés ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, ce honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à preſent m'arrache de ces lieux:
Pour revenir pluſtoſt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

## *SCENE IV.*

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moy ne s'imagine pas;
Mais en revanche auſſi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi;
Nous nous aimons un peu. Mais quelqu'un vient ici,
C'eſt Demophon.

## *SCENE V.*

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici comme chez moy, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſçu me menager un bon parti pour elle :
Un jeune homme doüé d'eſprit & de vertus,
Poſſedant, qui plus eſt, ſoixante mille écus,
D'un Oncle qui l'a fait unique Legataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire :
Et j'apprends par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Eſtant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je croy, nul penchant pour l'amour,
Je me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort! Vraiment, ce projet me plaiſt fort!

Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je croy, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous mocquez-vous, ma ſœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moy? J'ay cinquante ans? moy? Finette!

FINETTE.

Quels reproches!
Helas! on n'eſt jamais trahi que par ſes proches.
A cauſe que Madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune! Il eſt de ſottes gens.

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je croy vous faire grace,
Et je raiſonne ainſi : J'en ai cinquante, & paſſe;
Vous êtes mon ainée : *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot;
Et je ſçai fort bien, moy, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoiſtre.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,

Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niece. Adieu.
C'eſt moy qui vous le dis; m'entendez-vous, mon f
Allons, Finette, allons. *Elle ſort.*

DEMOPHON.

Le joli caractere!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaiſt, de meilleurs Almanachs.
Ma Maiſtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

## *SCENE VI.*

DEMOPHON, *ſeul.*

Je jugeois à peu prés quels ſeroient ſes diſcours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des meſures,
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſeures.
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au pluſtoſt l'Hymen dont il s'agit.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine :
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout :
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout;
Et je vous avertis que je n'ay paſſé ruë,
Où quelque Creancier ne m'ait choqué la vûë :
J'ay même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent loüis.

LE CHEVALIER.

J'ay honte de devoir ſi long-temps cette ſomme,
Il me l'a, tu le ſçais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourray toucher,
De m'acquitter vers luy rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſçachant plus enfin quel parti prendre
A la Doüanne encor j'ay bien voulu me rendre;
Là j'ay vû votre Frere, au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo commis.
Je l'ay connu de loin; & cette reſſemblance
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un; je m'y ſuis trompé plus d'une fois.
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe,
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'huy
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en luy.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti j'ai fait brûller mon zele;
J'ai flaté ſon eſprit: enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je croi, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie.
Moy, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroiſt deſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire.
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Ouy vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut être arriver aiſément.
A notre Campagnard nous donnerions la Tante;
Pour vous feroit la Niece, & pour moy la Suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un heritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gay. Le deuïl vous ſied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme heritier, ma foy, je n'en ſçay rien;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venuë.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vûë ;
Impoſez au Notaire, & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ay de tromper mon frere au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle delicateſſe & vaine & ridicule!
Nantiſſez-vous de tout, ſans rien mettre au hazard;
Aprés, à votre gré vous luy ferez ſa part.
S'il tenoit cet argent, il ſe pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un ſi bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'eſt pour mieux meriter Iſabelle & ſon cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifference;
Son pere n'en ſçait rien, & ne me conoit pas;
Pour l'obtenir de luy je n'ay fait aucun pas,
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon eſperance auroit eſté trompée;
Quelque raiſon encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle eſt-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouſer Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement banniſſez votre crainte;
Bon! Si l'on épouſoit autant qu'on le promet,
On ſe mariroit plus que la loy ne permet.
Allons au fait; pour mettre en état notre affaire,
Il faut eſtre vétu comme l'eſt votre frere,
Il porte le grand deuil, ſon linge eſt éfilé,
Un baudrier noüé d'un crêpe tortillé,
Sa perruque de peu differe de la vôtre;
Ainſi, vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper, ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire;
Vous dînerez demain. Je croy voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre-cy marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moy cependant...

VALENTIN.

Je n'ay rien à vous dire;
De tout dans un moment je ſçauray vous inſtruire.

## *SCENE II.*

MENECHME, *en deuil;* VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voila, Monſieur! Depuis long-temps
Pour tenir ma parole, ici je vous attens.

MENECHME.

Ouy vrayment me voila, mais j'ay cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ay fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un pieg
Par-tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiege;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaiſans,
Conduiſant leur capture, inſultent les paſſans;
Un Fiacre me couvrant d'un deluge de bouë,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa rouë;
Et, voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton, me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! je croy qu'en cette vil
Le diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment? j'aimerois mieux cent fois être au ſabat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foy publique, en arrivant m'eſt priſe;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le voy que trop : ſuffit, ce coup de main
Me rendra deſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait preparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille;
Comptez-vous de reſter long-temps en cette ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai; je n'ai pas trop ſujet
De me loüer fort d'elle, & d'être ſatisfait;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un Oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ay plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere
M'a laiſſé depuis peu comme à ſon Legataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Aſſurement,
La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis prés de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel luy faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccés.
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, Monſieur, à tout office;
Je connois tout Paris, & je ſuis toujours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun interêt.

MENECHME.

Ne ſçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enſeigner mieux que moy ſa maiſon?
Nous irons; avez-vous avec luy quelque affaire

MENECHME.

Ouy. Sçauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment, je le croy,
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moy
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
*(à part.)*
Mais j'apperçois Finette. Ah! juſte Ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

## *SCENE III.*

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE, *à Valentin.*

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet?
Le diner ſe morfond, ma Maitreſſe s'ennuye.
*Appercevant Menechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*
Ah! vous voila, Monſieur, vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas;
Ma Maiſtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc, Monſieur? quelle metamorphoſe?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il pour un diner, s'habiller de la ſorte?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur?

MENECHME.

Que vous importe
*(à part, à Valentin.)*
Je ſuis comme il me plaiſt. Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'eſprit curieux.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

C'eſt l'humeur du pays; & ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les Etrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer;
A ce qui vous ſurvient je dois m'intereſſer :
Ma Maiſtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême,
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maiſtreſſe m'aime?

FINETTE.

Ne le ſçavez-vous pas?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment j'en ai jamais rien ſçû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve,
Et ſi vous en voulez de plus ſolide preuve,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon époux.

MENECHME.

Je ſerai ſon époux?

FINETTE.

Ouy vraiment.

MENECHME.

Qui, moi?

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je croy, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

La propoſition eſt ma foy fort honnête.
*(à part, à Valentin.)*
Voila, ſur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille Amans ſont venus s'offrir à ma Maiſtreſſe ;
Mais Menechme eſt le ſeul qui flate ſa tendreſſe.

MENECHME.

D'où ſçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous ſçavez le mien.

MENECHME.

D'où je ſçais le vôtre ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Je n'en ſçûs jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ay vû chez nous.

MENECHME.

Vous ſervez chez elle ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas; ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en trés-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage; en un mot comme en cent,
Ma Maiſtreſſe à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie,
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre Maiſtreſſe fait un fort joly métier.

FINETTE, *bas, à Valentin.*

Mais, parle-moy donc, toy. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger ſa cervelle?

VALENTIN, *bas, à Finette.*

Depuis un certain temps il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point, qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE, *bas, à Valentin.*

Tantôt il paraiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de temps & memoire & raiſon?
*(Haut, à Menechme.)*
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une Amie, un diner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoy l'on ne compr
Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ny diner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maiſtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oyſeaux tendre ſes trebuchets.
Et vous, ſon Emiſſaire & ſon honnête Agente,
C'eſt un vilain employ que celuy d'Intriguante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera;
Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons, ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma Maiſtreſſe un diſcours auſſi ſot :
Je vais luy dire tout, ſans oublier un mot.
*(à Valentin.)*
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maiſtre;
J'eſpere que dans peu nous nous ferons connoiſtre.
*(à part.)*
Je ne le connois plus, & ne ſçais où j'en ſuis.

## *SCENE IV.*

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle Ville, bon Dieu! quel etrange Pays!
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquetes,
Pour faire reüſſir leurs pratiques ſecretes,
Des nouveaux débarquez s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer aprés quelque piege au beſoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pû ſçavoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MENECHME.

Juſtement; c'eſt de-là qu'elle a pû le ſçavoir.
Mais contre leurs complots j'ay ſçû me prévaloir;
Et ſi de m'atraper quelqu'un ſe met en tête,
Il ne faut pas, ma foy, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, Monſieur, en ce lieu plus longtemps;
Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers, enfin ſe laiſſent prendre.

MENECHME.

Votre conſeil eſt bon, entrons ſans plus attendre.

## SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

Non, je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez ſi je mens : parlez-luy, le voila.

ARAMINTE, *à Menechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifference;
Le diſner vous attend, & vous ſçavez, je croy,
Que je n'ai de plaiſir que lorſque je vous voy.

MENECHME.

En verité, Madame, il faut que je vous diſe...
Que je ſuis fort ſurpris... & que dans ma ſurpriſe...
Je trouve ſurprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voy... car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu... dérangez... pourroient bien me confondre
Si d'ailleurs... *(à part.)* Par ma foy, je ne ſçai que repondr

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annonce-t-il point de triſte évenement ?

Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous eſtes-vous battu?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaiſnes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un :
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune;
Mais je n'uſeray point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprens point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon! Madame! il m'en a tantoſt tenu bien d'autres!

VALENTIN, *bas, à Araminte.*

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE, *à Menechme.*

Entrons donc pour diner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant;
J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ay tort de vous contraindre
Mais de votre froideur j'ay sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours! Passez, & laissez-nous.
Je n'ay jamais senty ny froid ny chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien! Peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme, Monsieur; icy poussez bien l'insolence.
Mais, ma foy, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'iray, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moy se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me deguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le sçavez bien;
N'avez-vous pas tantost envoyé voir au Coche
Qui je fais, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche!
Et de quel Coche icy me voulez-vous parler?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puiſſe aller;
Et je ne penſe pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;
Il faut aſſurément qu'il ait trop bû d'un coup :
C'eſt le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je ſuis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des ſoins plus importants me mettent en ſoucy :
C'eſt pour les terminer que l'on me voit icy,
Et non pas pour diner avec des Creatures
Qui viennent, comme vous, chercher des avantures.

ARAMINTE.

Des Creatures! Ciel! Quels termes ſont-ce là!

FINETTE.

Des Creatures! Nous! Ah! Madame, voilà
Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frotons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plait; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenty tant de vigueur.
J'auray ſoin du Valet; n'épargnez pas le Maitre.

VALENTIN, *ſe ſauvant.*

De tout ce different je ne veux rien connoitre;
Et je ne prétens point me batre contre toy.
Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moy?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe! & quelle eſt ma foibleſſe,
D'avoir à cet ingrat declaré ma tendreſſe?
Finette, tu le ſçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ſœlerat! ton cœur n'eſt point touché?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extréme
Eſt venu promptement, il paſſera de méme.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moy que haine & que rigueurs.

*Elle s'en va.*

MENECHME.

Bon! Je me paſſeray fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit renegat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enforcelé,
Et ce n'eſt plus luy-même.

*Finette ſort, Menechme la ſuit, & s'arrête à l'entrée d'une rue.*

## *SCENE VI.*

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME, *à Finette & à Araminte, qu'il ſuit des yeux.*

A Dieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
*(Revenant, à Valentin.)*
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ay ſenty cependant un tendre mouvement,
Le diable m'a tenté; jay trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut aſſez loüer votre vertu.
Mais entrons au plûtoſt dans cette Hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie.
Là, ſi vous me jugez digne de quelque employ,
Vous pourrez m'occuper, & vous ervir de moy.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maiſtreſſe :
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduiray, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

VALENTIN, *ſeul.*

Je vais trouver mon Maiſtre,
Sçavoir en quel état les choſes peuvent être,
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

LE CHEVALIER *vêtu en deüil;*
VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'eſt plus ſurprenant; & votre reſemblance
Avec votre jumeau, paſſe la vray-ſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un, étant vêtu de deuil;
Il n'eſt homme à preſent dont vous ne trompiez l'œil
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maiſtre;
Et moy, votre valet, j'ay peine à vous connoitre.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main,
Je vous attache icy quelque ſigne certain :
Donnez-moy ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque : ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croy?

VALENTIN.

Je ne ris nullement;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déja laiſſé prendre :
Il m'a receu d'abord d'un accueil obligeant;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoy, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!
D'autres à ce Jumeau ſe ſont déja mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris;
Et chez elle à diſner a voulu l'introduire.
Luy ſurpris, interdit, & ne ſçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée, il s'eſt preſque battu;

Et ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point ſur moy quelques ſoupçons naiſſans?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; & jamais, quoi qu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'avanture eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau pere, & ſervons notre amour.
Heurte vite.

*Valentin va frapper à la porte de Demophon, qui ſort.*

## *SCENE II.*

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, *à Demophon.*

Eſtes-vous, Monſieur, un honnête-homme,
Appellé Demophon?

DEMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejoüis fort de vous avoir trouvé.
Voila mon Maiſtre icy fraichement arrivé,
Qui ſe nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DEMOPHON, *au chevalier.*

Ah! Monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excés de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joye,
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe deploye,
Et que tout le reſpect icy vous ſoit rendu
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante,
Et mon ame ſeroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excés de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ay répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſericorde!
Mais nous parler de luy, c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous eſtions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre;
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je croy que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vray... cependant...

LE CHEVALIER, *bas, à Valentin.*

Tais-toy donc.

DEMOPHON.

Ce difcours peut r'ouvrir votre playe;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaye.
Vous allez voir ma fille; & j'ofe me flater
Que fon air & fes traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moy le devoir follicite;
Je compte en verité bien peu fur mon merite.

DEMOPHON.

Vous avez tres-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup d'œil vous fçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Ifabelle eft une cire molle,
Que je forme & paiftris comme il me prend plaifir.
Quand vous ne feriez pas au gré de fon defir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je fuis fon pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et fans être apperceu vous l'entendrez parler.

*Il entre chez luy.*

## *SCENE III.*

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laiſſe-moy ſeul icy, va-t'en trouver mon frere;
Empêche-le ſur-tout d'aller chez le Notaire,
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord :
Mais je ne pourray pas, dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir icy voir ſa Maiſtreſſe;
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va viſte, je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

## *SCENE IV.*

DEMOPHON, ISABELLE,
LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

Iſabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme, de Province, aſſez bien fait pourtant,
Doit pour vous épouſer arriver à l'inſtant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entens-je?

DEMOPHON.

Ce party vous eſt fort convenable,
La naiſſance, le bien, tout m'en eſt agréable,
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déference,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obeiſſance,
Que je ne pretens point me marier.

DEMOPHON.

Comment?
D'où vous vient pour l'hymen ce bruſque éloignement
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais enfin l'eſprit vient avec l'âge :

J'en connois les dangers; aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plûpart, inconſtants ou jaloux,
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices;
Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celuy-cy te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province;
Et je n'en voudrois pas, quand ce ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchainer
Contre ce malheureux que l'on veut vous donner.
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens differeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je, juſte Ciel! & quel étonnement!
C'eſt Menechme, grands Dieux! c'eſt lui, c'eſt mon Amant!

DEMOPHON, *au chevalier.*

Je ſuis au deſeſpoir, qu'un dégoût témeraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire :
Mais je l'obligeray, ſi vous le ſouhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontez.

J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignit ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le party qui t'eſtoit deſtiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſperance.

ISABELLE.

Quoi? c'eſt-là le party que vous me propoſiez?

DEMOPHON.

Eh ouy, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût, & vos folles penſées,
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ay vû,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre luy prevenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moy cette haine ſevere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon Pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

## *SCENE V.*

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au chevalier.*

Ah! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoûtenir ma preſence?
Aprés m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſçay ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoy m'interdire.
Vous me prenez icy pour un autre, je croy;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moy?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!
Tu m'abuſois, hélas! d'une feinte tendreſſe;
Et moy, de bonne foy, je te donnois mon cœur!
Sans connoiſtre le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vrayment par delà mes merites;
Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foy, ny moy non plus; mais dites-moy, ma ſœur,
A quoy tend ce diſcours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER, *à Demophon.*

Madame eſt votre ſœur?

DEMOPHON.

Ouy, Monſieur, dont j'enrage
De plus, ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
*(à Araminte.)*
Quel caprice nouveau, quel demon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer icy Monſieur, qui de ſa vie
Ne vous vit, ne connut, & n'en a nulle envie.

ARAMINTE.

Il ne me connoiſt pas! Vous eſtes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage:
J'ay fait à mes dépens ſon dernier équipage;
Et ſi de ſes malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la Campagne à pié.

DEMOPHON, *bas, au chevalier.*

Je vous le diſois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas, à Demophon.*

Elle y vife affez.

DEMOPHON, *bas, au chevalier.*

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas icy m'expofer plus long-temps
A m'entendre tenir des difcours infultans :
A Madame à prefent je quitte la partie,
Je reviendray fi tôt qu'elle fera partie.

DEMOPHON, *bas, au chevalier.*

Ne vous arreftez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à fon bizarre efprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monfieur, fouffrez que je vous quitte,
Je reviens fur mes pas achever ma vifite.

*Il s'en va.*

ARAMINTE, *au chevalier.*

Ne crois pas m'échaper. *(Revenant fur fes pas.)* Je connois vos deffeins
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'époufer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de luy-même, & de moy-même auffi.

*Elle fort.*

## *SCENE VI.*

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

Quel vertigo l'agite, & la conduit icy!
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe demonte.

ISABELLE.

Il eſt vray que ſouvent pour elle j'en ay honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venuë icy cauſer quelque malheur.

## *SCENE VII.*

MENECHME, VALENTIN,
DEMOPHON, ISABELLE,

VALENTIN, *à Menechme, dans le fond.*

Ouy, Monſieur, les voila, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON, *allant à Menechme, qu'il prend pour le chevalier.*

Ah! Monſieur! pour ma ſœur, & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moy, vous demander pardon.
Vous ſçavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouy, Monſieur.

DEMOPHON.

Vous voila promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidelle,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voila tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le repete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite;
Ma fille en eſt contente, elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de repugnance;
Mais vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MENECHME.

Nous nous ſommes donc vûs quelquefois?

DEMOPHON.

A l'inſtant
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſiez content.

MENECHME.

Moy? je ſors d'avec elle?

DEMOPHON.

Ouy, ſans doute, vous-m
Nous avions de vous voir une allegreſſe extréme,
Quand ma ſœur eſt venuë avec ſes ſots diſcours,
De notre conference interompre le cours.
Se peut-il que ſi tót vous perdiez la memoire?

MENECHME.

Nous révons, vous ou moy. Quoy! vous me ferez
Que j'ay vû votre fille? En quel temps? comment? o

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'eſt me faire paſſer pour un viſionnaire,
Et ce debut, tout franc, ne me ſatisfait guere.
Quoy qu'il en ſoit enfin, à preſent je la vois,
Que ce ſoit la premiere ou la ſeconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroiſſoit plus ſage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en ſuis aſſez content : mais j'en fais peu de cas,
Quand l'eſprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'eſt à vous là-deſſus à guerir mes allarmes;
J'en diray mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, ſon eſprit s'eſt troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France,
J'en ay du plus brillant; & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi, je n'ay jamais mis le nez dans un livre;
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moy d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujetion ne me fatiguoit pas.
La Guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſez en l'Art d'Aſtrologie,
Ne m'avoient aſſûré que je vivray cent ans.
Or comme les Guerriers vont peu juſqu'à ce temps,

Quoy que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh! j'aime à vivre! moy.

VALENTIN.

Vous eſtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours! quel travers! Eſt-ce luy que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plait? vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je ſçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'icy je vous crois & vertueuſe & ſage.
Cependant ce regard amoureux & friпon,
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me reſervez à quelque Cataſtrophe.
Plait-t'il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez r
Iſabelle, toujours, doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels difcours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monfieur me flate trop : fes tendres complimens
Me font connoitre affez quels font fes fentimens.

*Elle fort.*

## *SCENE VIII.*

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *à part.*

Mon Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes fi finceres.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je fuis franc.
Femme, Maiftreffe, Amy, tout m'eft indifferent :
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penfe.

DEMOPHON.

C'eft bien fait : vous aurez, je croy, la complaifance
De ne plus demeurer autre-part que chez moy?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le doy.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie!
Ce ſeroit un affront...

MENECHME.

Laiſſez-moy, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit! je vais travailler à l'Hymen projetté.
*(à part).*
Mon Gendre prétendu me paroiſt bien ſauvage :
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

## *SCENE IX.*

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'ay donc vû là l'objet dont je ſeray l'Epoux?

VALENTIN.

Ouy, Monſieur, le voila.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ay pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foy, ny moy non plus.

VALENTIN, *à part.*

Quel ſurcroît d'embarras!
Un de nos Creanciers tourne vers nous ſes pas :
C'eſt le Marchand Fripier qui nous rend ſa viſite.

## *SCENE X.*

### M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

M. COQUELET, *à Menechme, qu'il prend pour le chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquite.
J'ay ce matin, Monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous eſtions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime :
Moy, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer ſans m'avoir vû, voila de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon :
Vous êtes dés long-temps amy de la maiſon.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou, d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes Debiteurs, & veut que cela ſoit :
C'eſt ſa folie enfin : il n'aborde perſonne
Qu'un memoire à la main; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voicy certain memoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter
Et que vous me payrez, je croi, ſans conteſter.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

M. COQUELET.

J'ai pendant votre abſence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin Creancier,
J'ay differé toujours d'en charger un Huiſſier :
De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête :
Comment vous nomme-t'on?

M. COQUELET.

Oh! vous le ſçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraut ſi j'en ſçus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez vous encore
Le mal qui le poſſede?

M. COQUELET, *bas, à Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *bas, à M. Coquelet.*

Sa memoire eſt perduë, il ne ſe ſouvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vûs.
Ainſi de lui parler du paſſé, c'eſt folie :
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

M. COQUELET, *bas, à Valentin.*

Ciel! que me dites-vous? Quel triſte évenement!
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge...

VALENTIN, *bas, à M. Coquelet.*

Comment?

On l'a mis, à la guerre, en une baterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne ſçauroit ſe comprendre.

M. COQUELET, *à Menechme.*

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu :
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſçavez...

MENECHME.

Oui, je ſçai, ſans en faire aucun doute,
Et voi que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Regiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon Regiment à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos ſornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je ſuis Marchand Fripier :
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la memoire,
Les articles ſont tous contenus au memoire.

*Il lui donne ſon memoire.*

MENECHME.

Tien, voila ton memoire, & comme j'en fais cas.

*Il dechire le memoire, & lui jette les morceaux au viſage.*

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Ah, Monſieur! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face...
Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un memoire arrêté!

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable, & digne des galeres.

MENECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Menechme.*

Laissez-le aller.
Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un Marguillier?
*(à M. Coquelet.)*
Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me mocque du reste.

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublez, ébranler ſon cerveau?

M. COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

## *SCENE XI.*

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou faloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour être le plâtron de ſes impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne differons plus.

VALENTIN.

Preſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus.
Il n'eſt pas chez lui, mais bien-tôt il doit s'y rendre;
Dans peu pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliſer ma bile,
Tout eſt devenu fou, je crois, dans cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vûs aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN, *ſeul.*

Je pretens l'obſerver autour de cette place.
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccede à mes vœux, & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

*Fin du troiſième Acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

VALENTIN, *ſeul.*

J'ai toujours obſervé cette porte de vûë,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la ruë;
Mon Maitre a tout le temps de toucher ſon argent.
Je reviens en ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le myſtere.
Déja d'un creancier il m'a debaraſſé.
Je ris lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se ſent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

## SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

Je cherche ici ton Maitre.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes prefents, ne me parle jamais.
Ton Maitre m'a traitée avec tant d'infolence,
Qu'il faut fur le valet que j'en prenne vangeance.
M'appeller creature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il eft dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de fes vilains mots l'oreille encor bleffée,
Et ma Maitreffe en eft fi fort fcandalifée,
Que rompant avec lui deformais tout à fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'eſt un dépôt ſterile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile:
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvez dans de grands embarras.
Mais depuis quelque tems un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,
A bien voulu deſcendre aux tenebreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah! Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la verité.

FINETTE.

Quoi! dans ſi peu de temps vous auriez herité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & receu notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître eſt diablement habile à ſucceder.

FINETTE.

Oh, je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même,
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtants;
Il faut bien dans la vie aller ſelon le temps.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'Amans tels que vous êtes

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi, je quitte les ſoubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut r
Je prens un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains, de cet argent ſeront depoſitaires,
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,

Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavez ſous ſix chevaux d'Eſpagne.
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de valets,
Intendants, Cuiſiniers, rempliront mon Palais;
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine;
Table ouverte à diner; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des ſoupez clandeſtins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je regalerai les beautez à la mode;
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y regaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis!

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême.
Mais quelqu'un vient ici. C'eſt Menechme lui-même.
*(à Menechme.)*
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

## *SCENE III.*

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu:

Mais j'ai cherché long-tems un papier neceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE, *à Menechme, qu'elle prend pour le chevalier.*

Ma Maiſtreſſe rompant avec vous tout a fait,
M'envoye ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voila.

*Elle tire de ſa poche une boite à portrait, & un paquet de lettres.*

MENECHME, *à Finette.*

Tout ceci doit-il durer long-tems?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens,
Quand il eſt ſurvenu rupture ou broüillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'eſt l'uſage?

FINETTE.

Oüi, Monſieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſçavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toûjours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin que tout ceci
M'ennuye étrangement, me laſſe, & me fatigue,
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourrez bien ſentir ce que peſe mon bras?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas,
Voila votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait! qu'eſt-ce à dire?

FINETTE.

Oüi, ſans doute, le vôtre,
Que ma Maitreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maiſtreſſe?

FINETTE.

Hé bien!
Allez-vous dire encor que ce ſont là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux?

MENECHME.

Oüi, de par tous les diables,
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, Monſieur?...

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN, *à Menechme.*

Il n'eſt plus temps de feind
Si vous l'avez reçû, dites-le ſans façon?
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcretion.

MENECHME, *à Valentin.*

Je ne ſçai ce que c'eſt, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le Diable à me nuire obſtiné,
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace! quel front! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

*Elle ouvre la boëte, & montre le portrait à Menechme.*

Hé bien? connoiſſez-vous ce viſage & ces traits?

MENECHME, *confiderant le portrait.*

Comment diable! c'eft moi. Qui l'eût penfé jamais?
Ce font mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprés de la copie.
Par ma foi, c'eft vous-même, & vous voila parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait fi reffemblant.

MENECHME, *à part.*

Il entre là deffous quelque forcellerie,
Ou du moins, j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le Coche, à leurs frais,
Ces deux Coquines-là m'auront fait peindre exprés,
Pour me joüer ici de quelque ftratagême.

FINETTE, *à Menechme.*

Finiffons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh! finiffez vous-même!
Allez apprendre ailleurs à connoitre vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma Maiſtreſſe.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne ſçai ce que c'eſt. Paſſe vite, & me laiſſe.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſçavez ce que c'eſt qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchainez ſeroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle ni ſa Maiſtreſſe.

VALENTIN, *bas, à Finette.*

Quoi qu'il diſe, l'amour le tient encor au cœur;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ſerai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien! juſqu'à ce temps je veux encore attendre,
Mais ſi l'on manque aprés, à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

## *SCENE IV.*

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais peut-on ſur les gens être tant acharnée?
Pour me perſecuter, l'Enfer l'a déchainée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre Amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle,
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(*à part.*) Mais je vois le Marquis, il tourne ici ſes pas;
Les cent loüis nous vont donner de l'embarras.

## *SCENE V.*

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *embraſſant vivement Menechme, qu'il prend pour le chevalier.*

Hé! cadedis, mon cher, quelle heureuſe fortune!
Que je t'embraſſe encor, & mille fois pour une.

Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de deſeſpoir;
Le jour me ſcandaliſe, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort, trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet me ſeroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écraſât ſur la place.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Quel eſt ce Gaſcon-là?

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

C'eſt un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature periſſe,
Où, juſqu'au dernier ſou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le beſoin te fit prendre.

Excuſe ſi je viens ici t'importuner :
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême.
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pû
Me prêter cent loüis, ne m'ayant jamais vû?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? il me paſſe à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent loüis?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtez à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME, *contrefaiſant l'accent gaſcon du marquis.*

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource;
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci preſent peut rendre témoignage;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
*(à Valentin.)*
Viens-ça, bélitre, parle; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Parle; ou ma main de fureur poſſedée...

VALENTIN.

Il me vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée? Oh moi, j'en ſuis certain.
*(à Menechme.)*
Ça, Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi? pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vite, depêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé; de grace expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur! il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi? mais je ne vous dois rien;
Faites-nous aſſigner, nous vous repondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila le Sergent que je porte.
*Il met l'épée à la main.*

MENECHME, *à part.*

Juſte Ciel! quel brutal! Si faut-il que j'en ſorte.
*(haut.)*
Combien vous eſt-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent loüis.

MENECHME.

Cent loüis! j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Il nous tuera tous deux! Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Il eſt pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de reflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent loüis, mais en voila ſoixante.
*(bas, à Valentin.)*
Tirez-moi de ſes mains; faites qu'il ſe contente.
Ah! ſi je n'avois pas heritè depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monſieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre ſomme complete.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu; je vous croyois du cœur
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur.
Mais cette occaſion me prouve le contraire;
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire.
Je ſerois degradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

## *SCENE VI.*

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Je lui conſeille encor de me chanter injure!
Où ſuis-je? quel pays! quelle race parjure!
Hommes, Femmes, Paſſants, Marchands, Gaſcons, Commis,
Pour me faire enrager tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire, & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux & du bois où je ſuis.

*Il s'en va.*

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe?

MENECHME.

Je n'ai besoin de vous, ni de votre entremise;
Je vous suis obligé des services rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus;
Et j'apprehende encor dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

## *SCENE VII.*

VALENTIN, *seul.*

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son sou;
Il faudra qu'il decampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses Creanciers mon Maître sera quitte.

## *SCENE VIII.*

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Valentin! tu me vois hors de moi;
Mon bonheur est si grand qu'à peine je le croi,
J'ai receu mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;

Tous billets au porteur, des meilleurs de Pa ris :
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept; j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentez de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine! le bien vous vient de toutes parts;
De grace laiſſez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulez, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion! les beaux noms! le beau ſtyle!
Ce ſont là les billets qu'il faut negocier,
Et non pas vos poulets, vos chiſons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles,
Et qui ne ſont par tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi-bien que toi :
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi,
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre,
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent loüis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme;
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme :
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire degainer.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,

Il en a delivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toûjours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites;
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûë?

VALENTIN.

Oüi vrayment; il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire;
Il a ſur ſon chapitre étendu ſa ſatyre,
Et tenu face à face un propos aigre doux,
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de vo
Iſabelle eſt ſortie, à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée;
Mais je la vois paroître... Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous?

## *SCENE IX.*

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN,

ISABELLE, *traverſant le Theâtre.*

Où vous ne ſerez pas.

VALENTIN.

Voila le qui pro quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreſſe eſt éteinte.
Aimez-la, j'y conſens, je fais vœu deſormais
De vous fuir comme un monſtre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprens pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang froid, ces duretez en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſçaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien ſçavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN, *à Iſabelle.*

Ecoutez ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu, non, ſans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raiſon; toi-même, ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute creance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN, *au chevalier.*

Paix donc, point tant de petulance!
Je ne dirai plus rien ſi vous parlez toûjours.
*(à Iſabelle.)*
L'homme qui vous a fait d'impertinents diſcours,
C'eſt lui ſans être lui, ce n'eſt que ſon image
De taille, de façon, de nom & de viſage :
Et quoi que l'un ſoit l'autre, ils different entr'eux.
Tous les deux ne font qu'un, & cependant font deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépoüilles,
Le portrait de Monſieur, qui vous a chanté poüilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroit pas trop claire;
Mais sçachez que Monsieur en ces lieux a son frere,
Frere jumeau, semblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits;
Vous l'avez pris pour lui; mais quoi qu'il soit semblabl
L'autre est un faux brutal : voici le veritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant recit,
Je me plais à le croire, il flatte mon esprit.
L'amour rend ma méprise & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport...

*Il lui veut baiser la main.*

ISABELLE.

Moderez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprens aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du chevalier.*

Pour ne plus vous tromper, regardez ce signal,
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.

Mais n'allez pas tantôt, par devant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre & prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel eſt le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur, je renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous;
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à preſent en paix rentre chez elle;
Nous, courons au Contrat, & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, Madame, & je ne ſçaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je croi, fait,
Si ſon Valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah! Madame! armez-vous d'un genereux courage;
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe!

FINETTE.

Il n'eſt plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de ſincerité.
Les filles en ce temps ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais que leur ſert d'uſer de cette prevoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?
Je vois bien maintenant que dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon Contrat.
Mais c'eſt notre deſtin, toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons les joüets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien reſolu, dans mon cœur courroucé,
De vanger, ſi je puis, tout le Sexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaller une perruque blonde!
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous ſurprendre,
Nous fera par écrit ſa declaration,
Sans en venir après à la concluſion?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vangeance,
Il faut de cet abus reprimer la licence;
Et quand ce ne ſeroit que pour vous en vanger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à preſent?
Cela fut bon du tems du monde adoleſcent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long temps.
Ce conſeil bien faiſant, que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne;
Et reſter vieille fille eſt un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

## *SCENE II.*

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard juſtement en ce lieu vous amene;
D'aller juſques chez vous, il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore detrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion?
Finiſſez, croyez-moi; n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toujours;
Mais vous ſçavez quel cas je fais de vos diſcours.
Menechme m'appartient, & voila la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main pour marquer ſa tendreſſe.

DEMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre credulité!

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma Niéce!

ISABELLE.

Ouy ſans doute, ma Tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaiſante
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien!
Un procedé pareil eſt ſot, & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garans qu'on ne change jamais.
Ce ſont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont pour le moins auſſi beaux que les vôtre
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réüſſira mieux.

DEMOPHON.

Oh! je ſuis à la fin bien las de vous entendre.
Heureuſement, ici je vois venir mon gendre.
*(à Menechme.)*
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?

## *SCENE III.*

MENECHME, DEMOPHON,
ARAMINTE,
ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'ai cherché ſon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place accourant à grands pas,
Comme le plus cheri de mes Amis fidelles,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main,
Me veut mener ſouper au Cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une ruë,
Me force à lui payer une dette inconnuë.
Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE, *à Menechme.*

Traître! c'en eſt donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voila donc encore une autre fois?

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle :
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante, & cedant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort!

*(Elle tombe ſur Finette.)*

MENECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée!
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcellée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE, *à Menechme.*

Vous qui pour nous jadis eûtes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtreſſe?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras! Que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entrainer, que m'importe?
Déja, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux vanger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main, voila ta ſignature,
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

*Demophon prend la promeſſe.*

MENECHME, *à Demophon.*

Elle eſt folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer.
Travaillez au plûtôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *liſant la promeſſe.*

Mais voila votre nom, Menechme. *(bas.)* En confidence
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME, *bas, à Demophon.*

Moi! ſi j'ai jamais veu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Sathan... Lucifer...

DEMOPHON, *bas, à Menechme.*

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me deſeſperer.
*(à Araminte.)*
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie!

## *SCENE IV.*

ROBERTIN, MENECHME,
DEMOPHON,
ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la compagnie
Dans un jour plein de joie en ce lieu reünie.

Je croi que ma prefence ici ne déplaît pas,
Sur tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous fes attraits, manquoit à fa perfonne.
Elle n'a maintenant plus rien à defirer.

MENECHME.

Si ce n'eft d'être veuve, & me voir enterrer.
C'eft ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils fentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, *à Ifabelle.*

Monfieur ne penfe pas auffi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre efprit.
Je ftipule pour lui que c'eft un honnête homme.

MENECHME, *à Robertin.*

Vous vous mocquez, Monfieur!

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomr
La franchife de cœur qu'il a par preciput.

MENECHME, *à Robertin.*

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'eft vous qui des vertus êtes le Protocole,
Et pour vous bien loüer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je croi, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plait, je m'oppoſe,
Et j'en ai dans les mains une trés-juſte cauſe.

DEMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur, ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat...

MENECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire
Qui plus que celle-la me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le Contrat au plûtôt.

MENECHME.

Vous m'avez veu chez vous?

ROBERTIN.

Oüi, Monſieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui, moi? moi?

ROBERTIN.

Vous, oüi, vous; au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite.
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plait, Robertin

ROBERTIN.

Oüi, l'on me nomme ainſi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'eſt une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; & c'eſt-là le meilleur.

MENECHME.

Quoi, Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence...

ROBERTIN.

Quoi, Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus.

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçeus ?

MENECHME.

Voila, je le confeſſe, un homme abominable !

ROBERTIN.

Voila, je vous l'avouë, un fourbe deteſtable !

DEMOPHON, *ſe mettant entre deux.*

Hé, Meſſieurs, doucement, je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire...

ARAMINTE.

Oüi, c'eſt un ſcelerat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procés, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

## *SCENE V.*

VALENTIN, MENECHME,
DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN,
FINETTE.

VALENTIN.

Hé, qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? voila bien du grabuge!

MENECHME, *montrant Valentin.*

De notre different cet homme ſera juge,
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à luy.
Qu'il parle. *(à Valentin).* Ai-je receu quelque argent aujourd'huy,
De Monſieur que voila?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece,
Soixante mille écus que votre oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptez en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant à la cravate.*

Ah! maudit faux témoin! malheureux impoſteur!
Tu peux ſoutenir...

VALENTIN.

Oüi, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme

Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie.
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, *à Demophon.*

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcelerat. Helas! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire!

DEMOPHON, *à Menechme.*

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien;
Mais je vois à preſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Aprés ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE, *à Menechme.*

Traiſtre! te voila donc à la fin confondu:
Sans autre procedure, il faut qu'il ſoit pendu!

MENECHME.

Non je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage execrable,
Des hommes, des démons ſi méchants que vous tous;
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

## *SCENE DERNIERE.*

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma preſence, je crois, eſt ici neceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON, *appercevant le chevalier.*

Qu'eſt-ce donc que je voi!

ROBERTIN, *appercevant le chevalier.*

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE, *appercevant le chevalier.*

Quelle avanture, ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE, *appercevant le chevalier.*

Madame, je ne ſçais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur : mais enfin, je vois double.

MENECHME, *appercevant le chevalier.*

Quel objet ſe preſente, & que me fait-on voir?
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER, *à Menechme.*

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure?
Je m'appelle Menechme, & c'eſt me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voila, ſur ma parole, encor quelque fripon!
*(au chevalier.)*
Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dés le berceau je n'en ai point eu d'autre

MENECHME.

Mon pere en ſon vivant ſe fit nommer ainſi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne eſt morte auſſi de la méme maniere.

MENECHME.

Je ſuis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce tems j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image, & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit, voila tout le myſtere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joye & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous? quelle heureuſe rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MENECHME.

Mon frere, en verité... je m'en réjoüis fort!
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE, *à Araminte.*

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoiqu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
*(à Iſabelle.)* Il te faut un époux, en voilà deux pour u
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe preſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
*Elle donne la main au chevalier.*
Je prens Monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE, *prenant Menechme par le bras.*

Et moi, je prens Monſieur.

MENECHME, *à Araminte.*

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer, & prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras.*

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubeine auſſi, Finette m'appartient.

ROBETTIN, *prenant les deux frères par le bras.*

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'inſtru
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçûs.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſçu me prevaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici;
C'eſt moi qu'on a cru mort, & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
*(montrant Araminte.)*
A Madame autrefois ai fait une promeſſe;
Et c'eſt moi qui, depuis, brûlant de plus beaux feux
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du teſtateur ſuivi l'intention.
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion :
Monſieur l'eſt comme vous; vous n'avez rien à dire

LE CHEVALIER.

Aux Arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content,
Pourveu que ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouſe une fole

ARAMINTE, *au chevalier.*

Et de quel droit, Monſieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi!

LE CHEVALIER, *à Menechme & à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime :
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embraſſant le chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.
*(à Araminte.)*
Ça, ma Reine, épouſons, malgré notre diſcord.
Nous nous ſommes tous deux chanté poüilles à tort,
Moi, vous nommant friponne, & vous m'appellant traitre
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réſoudre à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le voi, que mon bien ſeul en vuë :
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçûë.

Oüi, je l'épouferai pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous defoler tous.

MENECHME.

Ce fera très-bien fait.

DEMOPHON, *au chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puifqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main
Vous ne changerez rien à mon premier deffein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le deftin m'envoye,
Mon cœur ne peut fuffire à contenir fa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici fonge à fe marier;
Marions-nous auffi, pour nous defennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grand envie,
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laiſſe pas de te donner ma foi.

*(Aux Auditeurs.)*

Meſſieurs, j'ai reuſſi dans l'hymen qui s'apprête,
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête;
Mais ſi je meritois vos applaudiſſemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.

# LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

*COMEDIE*

REPRESENTÉE EN 1708.

## *ACTEURS.*

GERONTE, Oncle d'Eraſte.

ERASTE, Amant d'Iſabelle.

MADAME ARGANTE, Mere d'Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Madame Argante.

LISETTE, Servante de Geronte.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

MONSIEUR CLISTOREL, Apotiquaire.

MONSIEUR SCRUPULE, Notaire.

MONSIEUR GASPARD, Notaire.

UN LAQUAIS.

*La Scene eſt à Paris chez Monſieur Geronte.*

# LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

*COMEDIE.*

---

## ACTE I.

---

### *SCENE PREMIERE.*

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crifpin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lifette.
Mon Maître toujours plein du foin qui l'inquiete
M'envoye à ton lever, zelé Collateral,
Sçavoir comment fon oncle a paffé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon-homme chargé de fluxions, d'années,
Lute depuis long-temps contre les deſtinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain,
Il n'évitera pas celui du Médecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochime
Eſt à ſon art fatal devoüé pour victime.
Nous prevoyons dans peu, qu'un petit ou grand de
Etendra de ſon long Geronte en un cercueïl.
Si mon Maiſtre pouvoit être fait legataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné;
J'ai crû que ce ſeroit le dernier de ſa vie,
Il eſt tombé ſur moi deux fois en létargie.

CRISPIN.

De ſes boüillons de bouche, & des poſterieurs
Tu prens ſoin!

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs!
Auſſi ſans me targuer d'une vaine ſcience,
J'entens ce métier-là, mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peſte, le beau talent! tu te fais bien payer,
Je croi, de tous les ſoins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour recompenſe
Le droit de lui parler avec toute licence;
Je lui dis à ſon nez des mots aſſez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'eſt le ladre plus vert qu'on ait vû de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va ſa vilenie;
Il trouve tous les jours dans ſon fecond cerveau
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Medecin pris un Apotiquaire,
Pas plus haut que ma jambe, & de taille ſommaire.
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu ſa taille il ne payera pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court, il fera de trés longues parties.

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies
Doivent me raquiter de ſon avare humeur,
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament?

LISETTE.

Dans peu de temps j'eſpere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt trés-bien eſperer, j'eſpere bien encor,
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout-beau, l'ami, tout-beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déja, ne ſont-ils pas aſſez de concurrans,
Sans t'aller mettre encor au rang des aſpirans?
Il a tant d'héritiers le bon Seigneur Geronte,
Il en a tant & tant, que parfois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des nieces, des couſins,
Des arriere-couſins remuez de germains,
J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles
Cent ſept mâles, vivans; juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oüi, mais mon maître aſpire à la plus groſſe part;
J'en pourrois bien auſſi tirer ma cotte part.
Je ſuis un peu parent & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette ſur tout,

Qu'Eraſte que je ſers trouvoit fort à ſon goût.
Je croi, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes
Et de Monſieur Geronte il s'en faudroit bien peu
Que par là je ne fuſſe un arriere-neveu.

LISETTE.

Oüi-da, tu peux paſſer pour parent de campagne,
Ou pour neveu ſuivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais raillerie à part, nous avons grand beſoin
Qu'à faire un Teſtament Geronte prenne ſoin.
Si mon Maiſtre, *primo*, n'eſt nommé Legataire,
Le reſte de ſes jours il fera maigre chere.
*Secundo*, quoiqu'il ſoit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtament bien ſeur & bien fidele
Faſſe ledit neveu Legataire de tout;
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Eraſte nous fait trois cent livres de rente,
Si nous réüſſiſſons au gré de ſon attente.
Ce don de notre hymen formera les liens :
Ainſi tant de raiſons ſont autant de moyens
Que j'employe à prouver qu'il eſt trés-neceſſaire
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé Legataire.
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au ſuſdit teſtament.

LISETTE.

Comment diable, Crifpin, tu plaides comme un Ange!

CRISPIN.

Je le croi! mon talent te paroît-il étrange?
J'ai brillé dans l'étude avec affez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur;
Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits Commiffaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé! pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'Epoux un peu jaloux m'en a fait deferter.
Un Procureur n'eft pas un homme fort traitable,
Sur fa femme, il m'a fait des chicannes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans fans en fortir.
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

## *SCENE II.*

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Ah! te voila, Lifette.
Gueris-moi, fi tu peux, du foin qui m'inquiette.
Hé bien! mon oncle eft-il en état d'être vû?

LISETTE.

Ah! Monſieur, depuis hier il eſt encor déchu.
J'ai crû que cette nuit ſeroit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais ſa paupiere.
Les Lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui ſerviront guere, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah! Ciel! que dis-tu là.

LISETTE.

C'eſt la verité pure.

ERASTE.

Quel que ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte,
Pour aller en batteau rendre aux defunts viſite :
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'apas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas;
Cependant la nature excitant la triſteſſe,
Faiſoit quelque conflit avecque l'allegreſſe,
Qui par certains reſſors & mélanges confus,
Combattoient tour à tour, & prenoient le deſſus.
En ſorte que l'eſpoir... la douleur legitime...
L'amour... on ſent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais, ce que je puis dire en vous accuſant vrai,
C'eſt que tout à la fois, j'étois & triſte & gai.

ERASTE.

Je reſſens pour mon oncle une amitié ſincere,
Je donne dans ſon ſens en tout pour lui complaire,
Quoi qu'il diſe, ou qu'il faſſe, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toûjours raiſon.

LISETTE.

Il faut que le vieillard ſoit mal dans ſes affaires,
Puiſqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'eſt pour inſtrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je ſans me flater former quelque eſperance?

LISETTE.

Elle eſt trés-bien fondée, & depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains diſcours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage;
Je n'ai de leur deſſein rien apris davantage.
Votre Maiſtreſſe eſt miſe auſſi dans l'entretien,
Pour moi je crois qu'il veut vous laiſſer tout ſon bien,
Et vous faire épouſer Iſabelle.

ERASTE.

Ah! Lifette,
Que tu flates mes fens, que ma joye eft parfaite.
Ce n'eft point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui.
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puiffant que lui,
L'amour, parle en mon cœur; la charmante Ifabelle
Eft de tous mes defirs une caufe plus belle,
Et pour le teftament, me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour & l'interêt feront contens tous deux.
Seroit-il jufte auffi qu'un fi bel heritage,
De cent coheritiers devînt le fot partage?
Verrois-je d'un œil fec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigaux,
Une fucceffion qui doit, par parenthefe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aife,
Car vous fçavez, Monfieur...

ERASTE.

Va, tranquillife-toi,
Ce que j'ai dit eft dit, repofe-toi fur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il fe propofe,
Sans trop vanter mes foins j'en fuis un peu la caufe,
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux,
Plus doux, plus complaifant, ni plus refpectueux,
Non par l'efpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & delicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoit bien votre cœur!
Vous ne ſçauriez, ma foi, trop payer ſon ardeur;
Je dois dans peu de temps contracter avec elle.
Regardez-la, Monſieur, elle eſt & jeune & belle,
N'allez pas en uſer comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monſieur Geronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les Notaires;
Toi qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils ſoient prêts au beſoin.
L'un s'appelle Gaſpard & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voila pour un Notaire un nom bien ridicule.

## *SCENE III.*

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah! bonjour, mon neveu.

ERASTE.

Je ſuis, en verité,
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté.

De grace, aſſeyez-vous.

*(à Liſette, qui a apporté une chaiſe.)*

Ote donc cette chaiſe;

Mon oncle en ce fauteüil ſera plus à ſon aiſe.

*Eraste avance un fauteuil & y installe Geronte.*

GERONTE.

J'ai, cette nuit, été ſecoüé comme il faut,

Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut,

Un pareil à coup ſeur emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel, par ſa grace,

Pour vos jours en peril nous permet d'eſperer;

Il faut preſentement ſonger à reparer

Les déſordres qu'a pû cauſer la maladie,

Vous faire deſormais un régime de vie,

Prendre de bons boüillons, de ſeurs confortatifs,

Nettoyer l'eſtomach par de bons purgatifs,

Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GERONTE.

Oui, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes,

Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,

Que, puis qu'il faut mourir, autant vaut l'épargner;

Ces porteurs de Seringue ont pris des airs ſi rogues!

Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues.

Qui pourroit s'en paſſer & mourir tout d'un coup

De ſon vivant, ſans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oui, vous avez raiſon, c'eſt une tyrannie.

Mais je ferai les frais de votre maladie.

La ſanté dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon ſens n'y doit menager rien.
De vos maux négligez vous guerirez ſans doute;
Tâchons à réparer vos forces quoi qu'il coute.

GERONTE.

C'eſt tout argent perdu dans cette occaſion.
La maiſon ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affai
*(à Liſette.)*
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires?

LISETTE.

Oüi, Monſieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous ſçaurez mes ſentimens auſſi...
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à peu prés de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ai des Collateraux.

LISETTE.

Oüy vraiment, & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur devorent par avance,
Une ſucceſſion qui fait leur eſperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plait,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je ſçay ce qu'il en eſt.

ERASTE.

Votre ſanté me touche & me plait davantage
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé. Je voudrois me vanger
D'un vain tas d'heritiers & les faire enrager,
Choiſir une perſonne honnête & qui me plaiſe,
Pour lui laiſſer mon bien & la mettre à ſon aiſe.

ERASTE.

Vous devez là-deſſus ſuivre votre deſir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaiſir
Que de voir d'heritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long teſtament où, pâles, étonnez,
On leur laiſſe un bonſoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur triſteſſe profonde,
Je reviendrois, je crois, exprès de l'autre monde.

GERONTE.

Quoi que déja je ſois atteint & convaincu,
Par les maux que je ſens d'avoir long-temps vécu,
Quoiqu'un ſable brûlant cauſe ma nephrétique,
Que j'endure les maux d'une acre ſciatique,
Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait ſouvent qu'en marchant je diſſimule un peu,
Je ſuis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je voi bien des gens ſe tromper à ma mine.

LISETTE.

Il eſt de certains jours de barbe, où, ſur ma foi,
Vous ne paroiſſez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Eſt-il vray?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois parfois Madame Argante.

ERASTE.

Oui, dans ſes procedez elle eſt toute charmante.

GERONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh! la connois-tu?

ERASTE.

Fort.
C'eſt une fille ſage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a verſé dans ſon ame
Les qualitez qu'on doit chercher en une femme.

ERASTE.

Je ne voi point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vas l'épouſer.

ERASTE.

Vous, mon oncle!

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai, je vous l'avouë, une allegreſſe extrême.

LISETTE.

Miſericorde! helas! ha! ciel, aſſiſte-nous!
De quelle malheureuſe allez-vous être époux.

GERONTE.

D'Iſabelle; en ce jour, & par ce mariage,
Je lui donne à ma mort tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en ſuis très-conten
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, aſmatique, hydropique.
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la nôce au tombeau?

GERONTE.

Je' çai ce qu'il me faut, apprenez, je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie.
Je prens une compagne, & de qui tous les jours,
Je pourrai dans mes maux tirer de grands ſecours.
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte
D'heritiers qui toujours veille & dort à ma porte,
Des gens qui furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire, à ſon devoir fidelle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zele;
Et de ſon chaſte amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juſte, & ne ſçauroit mieux faire
Que de ſe menager un ſecours neceſſaire.
Une femme œconome & pleine de raiſon
Prendra ſeule le ſoin de toute la maiſon.

GERONTE, *l'embraſſant.*

Ah! le joli garçon! aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire, ainſi qu'on lui voit prendre.

ERASTE.

Votre bien ſeul m'eſt cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien,
Quoi qu'il puiſſe arriver je te ferai du bien,
Et tu ne ſeras pas fruſtré de ton attente.
Mais quelqu'un vient ici.

## *SCENE IV.*

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Monſieur, Madame Argante
Et ſa fille ſont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

*Il ſort.*

GERONTE, *à Liſette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voila.

GERONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma letargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment
Elles le ſentiront de reſte aſſûrement

## *SCENE V.*

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons ce matin appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles;
Vous avez, ce dit-on, tres mal paſſé la nuit.

GERONTE.

Ce ſont mes heritiers qui ſont courir ce bruit.
Ils me voudroient déja voir dans la ſepulture,
Je ne me ſuis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le viſage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oüi! qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je ſerois bien malade & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux auſſi beaux ne me rendoient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous,
Celui que je vous ai deſtiné pour époux.

GERONTE.

Oüi, Madame, c'eſt vous (pour le moins je m'en flate),
Qui guerirez mes maux mieux qu'un autre Hipocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur.
Mon hymen avec vous eſt un ſeur émethique,
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne ſçai pas, Monſieur, pourquoi vous me prenez,
Mais ce choix m'interdit & vous me ſurprenez.

MADAME ARGANTE.

Monſieur vous épouſant vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ſes maux & ſon âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir;
Mais peut-être Monsieur par cette loi severe,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espere.
Je sçai ce que je suis, & le peu que je vaux,
Pour être comme il dit un remede à ses maux :
Il se trompe bien fort, s'il prétend sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la medecine,
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens, si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois sans trop me signaler,
Tous mes collateraux auront à qui parler;
Dans le monde on sçaura dans peu de mes nouvelles

LISETTE, *à part.*

Ah! par ma foi, je croi qu'il en fera de belles.
*(haut.)*
Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous aparier.
Je m'en rapporte à vous: Madame est vive & belle,
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans:
Vous, vous êtes majeur, & depuis très-longtems.
A votre âge doit-on parler de mariages?
Employez le Notaire à de meilleurs usages.

C'eſt un bon teſtament, un teſtament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit nous tenir lieu
De tendreſſe, d'amour, de deſir, de menage,
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment c'eſt fort bien fait.
Qui vous a donc ſi bien afilé le caquet?

LISETTE.

La raiſon.

GERONTE, *à Madame Argante & à Iſabelle.*

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées,
Elle me dit par fois librement ſes penſées,
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſçay ce que c'eſt que de flater les gens.

ERASTE.

Vous avez trés-grand tort de parler de la ſorte.
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte.
Il veut ſe marier, & n'a-t-il pas raiſon,
D'avoir un heritier s'il peut, de ſa façon?
Quoi? refuſera-t-il une aimable perſonne,
Que ſon heureux deſtin lui reſerve & lui donne?
Ah! le Ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais,
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits.

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire?

ERASTE.

Je croi qu'en verité vous ne ſçauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille ſçait toujours obéïr quand j'ordonne.

ERASTE.

Oüi, je vous ſoûtiens, moi, qu'une jeune perſonne,
Malgré ſa repugnance & l'orguëil de ſes ſens,
Doit ſuivre aveuglement le choix de ſes parens.
Et mon oncle aprés tout n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour...

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a ſouffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne ſont par bonheur que deux paraliſies,
Et tous les Medecins qui connoiſſent ſes maux,
Ont juré Galien, qu'à ſon retour des Eaux,

Il n'auroit ſûrement ni goute ſciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni nephrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même aſſuré que dans fort peu de tems
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne ſuis Medecin non plus qu'Apotiquaire,
Et je jurerois, moi, cependant du contraire.

GERONTE, *bas, à Liſette.*

Liſette, le remede agit à certain point...

LISETTE.

Et dûſſiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous, vous changez de viſage?

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis reſiſter davantage.
Ah! ah!
*(à Madame Argante.)*
Madame, il faut que je vous diſe adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cedons la place.

GERONTE.

Eraſte, conduis-les. Excuſez-moi, de grace,
Si je ne puis reſter plus long-temps avec vous.

*Il s'en va, avec ſon laquais.*

LISETTE, *à Isabelle.*

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups,
Un seul de vos regards d'un mouvement facile
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dés la premiere fois,
Que les medicamens qu'il prend depuis six mois,
O pouvoir de l'amour!

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

LISETTE, *seule.*

Moi je vais là dedans vaquer à mon emploi,
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une nôce concluë,
Voilà, je vous l'avouë, une belle entrevuë.

# ACTE II.

—

## *SCENE PREMIERE*

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

MADAME ARGANTE.

C'eſt trop nous retenir, laiſſez nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laiſſer ſortir,
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'eſperance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préference.

ERASTE.

Quoi, vous aurez, Madame, aſſez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté,
Aprés m'avoir promis la charmante Iſabelle?
Pourrai-je ſans mourir me voir ſeparé d'elle?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites ferment
Que votre oncle en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ses biens donation entiere.
En épousant ma fille il offre de le faire,
Ai-je tort?

ERASTE, *à Isabelle.*

Vous, Madame, y consentiriez-vous?

ISABELLE.

Assûrement, Monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous même
Qu'une fille malgré la repugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti presenté,
Devoit de ses parens suivre la volonté?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ses projets je flatois son caprice?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que heurtant de front vous ne gagnez jamais.
*(à Madame Argante.)*
Mon oncle est ainsi fait. L'interêt peut-il faire
Que vous sacrifiez une fille si chere?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ERASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,

De tourner aujourd'hui ſon eſprit de maniere
Que les choſes iront ainſi que je l'eſpere,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux teſtament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille eſt à vous abſolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que ſon âge,
Que ſa freſle ſanté repugne au mariage,
Que je ſerois bien-tôt cauſe de ſon trépas,
Que l'affaire eſt rompuë & qu'il n'y penſe pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéïr une joie infinie.

ERASTE.

Que mon ſort eſt heureux, qu'il eſt digne d'envie!
Mais Liſette s'avance & j'entens quelque bruit.
*(à Liſette.)*
Comment mon oncle eſt-il?

## *SCENE II.*

LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

LISETTE.

Le voilà qui me ſuit.

MADAME ARGANTE, *à Eraste.*

Je vous laiſſe avec lui; pour moi je me retire,
Mais avant de partir je vais là-bas écrire,
Vous de votre côté, ſecondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attens, vous répond de mon cœur.

## *SCENE III.*

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé-bien! vous ſouffrirez que votre oncle à ſon âge,
Faſſe devant vos yeux un ſi ſot mariage,
Qu'il vous fruſtre d'un bien que vous devez avoir?

ERASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais l'affaire n'eſt pas encore conſommée,
Et ſon feu pourroit bien s'en aller en fumée.
La mère en ma faveur change de volonté,
Et va d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle & lui faire comprendre
Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gend

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le teſtament,
Sur lequel nous fondons toutes nos eſperances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraſte & de Criſpin?
Il faut par notre eſprit faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à ſon Apotiquaire,
C'eſt un petit mutin qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance
Qu'il faut laiſſer aux ſots. Mais Geronte s'avance.

## *SCENE IV.*

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ma colique m'a pris aſſez mal-à-propos,
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées,
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées?

ERASTE.

On ſçait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE, *à Geronte.*

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bou
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle ſera mieux une ſeconde fois,
Suffit qu'en épouſant il a fait un bon choix.

GERONTE.

Il eſt vrai, cependant j'ai quelque repugnance
De ſonger à mon âge à faire une alliance,
Mais puiſque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez poi
On n'eſt pas aujourd'hui ſcrupuleux ſur ce point,
Monſieur acquitera la parole donnée.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté, ſuivons ma deſtinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coûtât peu d'argent & qui parût nouveau.

ERASTE.

Repoſez-vous ſur moi des ſoins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apréte,
J'ordonne ſur ce point, bien mieux qu'un Medecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un ſi grand feſtin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec ſoin répanduë
Puiſſe nous raquiter de vôtre triſte vûë.
Il faut entendre auſſi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danſer les cotillons.

GERONTE.

Je vallois dans mon tems mon prix tout comme un autre.

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

## *SCENE V.*

UN LAQUAIS *de Madame Argante*, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Ma Maiſtreſſe qui ſort dans ce moment d'ici
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE, *prenant le Billet.*

Pour ma ſanté ſans doute elles ſont inquietes,
Liſons. Va me chercher, Liſette, mes Lunetes.

LISETTE.

Cela vaut-il le ſoin de vous tant preparer,
Donnez-moi le billet, je vais le déchifrer.

*Elle lit.*

*Depuis notre entrevüe, Monſieur, j'ai fait reflexion ſur le mariage propoſé, & je trouve qu'il ne convient ni à l'un ni à l'autre, ainſi vous trouverez bon s'il vous plaît qu'en vous rendant votre parole, je retire la mienne, & que je ſois votre très-humble & très-obéïſſante ſervante,*

*Madame ARGANTE*

& plus bas,

*ISABELLE*

Vous pouvez maintenant ſans que l'on vous puniſſe,
Vous retirer chez vous, & quitter le ſervice.
Voila votre congé bien ſigné.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais ſans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de ſuivre ton avis,
Et d'un plaiſir ſoudain tous mes ſens ſont ravis.
Je ne ſçai pas comment, ennemi de moi-même,
Je me precipitois dans ce peril extrême.
Un ſort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ſes feux ſi contraire.
Ira-t-il ſe loger avec des fluxions,
Des cathares, des toux, & des obſtructions?

GERONTE, *au laquais.*

Attens un peu là bas, & que rien ne te preſſe,
Je vais faire à l'inſtant reponſe à ta maitreſſe.
*Le laquais ſort.*
Voyez comme je prens promptement mon parti,
De l'hymen tout d'un coup me voila départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monſieur, votre nom par la ville,
Voila ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit temerité dans l'âge où vous voila,
Mal ſain, fievreux, goûteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour ſi celebre
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu loüois tantôt mon deſſein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faiſiez bien & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puiſque je ſuis tranquile, & qu'un conſeil plus ſage
Me guerit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçû du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs univerſel.
Par un bon teſtament...

ERASTE.

Ah! Monſieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,
Je ne puis ſans ſoupirs vous oüir prononcer
Le mot de teſtament, il ſemble m'anoncer,
Avant qu'il ſoit long-tems, le ſort qui doit le ſuivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai ſurvivre.
Je fremis quand je penſe à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'eſt un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parens encor pour qui le ſang s'explique.
L'un eſt fils de mon frere, & tu ſçais bien ſon nom,
Gentilhomme Normand, aſſez gueux, ce dit-on,
Et l'autre eſt une veuve avec peu de richeſſe,
La fille de ma ſœur, par conſequent ma niéce,

Qui jadis dans le Maine épouſa quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ſes ayeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié ſincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laiſſer à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! le legs ſeroit exhorbitant.
Un neveu bas Normand, une niéce du Maine,
Pour acheter chez eux des procés par douzaine,
Joüiront pour plaider d'un bien comme cela!
Fi, c'eſt trop des trois quarts pour ces deux cancres-là

GERONTE.

Je ne les vis jamais, ce que je puis vou dire,
C'eſt qu'ils ſe ſont tous deux aviſez de m'écrire,
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems
Pour me voir, m'embraſſer & retourner contens.
Je crois que tu n'es pas faché que je leur laiſſe
Dequoi vivre à leur aiſe, & ſoutenir Nobleſſe?

ERASTE.

N'êtes-vous pas, Monſieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi je trouve mal cette derniere clauſe,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppoſe.
Mais vous ne ſongez pas que le Laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expedier & reviens à l'inſtant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paraliſie
S'eſt de votre bras droit depuis un mois ſaiſie,
Et que vous ne ſçauriez écrire ni ſigner?

GERONTE.

Il eſt vrai : mon neveu viendra m'accompagner,
Et je vais lui dicter une lettre d'un ſtyle
Qui de Madame Argante émouvera la bile.
J'en ſuis bien aſſûré. Viens, Eraſte, ſuis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monſieur, eſt ma ſuprême loi.

## *SCENE VI.*

LISETTE, *ſeule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.
Ah! te voilà, Criſpin, & d'où diantre viens tu?

## *SCENE VII.*

### CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ma foi, pour te ſervir j'ai diablement couru,
Ces Notaires ſont gens d'approche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville.
Je les ai déterrez où l'on m'avoit inſtruit,
Dans un jardin, à table; en un petit réduit,
Avec Dames qui m'ont parû de bonne mine.
Je crois qu'il paſſoient là quelque acte à la ſourdine.
Mais dans une heure au plus ils ſeront ici.

LISETTE.

Bon.
Sçais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire ſon contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!
A ſon âge il voudroit nous faire un tour ſemblable!

LISETTE.

Pour Isabelle un trait décoché par l'Amour,
Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour.
Et frustrant des neveux l'esperance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un heritier en forme :
Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement.
Il pense maintenant à faire son testament
Où ton Maitre sera nommé son Legataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux fair
La nouvelle est trop bonne, il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse & r'embrasse, & ma foi de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joie & de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'interesse...
La nouvelle est charmante & vaut seule un trésor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens, sois sage & plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde, il n'est nuls biens pa
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une facheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mille écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vûs.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide !
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant dont je fais plus de cas ;
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas,
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Geronte,
Vous avez fait ſans moi trop vite votre compte.
Eh ! qui ſont ces parens ?

LISETTE.

L'un eſt un bas Normand
Gentil-homme natif d'entre Falaiſe & Caën.
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans doüaire,
Qui dans le Mayne fait ſa demeure ordinaire,
Plaideuſe s'il en fut, comme on m'a dit ſouvent,
Qui de trente procés, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſance.
Puiſque pour les procés elle a ſi bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un Arsenal quelque ruse nouvelle,
Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux parens?

LISETTE.

Jamais.
Il a sçû seulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendroient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu?

LISETTE.

Geronte, tu le sçais, ne t'a presque point vû.
Et pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon; mon Maitre sçait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle & le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sçait que trop, dans son cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je ſerai ce quelqu'un, je te le promets bien,
De la ſucceſſion les parens n'auront rien,
Et je veux que Geronte à tel point les haïſſe,
Qu'ils ſoient desheritez, de plus qu'il les maudiſſe
Eux & leurs deſcendans à perpetuité,
Et tous les rejettons de leur poſterité.

LISETTE.

Quoi! tu pourrois, Criſpin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquile;
Le prix qui m'eſt promis me rendra tout facile,
Car je dois t'épouſer ſi...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc!

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On ſçait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous ſommes but à but, ne ſçais-je point des tient

LISETTE.

Tu dois de tous côtez & tu devras long-temps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin ſur ce point à tort tu t'inquietes,
Le teſtament de l'oncle acquitera mes dettes.
Et tel n'y penſe pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'eſt Geronte, adieu : fuis, ſauve-to
Va m'attendre là bas, dans peu j'irai t'inſtruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je ſçai déjà tout mon rôle par cœur,
Les gens d'eſprit n'ont point beſoin de precepteur

## *SCENE VIII.*

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mere ;
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere

Dont elle recevra mon petit compliment.
Je croi qu'elle ſera ſurpriſe aſſurement.

ERASTE.

Si vous voulez, Monſieur, me charger de la Lettre,
Moi-même entre ſes mains je promets de la mettre
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en liſant vôtre écrit.

GERONTE.

Cela ſera-t-il bien que toi-même on te voye...

ERASTE.

Vous ne ſçauriez, Monſieur, me donner plus de joye.

GERONTE.

Dis leur de bouche encor, qu'elles ne penſent pas
A renoüer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je ſçai tout le miſtere.

GERONTE.

Que je vais à l'inſtant te nommer Legataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur eſprit.
Elles en creveront toutes deux de dépit;
Demeurez en repos, je ſçai ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous inſtruire.

## SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce genereux dessein,
Je me sens de moitié plus leger & plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'apperçois quelqu'un : c'est votre Apotiquaire,
Monsieur Clistorel.

## SCENE X.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

GERONTE, *à Clistorel.*

Ah! Dieu vous garde en ces lieux:
je suis quand je vous vois plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroiſſez fâché. Quoi !

CLISTOREL.

J'ai raiſon de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis ſi fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a miſe !

GERONTE.

Oüi.

CLISTOREL.

Vos ſottiſes.

GERONTE.

Comment.

CLISTOREL.

Je viens vraiment d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjoüit fort.

GERONTE.

Eh ! Monſieur ? quelle eſt-elle.

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'Ellebore
On m'a dit par la ville, & c'eſt un fait certain,
Que de vous marier vous formez le deſſein.

LISETTE.

Quoi, ce n'eſt que cela?

CLISTOREL.

Comment donc dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GERONTE.

Et quand cela ſeroit, pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier.

CLISTOREL.

Vraiment, c'eſt bien de même; avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requiſe en mariage?
Je vous trouve plaiſant, & vous avez raiſon
De faire avecque moi quelque comparaiſon.
J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Cliſtorel, Dieu veüille avoir ſon ame,
Et ſi dans mes travaux la mort ne me ſurprend,
J'eſpere à la ſeconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce ſera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime
N'eſt point fait, croyez-moi, pour ce genre d'eſcrime.
J'ai lû dans Hipocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphoriſme ſeur; il n'eſt point de milieu,
Tout vieillard qui prend fille allerte & trop fringante,
De ſon propre couteau ſur ſes jours il attente.
*Virgo libidinoſa ſenem jugulat.*

LISETTE.

Quoi, Monſieur Cliſtorel, vous ſçavez du Latin?
Vous pourriez dans un jour vous faire Medecin.

CLISTOREL.

Moi! le ciel m'en preſerve! & ce ſont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts; ils m'ont fait cent chicanes.
Au procés qu'ils nous ont ſottement intenté,
Moi ſeul, j'ai fait bouquer toute la Faculté!
Ils vouloient obliger tous les Apotiquaires
A faire & mettre en place eux mêmes leurs clyſteres,
Et que tous nos garçons ne fuſſent qu'aſſiſtans.

LISETTE.

Fi donc, ces Medecins ſont de plaiſantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,
Faire en jeune apprentif ces fonctions ſecretes,

C'étoit à ſoixante ans nous mettre à l'A B C.
Voyez pour tout un corps quel affront ç'eût été!

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procedure
D'avoir juſques au bout ſoutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien reſolu plûtôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & juſqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur deſſein en effet étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je ſuis quand je m'y mets plus têtu qu'une mule.

GERONTE.

C'eſt bien fait, ces Meſſieurs vouloient vous offenſer
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait! vous voulez prendre femm
Pour crever, & moi ſeul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous? allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monſieur...

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordit le co

GERONTE.

Mais, Monſieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes Medecines,
Avec de bons ſirops & drogues anodines,
De bon Catholicon...

GERONTE.

Monſieur...

CLISTOREL.

De bon ſéné,
De bon ſel polycreſte extrait & rafiné...

GERONTE.

Monſieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émetique,
Quelque bon lavement fort & diuretique,
Voilà ce qu'il vous faut, mais une femme!...

GERONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous eſt fermée à jamais.
*(Montrant Geronte à Liſette.)*
S'il lui falloit...

LISETTE.

Monſieur.

CLISTOREL.

Dans un peril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel ou de décoction,
Je le verrois crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais, Monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur!

## *SCENE XI.*

### LISETTE, GERONTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte!
Non, je ne vis jamais animal de la ſorte :
A le bien meſurer, il n'eſt pas, que je crois,
Plus haut que ſa ſeringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, ſon départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis dont il faut faire choix,
Qui s'eſt fait depuis peu paſſer Apotiquaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque ſirop à part,
Caſſe, ſené, rhubarbe, & le tout de hazard,
Qui ſera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous repoſer, Liſette, ſuis mes pas;
Ce Monſieur Cliſtorel m'a tout ému la bile.

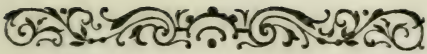
LISETTE.

Souvenez-vous toûjours quand vous ſerez tranquile,
Dans votre teſtament de me faire du bien.

GERONTE, *à part.*

Je t'en ferai, pourvû qu'il ne me coûte rien.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Erafte ne vient point me rendre de réponfe;
Qu'eft-ce que ce délai me prédit & m'annonce?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquieter tant?
Suffit que vous devez être de vous content,
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque,
Que de rompre un hymen aussi Tragi-comique.

GERONTE.

Je fuis content de moi dans cette occafion,
Et Monfieur Cliftorel a fort bonne raifon :
C'étoit la pierre au cou, la tête la premiere,
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

## SCENE II.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard*, GERONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

Hola! quelqu'un, hola!
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante?
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se préſente.
Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon!

LISETTE.

Eh! qui diantre chez nous heurte de la façon?
*Elle ouvre.*
Que voulez-vous, Monſieur, quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite?
*(à part.)*
Dieu me pardonne, c'eſt Criſpin, c'eſt lui, ma foi!

CRISPIN, *bas, à Liſette.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant, c'eſt moi.
*(haut.)*
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville,
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit ſon domicile.
Pourroit-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN, *lui ſecouant le bras.*

Parbleu! j'en ſuis bien aiſe. Ah! Monſieur, touchez-là.
Je ſuis vôtre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez-là derechef; le plaiſir me tranſporte
Au point que je ne puis aſſez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme aſſûrement prétend me démembrer...

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut être,
Je vois que vous avez peine à me reconnoître.
Mes traits vous ſont nouveaux, ſçavez-vous bien pourquoi?
C'eſt que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon pere, Alexandre Choupille,
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille,
Qui fut, à ce qu'on dit, votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence;
Mais un ami ſenſé lui dit en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encor aſſez l'ordre des tems;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inoüie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie?

LISETTE.

Une femme en effet
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc, cette femelle à concevoir ſi prompte,
Qu'à tout conſiderer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Apprenez, mon neveu, ſi par hazard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot au diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage, & nul ne peut lui reprocher
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois; cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante :
Quoiqu'il en ſoit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tar
Je ſuis votre neveu, quoiqu'en diſe l'envie,
De plus votre heritier venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre ſucceſſion.

GERONTE.

C'eſt bien fait, & je loüe aſſez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, ſoiez ſeur que je ne partirai
Qu'aprés vous avoir vû bien cloüé, bien muré,
Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE, *bas, à Geronte.*

Vous avez un neveu, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GERONTE, *bas, à Liſette.*

A te dire le vrai, j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la ſucceſſion ſera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain;
Je ſçai que pour un ſol, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez feſſer dans la place publique,
Vous avez, dit-on, même acquis en plus d'un lieu
Le titre d'uſurier & de feſſe-mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que ſi de mes deux bras j'avois encor l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre?

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oüi, vous, & dans l'inſtant ſortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,
Je vous trouve plaiſant de parler de la ſorte!
C'eſt à vous de ſortir & de paſſer la porte.
La maiſon m'appartient; ce que je puis ſouffrir,
C'eſt de vous y laiſſer encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah! Ciel, quel garnement!

GERONTE, *bas.*

Où ſuis-je?

CRISPIN.

Allons, ma nie.
Au bel appartement mene-moi, je te prie;
Eſt-il voiſin du tien? je te trouve à mon gré,
Et nous pourrons la nuit converſer de plein pié.
Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,
Nous fourniſſe à pleins brocs une liqueur aiſée.
Fais main-baſſe ſur tout, le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os.
Mon oncle, pour ce ſoir il me faut, je vous prie,
Cent Louis neufs comptant en avance d'hoirie;
Si-non demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maiſon.

GERONTE, *bas, à Lisette.*

Grands Dieux! vit-on jamais insolence semblable!

LISETTE, *bas, à Geronte.*

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable;
Pour le faire sortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie.
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous heriterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord, mais quand viendra ce jour?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six, mais aprés, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse,
Mon oncle, encor un coup tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

## SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! quel homme voilà!
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là!

GERONTE.

Ce n'eſt point mon neveu, ma ſœur étoit trop ſage
Pour elever ſon fils dans un air ſi ſauvage.
C'eſt un fiéfé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant à le voir il a quelque air de vous,
Dans ſes yeux, dans ſes traits un je ne ſçai quoi brille;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de ſa famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent.

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptants à ce beau Gentilhomme!

GERONTE.

Moi, lui laiſſer mon bien ! j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon preſage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait ſon voyage,
Et que le pauvre diable arrivé d'aujourd'hui
Auroit auſſi-bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'eſt ſur mon bien ſeul qu'il fonde ſa cuiſine,
Je t'aſſure déja qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait, il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme ſont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'aſſomment pas un oncle aſſez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur eſt obligé.
Mais Eraſte revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'eſt paſſé.

## *SCENE IV.*

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras,
Un malheureux neveu m'eſt tombé ſur les bras!

ERASTE.

Il vient de m'acoſter là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le ſujet qui l'ameine.

GERONTE.

Que dis-tu de ces airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans,
Il peſte, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu beſoin ici de ta preſence,
Pour reprimer l'excès de ſon impertinence;
Liſette en eſt témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui Monſieur vouloit de ſon bien faire part!

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis, je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me ſuis acquitté de ma commiſſion,
Et tout s'eſt fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante;
On a montré d'abord une ame indifferente.
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu.
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique legataire,
Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton...

GERONTE.

Oüi, je te l'ai promis, c'eſt mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des ſurpriſes,
Dont elles ne ſeront de ſix mois bien remiſes.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous ſurprendre & m'a ſurpris auſſi,
C'eſt que Madame Argante aimant votre famille,
M'a propoſé tout franc de me donner ſa fille,

Et d'acquitter ainſi par un commun égard
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu ſçu répondre à ces belles penſées?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées,
Sans avoir ſur ce point ſçu votre ſentiment,
Et de plus obtenu votre conſentement.

GERONTE.

Ne t'embaraſſe point encor de mariage,
Que mon exemple ici ſerve à te rendre ſage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix,
Il eſt tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix;
Il convient à Monſieur de ſuivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, & pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plait?

LISETTE.

Je ne ſçai pas, Monſieur, au vrai ce qu'il en eſt,
Mais tout le monde croit à votre air triſte & ſombre,
Qu'errant près du tombeau vous n'êtes plus qu'une ombr
Et que pour des raiſons qui vous font differer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels difcours & ton air d'infolence,
Tu pourrois à la fin laffer ma patience.

LISETTE.

Je ne fçai point, Monfieur, farder la verité,
Et dis ce que je penfe avecque liberté.

## *SCENE V.*

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une Dame là-bas, Monfieur, avec fa fuite,
Qui porte le grand deüil vient vous rendre vifite,
Et fe dit votre niéce.

GERONTE.

Encore des parens!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monfieur, d'en ufer de la forte,
Et vous ne devez pas lui refufer la porte.

*(au laquais.)*
Va-t'en la faire entrer.
*(à Geronte.)*
Contraignez-vous un peu,
La niéce aura l'esprit mieux fait que le neveu,
Entre tant de parens ce feroit bien le diable
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

## *SCENE VI.*

CRISPIN *en veuve, un petit Dragon lui portant la queuë;* GERONTE, LISETTE, ERASTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

CRISPIN *fait des révérences au laquais qui lui ouvre la porte. Le petit dragon fort.*

*(à Geronte.)*
Permettez, s'il vous plait, que cet embrassement
Vous témoigne ma joye & mon ravissement.
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas, à Eraste.*
Monsieur, c'est-là Crispin.

ERASTE, *bas, à Lisette.*
C'est lui, je le sçai bien.
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE, *à Eraſte.*

Elle a de la douceur, & de la politeſſe.
Qu'on donne promptement un fauteüil à ma nièce.

CRISPIN, *au laquais.*

Ne bougez s'il vous plait, le reſpect m'interdit...
*(à Geronte, avec le ton du reſpect.)*
Un fauteüil prés mon oncle! un tabouret ſuffit.
*Le laquais donne un tabouret à Criſpin.*

GERONTE.

Je ſuis aſſez content déja de la parente.

ERASTE.

Elle ſçait vraiment vivre, & ſa taille eſt charmante.
*Le laquais donne un fauteüil à Geronte, une chaiſe à Eraſte, un tabouret à Liſette, & ſort.*

CRISPIN.

Fi donc, vous vous mocquez. je ſuis à faire peur.
Je n'avois autrefois que cela de groſſeur,
Mais vous ſçavez l'effet d'un ſecond mariage.
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas-âge,
Cela gâte la taille, & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encor pour fille aſſurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une aſſez triſte épreuve,
A vingt ans mon mari m'a laiſſé mere & veuve.
Vous vous doutez aſſez qu'aprés ce prompt trépas,
Et faite comme on eſt, ayant quelques appas,

On auroit pu trouver à convoler de reste ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à devorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de facheux jours & de plus dures nuits,
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies,
Et je veux chez les morts emporter si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise,
Voilà des sentimens dignes d'une Artemise.

GERONTE, *à Crispin.*

Votre époux vous laissant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé je crois beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais le cœur tout gonflé d'amertume.
Deux ans encore aprés, j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans aprés ! voyez quelle fidelité !
On ne le croira pas dans la posterité.

GERONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Mayne ?

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet ;
De plus, certain procés qu'on m'a sottement fait,

Pour certain four bannal ſis en mon territoire.
Je propoſe d'abord un bon declinatoire.
On paſſe outre, je forme empêchement formel,
Et ſans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cauſe eſt au Baillage ainſi revendiquée,
On plaide, & je me trouve enfin interloquée.

LISETTE.

Interloquée? ah Ciel! quel affront eſt-ce là?
Et vous avez ſouffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur ſe voir interloquée!

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être ſi fort piquée?
C'eſt un mot du barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira,
Mais Juge de ſes jours ne m'interloquera.
Le mot eſt immodeſte, & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE, *à Criſpin.*

Elle eſt folle, & ſouvent il lui prend des accés...
Elle ne parle pas ſi bien que vous procés.

CRISPIN.

Ce procés n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'ameine,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Mayne,
Ayant appris, Monſieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joüeur...

ERASTE.

Comment donc? quel caprice!

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté ſouffre & la pudeur gémit...

GERONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plait, que ce diſcours s'adreſſe?

CRISPIN.

Oüi, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous bleſſe
Puiſqu'il eſt copié d'aprés la verité?

GERONTE, *à part.*

Je ne ſçai où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que depuis trés long-tems avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déja pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juſte Ciel! voyez les médiſans,
De quoi ſe mêlent-ils, eſt-ce là leur affaire?

GERONTE.

Je ne ſçai qui retient l'effet de ma colere!

CRISPIN.

Ainſi ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens.
Et pour vous empêcher dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons reſolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire.

LISETTE.

Ah! Ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous ſçavons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie,
Sortez d'ici, vous dis-je, & ſans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment, battre une veuve & la violenter!
Au ſecours, aux voiſins, au meurtre, on m'aſſaſſine.

GERONTE.

Voilà, je vous avouë, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre ſang vous oſez blaſphemer?
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monſieur?

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut auſſi vous mettre à la Salpetriere.

LISETTE.

A la Salpetriere!

CRISPIN.

Oüi, ma mie, & ſans bruit;
De vos deportemens on n'eſt que trop inſtruit.

ERASTE.

Il faut developer le fond de ce miſtere.
Que l'on m'aille à l'inſtant chercher un Commiſſaire!

CRISPIN.

Un Commiſſaire à moi! ſuis-je donc, s'il vous plait,
Gibier à Commiſſaire?

ERASTE.

On verra ce que c'eſt,
Et dans peu nous ſçaurons, avec un tel tumulte,

Si l'on vient chez les gens ainſi leur faire inſulte.
Vous mon oncle, rentrez dans votre appartement,
Je vous rendrai raiſon de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci ſera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Criſpin.*

Miſerable, tu mets un oncle à l'agonie!
La mauvaiſe famille & du Mayne & de Caën!
Oüi, tous ces parens-là méritent le carcan.

*Geronte, accable, ſort, ſoutenu par Liſette.*

## *SCENE VII.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Eſt-il bien vrai, Criſpin, & ton ardeur ſincere...

CRISPIN.

Envoyez-donc, Monſieur, chercher un Commiſſaire,
Je l'attens de pied ferme.

ERASTE.

Ah! juſte Ciel! c'eſt toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oüi, ventrebleu, c'eſt moi,
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a ſouffert d'une telle incartade !

CRISPIN.

L'ardeur de vous ſervir m'a donné cet habit,
Et, comme vous voyez, mon projet réüſſit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage,
Ici de deux parens j'ai fait le perſonnage,
Et j'ai dit en leur nom de telles duretez,
Qu'ils feront par ma foi tous deux déſheritez.

ERASTE.

Quoi ?

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble Campagnard le plumet ſur l'oreille,
Avec un feûtre gris, longue brete au côté,
Mon air de bas-Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coëffe m'inſpire
Plus d'intrepidité que je ne puis vous dire,
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,
L'adreſſe & l'artifice ont paſſé dans mon cœur.
Qu'on a ſous cet habit & d'eſprit & de ruſe !

ERASTE.

Enfin de ſes neveux l'oncle ſe deſabuſe,
Il fait un teſtament qui doit combler mes vœux,
Eſt-il dans l'univers un mortel plus heureux?

## *SCENE VIII.*

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ah! Monſieur, apprenez un accident terrible,
Monſieur Geronte eſt mort.

ERASTE.

Ah! Ciel, eſt-il poſſible!

CRISPIN.

Quoi! l'oncle de Monſieur ſeroit défunt?

LISETTE.

Hélas!
Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme eſt bas!
Arrivant dans ſa chambre & ſe traînant à peine,
Il s'eſt mis ſur ſon lit ſans force & ſans haleine,
Et roidiſſant les bras, la ſuffocation
A tout d'un coup coupé la reſpiration,
Enfin il eſt tombé, malgré mon aſſiſtance,
Sans voix, ſans ſentiment, ſans poulx, ſans connoiſſance.

ERASTE.

Je ſuis au deſeſpoir, c'eſt ce dernier tranſport
Où tu l'as mis, Criſpin, qui cauſera ſa mort.

CRISPIN.

Moi, Monſieur? de ſa mort je ne ſuis point la cauſe,
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la choſe.
Pourquoi ſe ſaiſit-il ſi fort pour des diſcours?
J'en voulois à ſon bien, & non pas à ſes jours.

ERASTE.

Ne deſeſperons point encore de ſa vie,
Il tombe aſſez ſouvent dans une léthargie,
Qui reſſemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah! Monſieur, pour le coup il eſt à moitié mort,
Et moi qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah! juſte Ciel! Criſpin, quel triſte évenement!
Mon oncle mourra donc ſans faire un teſtament?
Et je ſerai fruſtré par cette mort cruelle
De l'eſpoir d'obtenir la charmante Iſabelle?
Fortune, je ſens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'eſt à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et preſenter un front digne de la tempête,
Il n'eſt pas tems ici de répandre des pleurs,
Faiſons voir un courage au-deſſus des malheurs.

ERASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons-nous faire?

CRISPIN.

Il faut premierement d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre fort, ſonder les cabinets,
Demeubler la maiſon, s'emparer des effets;
Liſette, quelque tems tiens la bouche couſuë,
Si tu peux. Va fermer la porte de la ruë.
Empare-toi des clefs de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage,
N'emporte pas trop loin votre boüillant courage!
Sur tout dans l'action gardons le jugement,
Le ſort conſpire en vain contre le teſtament.
Plûtôt que tant de bien paſſe en des mains profanes,
De Geronte défunt j'évoquerai les mânes,
*(à Eraſte.)*
Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Liſette, & Criſpin, & l'Enfer & les Dieux.

*Fin du troiſiéme Acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *tenant le porte-feüille de Geronte.*

Ah ! mon pauvre Crifpin, je perds toute efperance !
Mon oncle ne fçauroit reprendre connoiffance :
L'art & les Medecins font ici fuperflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs univerfel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Crifpin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Lifette & moi, Monfieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien auffi fur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel deftin à nos defirs contraire,
Epuife contre nous les traits de fa colere,

Nos ſoins ne ſeront pas infructueux & vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triſte & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, ſi je veux, à l'abry de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvez ſur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennuy.
Ce petit lenitif en attendant le reſte,
Pourra nous conſoler d'un coup auſſi funeſte.

ERASTE.

Il eſt vrai, cher Criſpin, mais enfin tu ſçais bien
Que cela ne fait pas preſque le quart du bien
Qu'en la ſucceſſion mes ſoins pouvoient prétendre,
Et que le teſtament me donnoit lieu d'attendre.
Des Maiſons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas,
Non que l'ardeur du gain & la ſoif des richeſſes
Me fiſſent reſſentir leurs indignes foibleſſes.
C'eſt d'un plus noble feu dont mon cœur eſt épris,
Je devois épouſer Iſabelle à ce prix.
Ce n'eſt qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de ſa mere obtenir les ſuffrages.
Faute de teſtament, je perds & pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raiſons, elles ſont très-plauſibles ;
Mais ce ſont de ces coups imprevus & terribles,
Dont tout l'eſprit humain demeure confondu,

Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard ſa derniere demeure,
O mort! tu devois bien attendre encor une heure.
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,
Et le tout ſe ſeroit paſſé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un eſpoir fondé ſur la juſtice,
En ſteriles regrets paſſe & s'évanoüiſſe?
Ne ſçaurois-tu, Criſpin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal?
Tantôt tu méditois un heroïque ouvrage,
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courag

CRISPIN.

Oüi : je croyois tantôt réparer cet échec,
Mais à préſent j'échouë, & je demeure à ſec :
Un autre en pareil cas ſeroit auſſi ſterile.
S'il faloit par hazard d'un coup de main habile,
Souſtraire, eſcamoter ſans bruit un teſtament,
Où vous ſeriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois par quelque coup d'adreſſe,
Exercer mon talent & montrer ma proüeſſe;
Mais en faire trouver alors qu'il n'en eſt point,
Le diable avec ſa clique, & reduit à ce point,
Fort inutilement s'y caſſeroit la tête,
Et cependant, Monſieur, le diable n'eſt pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me deſeſperer?

## *SCENE II.*

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Eraſte.*

Les Notaires, Monſieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette ſalle baſſe.
Voyez, que voulez-vous, s'il vous plait, qu'on en faſſe?

ERASTE.

Je vois à tout moment croitre mon embarras;
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Sçavent-ils que mon oncle a perdu connoiſſance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non, pas encor, je penſe.

ERASTE.

Criſpin!...

CRISPIN.

Monſieur?

ERASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas!

ERASTE.

Juſte Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous fa.
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous ſoit ſalutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller?

ERASTE, *l'arrêtant.*

Attens encore un peu, je me ſens accabler.
Criſpin, tu vas me voir expirer à ta vuë.

CRISPIN.

Je vous ſuivrai de prés, & la douleur me tuë.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir tous trois,
Comme d'un coup de foudre écraſer à la fois!

CRISPIN.

Attendez... il me vient... le deſſein eſt bizarre.
Il pourroit par hazard... J'entrevois... je m'égare.
Et je ne vois plus rien que par confuſion.

LISETTE.

Peſte ſoit l'animal avec ſa viſion !

ERASTE.

Fais-nous part du deſſein que ton cœur ſe propoſe.

LISETTE.

Allons, mon cher Criſpin, tâche à voir quelque choſe.

CRISPIN.

Laiſſe-moi donc rêver... oüi-dà... non... ſi pourtant,
Pourquoi non... on pourroit...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant.
Les Notaires là-bas ſont dans l'impatience,
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il eſt vrai, mais enfin j'accouche d'un deſſein
Qui paſſera l'effort de tout eſprit humain.
Toi qui parois dans tout ſi legere & ſi vive,
Exerce à ce ſujet, ton imaginative.
Voyons ton bel eſprit.

LISETTE.

Je t'en laiſſe l'emploi.
Qui peut en fourberie être ſi fort que toi?
L'amour doit ranimer ton adreſſe paſſée.

CRISPIN.

Paix... ſilence .. il me vient un ſurcroit de penſée...
J'y ſuis, ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteüil aſſis...

LISETTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Ne troublez pas l'entouſiaſme où je ſuis.
Un grand bonnet fourré juſques ſur les oreilles...
Les volets bien fermez...

LISETTE.

C'eſt penſer à merveilles.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, dans ce jour, au gré de vos ſouhaits,
Vous ſerez legataire, & je vous le promets.
Allons, Liſette, allons, ranimons notre zele,
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.

Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, & ſon bonnet de nuit;
Les depoüilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire;
Et je cours te ſervir. Je reviens ſur mes pas.

## *SCENE III.*

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Criſpin, des portes du trépas.
Si ton deſſein ſuccede au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reſte de ta vie.
Je ſerois legataire! & par même moyen
J'épouſerois l'objet qui fait ſeul tout mon bien.
Ah! Criſpin!

CRISPIN.

Cependant une terreur ſecrette
S'empare de mes ſens, m'allarme & m'inquiette.
Si la juſtice vient à connoiſtre du fait,
Elle eſt un peu brutale, & ſaiſit au collet.
Il faut faire un faux ſeing; & ma main allarmée
Se refuſe au projet dont mon ame eſt charmée.

ERASTE.

Ton trouble eſt mal fondé; depuis deux ou trois mois,
Geronte ne pouvoit ſe ſervir de ſes doigts,
Ainſi ſa ſignature, ailleurs ſi neceſſaire,
N'eſt point, comme tu vois, requiſe en notre affaire,
Et tu déclareras que tu ne peux ſigner.

CRISPIN.

A de bonnes raiſons je me laiſſe gagner,
Et je tens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai beſoin pour un ſi grand ouvrage.

## *SCENE IV.*

LISETTE *apportant des hardes pareilles à celles de Geronte;* ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

Du bon homme Geronte en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *ſe deshabillant.*

Ne perdons point de tems! Que l'on m'habille en hâte
Monſieur, mettez la main s'il vous plaît à la pâte,
La robe, dépêchons, paſſez-la dans mes bras.
Ah! le mauvais valet! Chauſſez chacun un bas.
Ça, le mouchoir de cou...
*(à Liſette.)*
Mets-moi vite ce caſque,
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage eſt fantaſque.

LISETTE.

Oüi, voilà le défunt; diſſipons notre ennui,
Geronte n'eſt point mort puiſqu'il revit en lui.
Voilà ſon air, ſes traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec ſon habit ſi ſon mal m'alloit prendre?

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de reſolution.

CRISPIN.

Ma foi, déja je ſens un peu d'emotion;
Je ne ſçai ſi la peur eſt un peu laxative,
Ou ſi cet habit a la vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux quand tu voudras appeler les Notaires,
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

## *SCENE V.*

### ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monſieur, s'il vous plait, fermez porte & fenêtre
Un éclat indiſcret peut me faire connoître!
Avancez cette table, approchez ce fauteüil,
Ce jour mal condamné me bleſſe encore l'œil,
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahiſſe.

ERASTE.

Faſſe un heureux deſtin réüſſir l'artifice!
Si j'oſe me porter à cette extremité,
Malgré-moi j'obéïs à la neceſſité.
J'entens du bruit.

CRISPIN, *ſe jettant bruſquement ſur le fauteüil.*

Songeons à la ceremonie,
Et ne me quittez pas, Monſieur, à l'agonie.
Un Dieu dont le pouvoir ſert d'excuſe aux Amans,
Sçaura me diſculper de ces emportemens.

## *SCENE VI.*

LISETTE, M. SCRUPULE,
M. GASPARD, CRISPIN, ERASTE.

LISETTE, *aux Notaires.*

Entrez, Meſſieurs, entrez.
*(à Criſpin.)*
Voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux Notaires.*

Meſſieurs, je ſuis ravi, quoiqu'à l'extremité,
De vous voir tous les deux en parfaite ſanté.
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et ſi je me portois auſſi-bien que vous faites,
Je ne ſongerois guere à faire un teſtament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,
Rien n'eſt déſeſperé; cette ceremonie
Jamais d'un teſtateur n'a racourci la vie;
Au contraire, Monſieur, la conſolation
D'avoir fait de ſes biens la diſtribution
Répand au fond du cœur un repos ſimpatique,
Certaine quietude, & douce & balzamique,
Qui, ſe communiquant aprés dans tous les ſens,
Rétablit la ſanté dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veüille donc me traiter de la ſorte!
*(à Liſette.)*
Meſſieurs, aſſeyez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monſieur, nous apportons nos ſoins.
Que ces actes ſecrets ſe paſſent ſans temoins.
Il ſeroit à propos que Monſieur prît la peine
D'aller avec Madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi je ne puis quitter Monſieur un ſeul moment.

ERASTE.

Mon oncle ſur ce point dira ſon ſentiment.

CRISPIN.

Ces perſonnes, Meſſieurs, ſont ſages & diſcretes,
Je puis leur confier mes volontez ſecrettes,
Et leur montrer l'excés de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de vôtre intention.
Le teſtament ſera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le reduira dans le ſtyle ordinaire.
*(Il dit à M. Gaſpard, qui écrit.)*
Pardevant, fut preſent... Geronte... *& cætera.*
*(à Geronte.)*
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cens francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Meſſieurs, il ne m'importe guere;
Qu'on ſe garde ſur tout de me mettre trop prés
De quelque Procureur chicaneur & mauvais;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle :
Ce ſeroit tous les jours procedure nouvelle,
Et je ſerois encor contraint de deguerpir.

ERASTE.

Tout ſe fera, Monſieur, ſelon votre deſir;
J'aurai ſoin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre celebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se faſſe à peu de frais & fort modeſtement.
Il fait trop cher mourir, ce ſeroit conſcience;

Jamais de mon vivant je n'aimai la dépenſe.
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *bas.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'eſt à vous maintenant s'il vous plaît de nous dire
Les legs qu'au teſtament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'eſt à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'inſtitué Eraſte mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon ſeul Légataire,
Unique, univerſel.

ERASTE.

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Lui laiſſant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaiſſelle, argent comptant, contrats, maiſons, billets,
Desheritant, en tant que beſoin pourroit être,
Parens, nieces, neveux, nez auſſi-bien qu'à naître;
Et même tous batards à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decés.

LISETTE.

Ce diſcours me fend l'ame. Helas! mon pauvre maître
Il faudra donc vous voir pour jamais diſparoître.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

*Item.* Je donne & legue à Lisette presente...

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de Servante,
Pour épouser Crispin en legitime nœud,
Non autrement.

LISETTE, *tombant comme évanoüie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soûtiens-la, mon neveu.
Et pour recompenser l'affection, le zele,
Que de tout tems pour moi j'ai reconnus en elle...

LISETTE.

Le bon maitre, grands Dieux! que je vais perdre-là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espéce.

LISETTE.

Ha! ha! ha!

ERASTE, *à part.*

Deux mille écus! Je crois que le pendard se mocque.

LISETTE.

Je n'y puis resister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien seront pris & perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire;
Et vous paye au centuple un œuvre meritoire!
*(à part.)*
Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas.*

Le fripon m'a joüé d'un tour de son métier.
*(haut, à Crispin.)*
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
*Item.* Je laisse & legue à Crispin...

ERASTE, *bas.*

A Crispin!
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein!

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux ſervices...

ERASTE, *bas.*

Ah! le traitre!

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus & doit rendre à ſon maître...

ERASTE.

Vous ne connoiſſez pas, mon oncle, ce Criſpin;
C'eſt un mauvais valet, yvrogne, libertin,
Meritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, mon neveu, du contraire,
Je connois ce Criſpin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc leguer en dépit des jaloux...

ERASTE, *à part.*

Le chien!

CRISPIN.

Quinze cent francs de rentes viageres,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

ERASTE, *à part.*

Ah! quelle trahiſon!

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le prefent malhonnête & que ce foit trop peu?

ERASTE.

Comment! quinze cent francs!

CRISPIN.

Oüi, fans laquelle claufe
Le prefent teftament fera nul, & pour caufe.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y penfez donc pas.

CRISPIN.

Je fçai ce que je fais
Et je n'ai point l'efprit fi foible & fi débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez j'en laifferai deux mille.

ERASTE.

Si...

LISETTE, *bas, à Erafte.*

Ne l'obftinez point, je connois fon efprit,
Il le feroit, Monfieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE, *bas, à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrois faire un fideicommis?

ERASTE, *bas.*

Le scelerat encor rit de ma retenuë;
Il ne me laissera plus rien s'il continuë.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

ERASTE, *à part.*

Le ciel en soit beni!

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.
*(à Crispin.)*
Vous plait-il de signer?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralisie,
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit teſtateur déclare en cet endroit,
Que de ſigner ſon nom il eſt dans l'impuiſſance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un teſtament à faire eſt un peſant fardeau!
M'en voila délivré, mais je ſuis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Criſpin.*

Vous n'avez plus beſoin de notre miniſtére?

CRISPIN.

Laiſſez-moi s'il vous plait l'acte qu'on vient de faire

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monſieur, cet acte eſt un dépôt,
Qui reſte dans nos mains. Je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaiſir; mon oncle vous en prie,
Et veut recompenſer votre peine & vos ſoins.

M. GASPARD.

C'eſt maintenant, Monſieur, ce qui preſſe le moins.

CRISPIN.

Liſette, conduis-les.

## *SCENE VII.*

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *ſe deshabillant, puis remettant en place la table & les chaiſes.*

Ay-je tenu parole,
Et dans l'occaſion ſçai-je joüer mon rôle,
Et faire un teſtament?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux, as-tu perdu l'eſprit,
De faire un teſtament qui m'eſt ſi dommageable,
De laiſſer à Liſette une ſomme ſemblable!

CRISPIN.

Ma foy ce n'eſt pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant!

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun ſoit content.
Pouvois-je moins laiſſer à cette pauvre fille?

ERASTE.

Comment donc, traître!

CRISPIN.

Elle eſt un peu de la famille
Votre oncle, ſi l'on croit le lardon ſcandaleux,
N'a pas été toujours impotent & gouteux,
Et j'ai dû lui laiſſer un peu de ſubſiſtance,
Pour l'acquit de ſon ame, & de ma conſcience.

ERASTE.

Et de ta conſcience! Et ces quinze cent francs
De penſion à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait leguer avec tant de prudence!
Eſt-ce encor pour l'acquit de cette conſcience?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monſieur, s'eſtomaquer ſi fort;
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
Puiſque le teſtament que nous venons de faire,
Où je vous inſtituë unique Legataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en preſerve le Ciel!

CRISPIN.

Sans former d'entrepriſe,
Laiſſons la choſe au point où votre oncle l'a miſe.

ERASTE.

Ce ſeroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve auſſi-bien dans le fond de mon cœur,
Certain remord cuiſant, certaine ſinderefe,
Qui furieuſement ſur l'eſtomach me pefe.

ERASTE.

Rentrons, Criſpin, je tremble, & ſuis perſuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé,
Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Helas! il étoit tems ma foi de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front,
Ne peut avoir un prix ni trop grand ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc s'il vous plait m'avancer une année
De cette penſion que je me ſuis donnée.
Vous ne ſçauriez me faire un plus charmant plaiſir.

ERASTE.

C'eſt ce que nous verrons avec plus de loiſir.

## *SCENE VIII.*

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jettant dans le fauteuil.*

Miſericorde! ah! Ciel, je me meurs, je ſuis morte!

ERASTE.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la ſorte?

LISETTE.

J'étouffe, ouf! ouf! la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo ſoudain a donc pû te troubler?
Parle donc, ſi tu veux.

LISETTE.

Geronte...

CRISPIN.

Eh bien! Geront

LISETTE, *ſe levant bruſquement.*

Ah! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE.

Un grand phantôme noir.

ERASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE.

Hélas! mon cher Monſieur, je dis ce que j'ai vû.
Aprés avoir conduit ces Meſſieurs dans la ruë,
Où la mort du bonhomme eſt déja répanduë,
Où même le Crieur a voulu malgré moi,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoi,
De la chambre où giſoit votre oncle ſans eſcorte
Il m'a ſemblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et montant l'eſcalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant Geronte ſur ſes pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame poſſedée,
T'abuſe & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'eſt lui, vous dis-je, il parle... Ah!
*Elle ſe lève ſoudain & ſe ſauve, effrayée, dans un coin.*

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE, *revenant prés de Criſpin.*

Excuſe, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant ſans détourner la vûë,

Eſſouflée & tremblante, ici je ſuis venuë
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'eſt qu'une létargie & qu'il n'en eſt que mieux.

ERASTE.

Avec quelle conſtance au branle de ſa rouë,
La fortune ennemie & me berce & me jouë!

LISETTE.

O trop flateur eſpoir! projets ſi bien conçûs,
Et mieux executez, qu'êtes-vous devenus!

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le ſort nous renvoye,
Et l'avare Acheron lâche encore ſa proye!
Vous le voulez, grands Dieux! ma conſtance eſt à bout,
Je ne ſçai où j'en ſuis & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vû tantôt ſi grand, ſi magnanime,
Un ſeul revers te rend foible & puſillanime.
Reprens des ſentimens qui ſoient dignes de toi,
Offrons-nous aux dangers, viens ſignaler ta foi.
Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuſer encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais ſans perdre tems remettre ces billets

Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourroit bien fervir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le foin
D'appeller le fecours dont il aura befoin.
Pour retourner plûtôt je parts en diligence,
Et viens vous raffurer ici par ma prefence.

## *SCENE IX.*

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon teftament!
Je vois ma penfion payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon fervice?

CRISPIN.

Jufte Ciel! fauve-moi des mains de la juftice.
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiete fort,
Je crains bien d'avoir fait mon teftament de mort

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

MADAME ARGANTE, *à Eraſte.*

Quel eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépoſitaire;
On me ſoupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réuſſir en ſecret vos deſſeins.
Maintenant que votre oncle a pû malgré ſon âge,
Reprendre de ſes ſens heureuſement l'uſage,
Le parti le meilleur ſans uſer de délais,
Eſt de lui reporter vous-même ſes billets.

ERASTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles ſentimens qui regnent dans votre ame.

Nous ne prétendons point vous ni moi retenir
Un bien qui ne nous peut encor appartenir;
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace,
Le Ciel m'inſpirera ce qu'il faut que je faſſe.
Je le prens à temoin ſi dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour mériter la charmante Iſabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zéle.
Mais on pardonnera ces tranſports amoureux.
*(à Iſabelle.)*
Mon excuſe, Madame, eſt écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puiſque pour notre hymen, j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un ſentiment ſincere.
Les biens dont vous pouvez heriter chaque jour,
N'ont point du tout pour vous determiné l'amour.
Votre perſonne ſeule eſt le bien qui me flate,
Et tous les biens brillans dont la fortune éclate,
Ne ſçauroient ébloüir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur; non je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE.

Tous ces beaux ſentimens ſont fort bons dans un livre;
L'amour ſeul, tel qu'il ſoit, ne donne point à vivre,
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on eſt marié, qu'autant qu'on a du bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant par ſa convaleſcence,

Fait revivre en mon cœur la joye & l'eſperance.
Et je vais l'exciter à faire un teſtament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de ſon reſſentiment?
Ces billets detournez ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos deſirs un ſentiment contraire?

ERASTE.

Et voilà la raiſon qui me fait hazarder
A vouloir quelque tems encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en ſa puiſſance,
Il accordera tout ſans trop de reſiſtance.
Il faut, Mademoiſelle, en ce peril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert :
Voilà tous bons billets qu'il faut s'il vous plait prer

ISABELLE.

Moi!

ERASTE.

N'en rougiſſez point, ce n'eſt que pour les rer

ISABELLE.

Mais je ne ſçai, Monſieur, en cette occaſion,
Si je dois accepter cette commiſſion.
De ces billets ſurpris on me croira complice :
En reſtitutions je ſuis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit. C'eſt Criſpin que je voi
*(à Criſpin.)*
A qui donc en as-tu? te voilà hors de toi.

## SCENE II.

CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

Allons, Monſieur, allons; en homme de courage,
Il faut ici ma foi ſoûtenir l'abordage.
Monſieur Geronte approche.

ERASTE.

*(à Madame Argante & à Iſabelle.)*
O Ciel! En ce moment.
Souffrez que je vous meine à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à ſa vûë;
Laiſſons évaporer un peu ſa bile émuë.
Et quand il ſera tems tous unanimement,
Nous viendrons travailler enſemble au dénoüement.
*(à Criſpin.)*
Pour toi, reſte ici; vois l'humeur dont il peut être,
Et tu m'informeras s'il eſt tems de paroître.

CRISPIN, *ſeul.*

Nous voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras.
Dieu veüille nous tirer d'un auſſi mauvais pas!

## SCENE III.

### GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma foiblesse;
Je ne sçai où je suis, l'éclat du jour me blesse,
Et mon foible cerveau de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions; mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement,
Qu'il n'est pas bien aisé dans le fond de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise & les soins necessaires,
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos affaires
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

GERONTE.

Ou donc est mon neveu? son absence m'ennuye.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je croi, n'eſt plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu-là, comment?

CRISPIN.

Il s'eſt ſaiſi ſi fort,
Quand il a vû vos yeux tourner droit à la mort,
Que n'écoutant plus rien que ſa douleur amere,
Il s'eſt allé jetter...

GERONTE.

Où donc! dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſur ſon lit, où baigné de ſes pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ſes malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joye.
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye
Un oncle toujours plein de tendreſſe pour lui,
Qui connoit ſon bon cœur & qui vient aujourd'hui
Lui montrer des effets de ſa reconnoiſſance.

CRISPIN.

S'il n'eſt pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'ameine ici.

*Il ſort.*

## SCENE IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Mais, à ce que je voi,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi?

LISETTE.

Nous vous avons crû mort pendant une heure entier.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et sans perdre de tems faire mon testament.
Les Notaires sont-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

## *SCENE V.*

ERASTE, CRISPIN, LISETTE, GERONTE.

CRISPIN, *à Eraſte.*

Le Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas! à ce bonheur me ſerois-je attendu!
Je revois mon cher oncle, & le Ciel par ſa grace,
Senſible à mes douleurs, permet que je l'embraſſe,
Aprés l'avoir cru mort, il paroit à mes yeux.

GERONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux,
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant executer l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monſieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir les ſyncopes, les criſes,
Dont par la ſimpatie, il ſentoit les repriſes,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miſeres.
Mais j'apperçois quelqu'un.
*(bas, à Criſpin.)*
C'eſt un des deux Notaire

GERONTE.

Bon jour, Monſieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*
Ah! me voilà perdu.

## *SCENE VI.*

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

GERONTE.

Icy depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes je ſuis ravi, Monſieur, qu'en moins d'une h
Vous joüiſſiez déja d'une ſanté meilleure.
Je ſçavois bien qu'ayant fait votre teſtament,
Vous ſentiriez bien-tôt quelque ſoulagement,
Le corps ſe porte mieux lorſque l'eſprit ſe trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que ſelon vos deſſeins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? Pourquoi, pour quelle affaire

M. SCRUPULE.

C'eſt votre teſtament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon teſtament?

M. SCRUPULE.

Oüi, ſans doute, Monſieur.

LISETTE, *bas.*

Criſpin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je friſſonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu vous reſvez, Monſieur; c'eſt pour le faire
Que j'ai beſoin ici de votre miniſtere.

M. SCRUPULE.

Je ne reſve, Monſieur, en aucune façon,
Vous nous l'avez dicté plein de ſens & raiſon.

Le repentir ſi-tôt ſaiſiroit-il votre ame?
Monſieur étoit preſent auſſi bien que Madame.
Ils peuvent là deſſus dire ce qu'ils ont vû.

ERASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juſte Ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraſte étoit preſent?

M. SCRUPULE

Oüi, Monſieur, je vous jure.

GERONTE.

Eſt-il vrai, mon neveu? parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point, Monſieur, de teſtament,
C'eſt m'arracher le cœur trop tiranniquement.

GERONTE.

Liſette, parle donc!

LISETTE.

Criſpin, parle en ma place;
Je ſens dans mon goſier que ma voix s'embarraſſe.

CRISPIN.

Je pourrois là-deſſus vous rendre ſatisfait,
Nul ne ſçait mieux que moi la verité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon teſtament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vû tantôt abſolument écrire,
Mais je ſuis trés-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme à peu prés mis comme vous êtes-là,
Aſſis dans un fauteüil auprés de deux Notaires,
A dicté mot à mot ſes volontez dernieres.
Je n'aſſurerai pas que ce fut vous; pourquoi?
C'eſt qu'on peut ſe tromper : mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE, *à Geronte.*

Rien n'eſt plus veritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la memoire,
Et c'eſt ma léthargie.

CRISPIN.

Oüi, c'eſt elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, & pour prouver le fait,
Ne vous ſouvient-il pas que pour certaine affaire
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire?

GERONTE.

Oüi.

LISETTE.

Qu'il eſt arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris auſſi tôt ſa plume & ſon cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaiſie...

GERONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous ſouvient-il pas, Monſieur, bien nettement,
Qu'il eſt venu tantôt certain Neveu Normand,
Et certaine Baronne, avec un grand tumulte,
Et des airs inſolens chez vous vous faire inſulte?

GERONTE.

Oüi.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre teſtament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GERONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raiſon, & mon mal eſt réel.

LISETTE.

Ne vous ſouvient-il pas que Monſieur Cliſtorel...

ERASTE.

Pourquoi tant repeter cet interrogatoire?
Monſieur convient de tout, du tort de ſa mémoire,
Du Notaire mandé, du teſtament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il ſoit vrai puiſque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
*Fut preſent devant nous, dont les noms ſont au bas,*
*Maitre Mathieu Geronte en ſon fauteüil à bras,*
*Etant en ſon bon ſens, comme on a pú connoitre*
*Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroitre,*
*Quoique de corps malade ayant ſain jugement,*
*Lequel aprés avoir reflechi mûrement,*
*Que tout eſt ici bas fragile & tranſitoire...*

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre en entendant ces mots!

LISETTE.

Hélas! je ne ſçaurois arrêter mes ſanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame eſt attendrie.
Là, là, conſolez-vous, je ſuis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

*Conſiderant que rien ne reſte en même état,*
*Ne voulant pas auſſi deceder inteſtat...*

CRISPIN.

Inteſtat...

LISETTE.

Inteſtat!... ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites tréve un moment à vos ſoupirs, Madame.
*Conſiderant que rien ne reſte en même état,*
*Ne voulant pas auſſi deceder inteſtat...*

CRISPIN.

Inteſtat!

LISETTE.

Inteſtat!

M. SCRUPULE.

Mais laiſſez-moi donc lire,
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
*A fait, dicté, nommé, redigé par écrit*
*Son ſuſdit teſtament en la forme qui ſuit.*

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il m'en ſouvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.
Ce que c'eſt que de nous! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lit.*

*Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes.*

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites.
*Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,*
*Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.*

GERONTE.

Je dois quatre cent francs! c'eſt une fourberie.

CRISPIN, *à Geronte.*

Excufez-moi, Monfieur, c'eft votre léthargie.
Je ne fçais pas au vrai fi vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandez.

GERONTE.

C'eft un maraut qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y feroient tous on ne les plaindroit guere.

M. SCRUPULE, *lifant.*

*Je fais mon Legataire unique, univerfel,*
*Erafte mon neveu.*

ERASTE.

Se peut-il? jufte Ciel!

M. SCRUPULE, *lifant.*

*Déshéritant en tant que befoin pourroit être,*
*Parens, nièces, neveux, nez auffi-bien qu'à naître,*
*Et même tous bâtards à qui Dieu faffe paix,*
*S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decès.*

GERONTE.

Comment! moi? des bâtards!

CRISPIN.

C'eft ftyle de Notaire.

GERONTE.

Oüi, je voulois nommer Eraſte Legataire.
A cet article-là je vois preſentement
Que j'ai bien pû dicter le preſent teſtament.

M. SCRUPULE, *liſant.*

*Item. Je donne & legue en eſpece ſonnante*
*A Liſette...*

LISETTE.

Ah! grands Dieux!

M. SCRUPULE, *liſant.*

*Qui me ſert de ſervante,*
*Pour épouſer Criſpin en legitime nœud,*
*Deux mille écus.*

CRISPIN, *à Geronte.*

Monſieur... en verité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y penſe...
Je me ſens ſuffoquer par la reconoiſſance.

*à Liſette.*

Parle donc!

LISETTE, *embraſſant Geronte.*

Ah! Monſieur...

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire cela?
Je ne ſuis point l'autheur de ces ſotiſes-là.
Deux mille écus comptans!

LISETTE.

Quoi! déjà, je vous p
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur!
Lui refuseriez-vous cette petite grace?

GERONTE.

Comment! six mille francs! quinze ou vingt écus,

LISETTE.

Les maris aujourd'huy, Monsieur, sont si courus!
Et que peut-on, helas! avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie?
Il en est à tout prix.
*(au Notaire.)*
Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE, *lisant.*

*Item. Je donne & legue...*

CRISPIN, *à part.*

Ah! c'est mon tour enfin;
Et l'on va me jetter...

M. SCRUPULE, *lisant.*

*à Crispin...*

GERONTE, *regardant Crispin, qui se fait petit.*

A Crispin!

M. SCRUPULE, *lisant.*

*Pour tous les obligeans, bons & loyaux services*
*Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,*
*Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...*

GERONTE, *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?
Voyons!

M. SCRUPULE, *lisant.*

*Quinze cent francs de rentes viageres,*
*Pour avoir souvenir de moi dans ses prieres.*

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Geronte.*

Oüi, je vous le promets, Monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prirai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'apelle un vrayment honnête homme!
Si genereusement me laisser cette somme!

GERONTE.

Non serai-je, parbleu! Que veut dire ceci?
*(au Notaire.)*
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi! moi, j'aurois legué sans aucune raison
Quinze cent francs de rente, à ce maitre fripon
Qu'Eraste auroit chassé s'il m'avoit voulu croire.

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;
Voulez-vous, démentant un genereux effort,
Etre avaricieux même aprés votre mort?

GERONTE.

Ne m'as-tu point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je ſens les approches,
Je n'oſe me foüiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeſte embarras!
*(haut, à Geronte.)*
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE, *à Eraſte.*

Où ſont-ils donc? répons...

ERASTE.

Tantôt pour Iſabelle,
Je les ai par votre ordre exprés portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre!

ERASTE.

Oüi, Monſieur.

GERONTE.

Je ne m'en ſouviens p

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux ſur ce point
Qu'on me faſſe raiſon. Quelles friponneries!
Je ſuis las à la fin de tant de léthargies.
*(à Eraſte.)*
Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don
J'avois perdu l'eſprit, le ſens & la raiſon.

## *SCENE DERNIERE.*

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, M. SCRUPULE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE, *à Geronte.*

Ne vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais ſous des loix que nous oſons prétendre.

GERONTE.

Et quelles ſont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le present testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece?

LISETTE.

Songez à l'interêt que le Ciel vous en rend,
Et plus le legs est gros, plus le merite est grand.

GERONTE, *à Crispin.*

Et ce maraut auroit cette somme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, Monsieur, d'en faire un bon usage.
De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit joüir qu'aprés ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout, regardez cette belle.
Vous sçavez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups.
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monſieur mon neveu...

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flame,
Que lorſqu'en écoutant un ſentiment plus ſain,
Votre cœur moins épris a changé de deſſein.

MADAME ARGANTE.

Je croi que vous & moi nous ne ſçaurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà.
Tels que je les reçus, je les rends.
*Elle préſente le portefeuille à Geronte.*

LISETTE, *prenant le porte-feuille plûtôt que Geronte.*

Alte-là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERASTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Monſieur, vous nous voyez embraſſer vos genoux,
Voulez-vous aujourd'hui nous deſeſperer tous?

LISETTE, *à genoux.*

Eh! Monſieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh! Monſieur.

GERONTE.

La tendreſſe m'accue:
Dites-moi, n'a-t-on rien diſtrait du porte-feüille?

ISABELLE.

Non, Monſieur, je vous jure, il eſt en ſon entier,
Et vous retrouverez juſqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien! s'il eſt ainſi, pardevant le Notaire,
Pour avoir mes billets je conſens à tout faire.
Je ratifie en tout le preſent teſtament,
Et donne à votre hymen un plein conſentement.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, *à Geronte.*

Quelle action de grace!...

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me paſſe.
Mariez-vous tous deux, c'eſt bien fait, j'y conſens,
Mais ſur tout au plûtôt procréez des enfans,

Qui puiſſent heriter de vous en droite ligne;
De tous collateraux l'engence eſt trop maligne.
Deteſtez à jamais tous neveux Bas-Normands,
Et niéces que le diable ameine ici du Mans.
Fleaux plus dangereux, animaux plus funeſtes,
Que ne furent jamais les guerres ni les peſtes.
*Il ſort.*

CRISPIN.

Laiſſons-le dans l'erreur, nous ſommes heritiers.
Liſette, ſur mon front viens ceindre des lauriers,
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

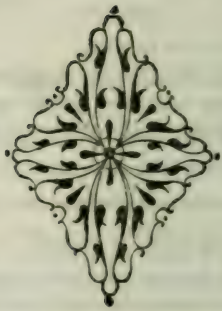
LISETTE, *au parterre.*

J'ai du bien maintenant aſſez pour être ſage.

CRISPIN, *au parterre.*

Meſſieurs, j'ai, grace au Ciel, mis ma barque à bon port.
En faveur des vivans je fais revivre un mort,
Je nomme à mes deſirs un ample Legataire,
J'acquiers quinze cent francs de rente viagere,
Et femme au pardeſſus; mais ce n'eſt pas aſſez :
Je renonce à mon legs, ſi vous n'applauditſſez.

FIN.



# LA CRITIQUE

DU

# LEGATAIRE

*COMEDIE*

REPRESENTÉE EN 1708.

## *ACTEURS*

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, Apotiquaire.

CLISTOREL, Comedien.

MONSIEUR BONIFACE.

MONSIEUR BREDOUILLE.

# LA CRITIQUE

DU

# LEGATAIRE.

*COMEDIE.*

---

## *SCENE PREMIERE.*

LE COMEDIEN, *faisant l'annonce.*

Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragedie de..... Et le jour suivant vous aurez encore une representation du Legataire.

## *SCENE II.*

### LE CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

Hola! hô! Monſieur l'Annonceur, un petit mot, s'il vous plaît!

LE COMEDIEN.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé! ventrebleu, n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même piéce? Eſt-ce qu'il n'y a pas aſſez long-tems que vous nous fatiguez de votre Legataire?

LE COMEDIEN.

Monſieur, nous ne nous laſſons jamais des Piéces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je ſuis las de voir ce Poiſſon avec ſon bredouillement & ſon Item. Ma foi, c'eſt un mauvais plaiſant; tu vaux mieux que lui.

LE COMEDIEN.

C'eſt le Public qui détermine le ſort des ouvrages d'eſprit & le nôtre, & lorſque nous le voyons venir en foule à quelque Comedie nouvelle, nous jugeons que la piece eſt bonne, & nous n'en voulons point d'autre garand.

LE CHEVALIER.

Ah! parſanbleu, voila un beau garand que le Public! Le Public, le Public, c'eſt bien à lui à qui je m'en raporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monſieur, voulez-vous vous en rapporter?

LE CHEVALIER.

A qui?

LE COMEDIEN.

Oüi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu! à moi: il y a plus de ſens, de raiſon & d'eſprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a ſur votre Théatre, dans vos Loges & dans votre Parterre, quand ces trois Ordres ſeroient reünis enſemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monſieur, de votre capacité.

mais j'ai toujours oüi dire que le goût general devoit l'emporter ſur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime eſt bonne pour les ſots, mais non pas pour moi. Je ne me laiſſe jamais entraîner au torrent, je fais tête au parterre, & quand il approuve quelque endroit, c'eſt juſtement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, que nous autres Comediens, nous ſommes d'un ſentiment bien contraire. C'eſt de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts, & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ſes déciſions.

LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu! j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon ſens, j'en appelle à la poſterité, & le ſiecle à venir me ſera raiſon du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque ſuccès qu'ait notre piece, nous n'eſperons pas, Monſieur, qu'elle paſſe aux ſiecles futurs; il nous ſuffit qu'elle plaiſe preſentement à quantité de gens d'eſprit, & que la peine de nos Acteurs ne ſoit pas infructueuſe.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comediens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de repreſenter de pareilles ſottiſes; mourez de faim, morbleu! mourez de faim avec conſtance, plutôt que de vous enrichir avec une auſſi mauvaiſe piece. Et qu'eſt ce que c'eſt encore que cette Critique dont vous nous menacez?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, par avance, que ce n'eſt qu'une bagatelle, deux ou trois Scenes qu'on a ajoutées pour donner à la Comedie une juſte longueur, & pour vous amuſer juſqu'à l'heure du ſouper.

LE CHEVALIER.

Cela ſera t-il bon?

LE COMEDIEN.

C'eſt ce que je ne vous dirai pas; le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public! le public! ils n'ont autre choſe à vous dire: le public! le public!

LE COMEDIEN.

Monſieur, je vous laiſſe avec lui, tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui expoſez que

de bonnes raiſons; il ne ſe paye pas de mauvais diſcours, je vous en avertis, & il a ſouvent impoſé ſilence à des gens qui avoient autant d'eſprit que vous.

*Il s'en va.*

LE CHEVALIER, *ſeul.*

Je lui parlerois fort bien, ſi je me trouvois tête à tête avec lui; mais la partie n'eſt pas égale, il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir ſi ces Meſſieurs voudront me rendre ma place.

*Il s'en va.*

## *SCENE III.*

### LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE.

LA COMTESSE.

Holà! quelqu'un de mes gens! n'ai-je-là perſonne? Mon caroſſe, mon caroſſe! Monſieur le Marquis, ſortons d'ici. Remuez-vous donc, Monſieur Boniface, vous voilà comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Si-tôt que votre caroſſe ſera devant la porte, on viendra vous avertir, mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure! Quoi! il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure? Je ne pourrai jamais ſuffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une priſe de lanſquenet, je vais ſouper proche les Incurables, nous devons courir le bal toute la nuit, & sur les huit heures du matin il faut que je me trouve à un reveillon à la porte Saint Bernard.

LE MARQUIS.

Voila, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout, & ſi vous ne voulez pas me ſuivre, voila Monſieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occaſion; c'eſt un jeune Poëte que je produis dans le monde, un bel eſprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai beſoin; je l'ai amené à la Comedie pour m'en dire ſon ſentiment.

LE MARQUIS, *bas, à la Comteſſe.*

Comment! tête à tête?

LA COMTESSE, *bas, au Marquis.*

Pourquoi non? Il me ſert de chaperon, il a une mine ſans conſequence : que voulez-vous qu'une

femme faſſe d'un viſage comme le ſien ? *(haut.)* Je pretens bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais avant tout, tirez-moi de la foule, Monſieur le Marquis, tirez-moi de la foule ; mon carotſe, en arrivant, a été une heure dans la ruë Dauphine ſans pouvoir avancer ni reculer, le voila preſentement dans le même embarras. Cela eſt étrange que dans une ville policée comme Paris, les ruës ne ſoient pas libres, & que Meſſieurs les Comediens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu ! Monſieur Boniface, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer dans les foyers, vous venez de voir cette Comedie qui a fait courir tant de monde, je ſerai charmé que vous m'en diſiez votre ſentiment, j'ai autrefois entendu des petits vers de votre façon qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE

Oh ! Monſieur.

LA COMTESSE.

Monſieur Boniface a cent fois plus d'eſprit qu'il ne paroît ; j'aime les gens dont la mine promet peu & tient beaucoup. Il a l'air d'un Cuiſtre, mais je puis vous aſſurer qu'il n'eſt pas un ſot.

M. BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comteſſe, que vous vous connoiſſez en phiſionomie.

LA COMTESSE.

C'eſt une ſource d'imagination vive, hardie, échauffée, rien ne l'arrête, rien ne l'embaraſſe, je lui trouve un fond de ſcience qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monſieur le Marquis, qu'il a fait vingt-cinq Comedies, & pour le moins autant de Tragedies? Les Comediens n'en veulent joüer aucune. Mais ce qu'il y a de beau, c'eſt que ſes Comedies ſont pleurer, & que ſes Tragedies ſont rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'eſt attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la Comteſſe eſt à ſon ordinaire vive & pétulante : il faut qu'elle ſe divertiſſe toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monſieur Boniface, faites-nous part de vos lumieres, & dites-nous, je vous prie, votre avis ſur la piece que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monſieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monſieur Boniface, mais ſoyez court; votre recit commence déja à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs; c'eſt le défaut des gens de votre metier. Je rencontrai dernierement un auteur dans la ruë, qui fit à toute force arrêter mon caroſſe; il me fatigua de ſes vers pendant une heure entiere, il en recita aux Laquais, au Cocher, aux chevaux, & ſi un autre caroſſe ne fût ſurvenu qui lui ſerra les côtes de fort prés, & lui fit quitter priſe, je croi qu'il parleroit encore, ou qu'il ſeroit devenu lui-même la cataſtrophe de ſa Tragedie.

M. BONIFACE.

Je ne ſuis encore qu'un jeune candidat dans la République des lettres, un nourriſſon des Muſes; mais je ſoutiens que la piece eſt vicieuſe *a capite ad calcem*, c'eſt-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat, un jeune candidat, un nourriſſon des muſes! Que dis-tu à cela, Marquis? Les muſes n'ont-elles pas fait là une belle nourriture? Quand ſerez-vous ſevré, Monſieur Boniface?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lû notre Poëtique d'Ariſtote! & nous ſçavons la difference de l'épopée avec le Poëme dramatique qui vient du grec, *para to dran*, id eſt, *agere*.

LA COMTESSE.

*Agere... agere...* Il faut avoüer que cette langue Grecque eſt admirable, il faut que vous me l'apreniez, Monſieur Boniface... Que je ſerois ravie de ſçavoir du Grec. Quoi, je parlerois Grec, je parlerois Grec! Monſieur le Marquis? mais cela ſeroit tout à fait plaiſant.

LE MARQUIS.

Oüi, Madame, cela ſeroit tout à fait plaiſant & nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laiſſe cette critique aux eſprits ſubalternes, c'eſt à l'analyſe, à la conduite, à la texture d'une piéce que je m'attache, & par là je vous prouverai que celle-ci eſt impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui eſt fort.

M. BONIFACE.

N'eſt-il pas vrai qu'il s'agit dans cette piece d'un Teſtament qui ſoit le nœud & le dénouëment de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon.

M. BONIFACE.

Qui eſt-ce qui fait ce teſtament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'eſt un valet?

LA COMTESSE.

Oüi, c'eſt Criſpin. Il me réjoüit par fois, j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or eſt-il que le code Juſtinien, titre douze, *paragrapho primo : de Teſtamentis*, nous apprend que ceux qui ſont ſous la puiſſance d'autrui ne peuvent pas teſter. Le valet eſt ſous la puiſſance de ſon maître, *ergo* je ſoûtiens que le valet n'a pû faire de teſtament, & de là je conclus que la piece eſt deteſtable.

LE MARQUIS.

Belle concluſion.

LA COMTESSE.

Voila ce qui s'appelle ſaper un ouvrage par les fondemens, raiſonner juſte, & décider comme j'aurois fait. Que Monſieur Boniface a d'eſprit! c'eſt un gouffre de ſcience. Mon Dieu, que j'aurois envie de l'embraſſer! mais la pudeur m'en empêche. Pour vous conſoler, Monſieur Boniface, baiſez ma main. Te voila, Marquis, confondu, écraſé, anéanti. Tu ne ris point? tu ne ris point?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere. Qu'avons-nous affaire ici d'épopée, & de tous les grands mots Grecs & Latins dont Monſieur Boniface fait une parade faſtueuſe?

LA COMTESSE.

Ce ſont tous termes de l'art, qui ſont citez fort à propos, l'épopée, le code, le Juſtinien, le paragrapho. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payez une piſtole piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monſieur le Juriſprudent hors de ſaiſon, qu'il n'eſt point queſtion dans une Comedie du Droit Romain, ni de Juſtinien. Il s'agit de divertir les gens d'eſprit avec art, & je vous ſoûtiens, moi, que la conduite de cette piece eſt tres-ſenſée.

M. BONIFACE.

C'eſt dont nous ne convenons pas parmi nous autres Sçavans.

LE MARQUIS.

Le premier Acte expoſe le ſujet, le ſecond fait le nœud, dans le troiſiéme commence l'action, elle continuë dans les ſuivans; tout concourt à l'évenement; l'embarras croît juſqu'à la derniere ſcene,

le dénoüement eſt tiré des entrailles du ſujet. Tous les Acteurs ſont contens, & les ſpectateurs ſeroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puiſqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moi je n'entens point vos regles de Comedie : mais mon frere le Chevalier qui a bon goût, & qui eſt preſque auſſi ſage que moi, m'a dit qu'elle ne valoit rien : il ne l'a pourtant point encore vuë.

LE MARQUIS.

C'eſt le moyen d'en juger bien ſainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune repréſentation la premiere il ne vit rien, la ſeconde il n'entendit pas un mot, la troiſiéme il ne vit ni n'entendit, & toutes les autres fois il étoit dans les foyers occupé devant le miroir à rajuſter ſa perſonne, ranimer ſa perruque, ſe renouveller de bonne mine pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, & la conduire avec ſuccés dans ſon caroſſe.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle ſi bien.

LA COMTESSE.

Pour moy ne trouvant plus de place dans les

premieres loges je l'ay vûë pour la premiere fois dans l'amphitheatre, où je me trouvay entourée de cinq ou ſix jeunes Seigneurs qui ne ceſſerent de folâtrer autour de moy; jamais jolie femme ne fut plus lutinée, & ſi la piece n'avoit promptement finy, je ne ſçai en verité ce qu'il en ſeroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raiſon, Madame la Comteſſe, de peſter, vous n'avez jamais tant couru de riſque en vos jours qu'à cette Comedie.

M. BONIFACE.

Pour moy j'étois dans le parterre à la premiere repreſentation, il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaiſe Comedie : une moitié de mon juſtaucorps fut emportée par la foule, & j'eus bien de la peine à ſauver l'autre, au milieu des flots de Laquais qui m'inonderent de cire en ſortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque

LA COMTESSE.

Les Auteurs qui ont des habits auſſi meurs que le vôtre, Monſieur Boniface, ne doivent point ſe trouver dans le parterre à une premiere repreſentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comteſſe a raiſon, vous êtes-là un

tas de mauvais poëtes cantonnez par pelotons (je ne parle pas de ceux qui ſont avoüez d'Apollon, dont on doit reſpecter les avis) vous êtes là, dis-je, comme des ames en peine tout prêts à donner l'allarme dans vôtre quartier, & à ſonner le tocſin ſur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hazardez, négligez, ou mal interprétez qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rens, Marquis, tu fléchis, tu demandes quartier. Courage, Monſieur Boniface, remettez vous, l'ennemy plie, tenez bon, quand il devroit aujourd'huy vous en coûter vôtre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te meſurer avec Monſieur Boniface? c'eſt le plus bel eſprit du ſiecle, il a voix deliberative aux caffez, & c'eſt luí qui fait un livre qui aura pour titre *Le Diable partisan*, ou l'*Abrégé des soupirs auprès des cruelles*.

LE MARQUIS.

Mais enfin vous conviendrez que la piece eſt...

LA COMTESSE.

Horrible, deteſtable, archideteſtable, & qu'il n'y a que les entr'actes qui la ſoûtiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? Il me ſemble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! Comment appellez-vous donc ces piroüettes, ces caracoles, ces chaudes embraſſades qui ſe font ſur le théatre pendant qu'on mouche les chandelles : voilà ce qui s'appelle des ſcenes d'action & de mouvement des plus comiques. Place au Théatre, haut les bras! Demandez plûtôt au parterre, je ſuis ſeure qu'il ſera de mon avis. Mais je perds icy bien du tems. Mon cher Monſieur Boniface, voyez, je vous prie, ſi mon caroſſe n'eſt point à la porte; de moment en moment je ſens que je m'extenuë, je fonds, je peris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, Madame, je viens vous rendre réponſe.

## *SCENE IV.*

M. BREDOUILLE, MADAME LA COMTESSE, LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, *ſortant de la couliſſe.*

Allez toûjours devant, j'y ſeray auſſi-tôt que vous, ayez ſoin ſeulement que nous buvions bien frais, & que le roſt ſoit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé! bon jour, mon cher Monſieur Bredoüille, que j'ay de joye de vous rencontrer icy. Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monſieur Bredoüille, j'ay été vingt fois à ſa maiſon de campagne, c'eſt luy qui a inventé les poulardes aux huitres, les poulets aux œufs, & les cercelles aux olives : ſi je n'étois pas retenuë, je lui propoſerois de nous donner ce ſoir à ſouper pour nous dédommager de la mauvaiſe Comedie que nous venons de voir?

M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaiſe Comedie? mauvaiſe Comedie!... je la trouve excellente, je ne me ſuis jamais tant diverty, & Monſieur Cliſtorel m'a guery de toute la mauvaiſe humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredoüilleux? Quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ſes cerceaux, & pleures-tu par avance le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été?

M. BREDOUILLE.

Mon Cuiſinier avoit à diner manqué ſa ſoupe, ſes entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laiſſé brûler un faiſan qu'on m'avoit envoyé de mes terres; je n'ai pas laiſſé d'y rire tout mon ſaoul, tout mon ſaoul.

LA COMTESSE.

Comment, tu as pu rire de pareilles ſottiſes? ſi je te faiſois l'anatomie de cette piece-là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appetit pendant tout le Carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas, il n'eſt point ici queſtion d'anatomie, eſt-ce que le teſtament ne vous a pas réjoüie : il y a là deux Item qui valent chacun une Comedie, & cette veuve, morbleu, cette veuve n'eſt-elle pas à manger? Ce Poiſſon eſt plaiſant, il me divertit, j'aime à rire, moi, cela me fait faire digeſtion.

LA COMTESSE.

Et c'eſt juſtement la Scene de veuve qui m'a donné un dégoût pour la piece; j'ai une antipatie extreme pour cet habit, & ſi mon mari mouroit aujourd'hui, je me remarierois demain pour n'être pas obligée de me repréſenter ſous un ſi lugubre équipage! Je crois que je ne ferois pas mal dés à préſent de choiſir quelqu'un pour lui ſucceder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce feroit trés-bien fait!

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plait, de ce Gentilhomme Normand, Monfieur Alexandre Choupille, de l'enfant poſthume, du Cliſtorel, & de la fervante qui ne veut pas être interloquée?

M. BREDOUILLE.

Hé bien! interloquée, interloquée; où eſt donc le grand mal? N'ai-je pas été interloqué, moi qui vous parle, dans un procés que j'ai avec un de mes Fermiers?

LA COMTESSE.

Eh! fy donc, Monfieur, fy donc.

M. BREDOUILLE.

Pour moi je n'y entens point tant de façons: quand une chofe me plait, je ne vais point m'alambiquer l'efprit pour ſçavoir pourquoi elle me plait.

LE MARQUIS.

Monfieur parle de fort bon fens.

M. BREDOUILLE.

Madame la Comteſſe, par exemple, je ne la détaille point par le menu, il ſuffit qu'elle me plaiſe

en gros, je n'examine point ſi elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée; elle me plait, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaiſant.*

Monſieur Bredoüille a raiſon, car, voyez-vous, une femme eſt comme une Comedie; il y a de l'intrigue, du dénouëment. Monſieur Bredoüille, par exemple, je n'examine point s'il eſt gros ou menu, gras ou maigre; il a de bon vin, on le va voir : en faut-il davantage? N'eſt-il pas vrai Marquis?

LE MARQUIS.

Oüi, rien n'eſt plus clair que ce raiſonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je ſuis votre ſerviteur, je vais ſouper à la Place Royale, où nous devons attaquer un alloyau dans les formes, & je ſerois au deſeſpoir que la ſcene commençât ſans moi.

LA COMTESSE, *bredouillant.*

C'eſt tres bien fait, Monſieur Bredoüille; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de razades à ma ſanté.

*M. Bredouille ſort.*

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Voilà un plaiſant original! Mais que vois-je?

Il me ſemble que j'apperçois Monſieur Cliſtorel : il n'eſt pas encore deshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir. Hola ! hò ! Monſieur Cliſtorel, un petit mot !

## *SCENE V.*

CLISTOREL, *Apotiquaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Les Comediens ſont bien plaiſans de joüer ſur leur Théatre un corps auſſi illuſtre que celui des Apotiquaires, & ce petit mirmidon de Cliſtorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? n'êtes-vous pas Monſieur Cliſtorel ? Comment donc ? je crois qu'en voila encore un autre ; je m'imaginois qu'il fût unique en ſon eſpece. Hola, ho ! Monſieur Cliſtorel un petit mot.

## SCENE VI.

CLISTOREL, *Comedien*.
CLISTOREL, *Apotiquaire*, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apotiquaire, à Clistorel, comedien.*

C'eſt donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom & ma perſonne pour les mettre dans vos Comedies. Savez-vous que je ſuis Doyen des Apotiquaires ?

CLISTOREL, *Comedien.*

Vous ! Doyen des Apotiquaires ?

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Oüi ! moi.

CLISTOREL, *Comedien.*

Que m'importe ! Ah ! ah ! ah ! la plaiſante figure pour un doyen.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Figure ! parbleu, figure vous-même ! je ſerois bien fâché que la mienne fût auſſi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *Comedien.*

Et moi je ſerois au déſeſpoir de vous reſſembler. Ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné?

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Depuis deux cent ans nous tenons boutique d'Apotiquaire de pere en fils, dans le Fauxbourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *Comedien.*

Oui, l'on dit que c'eſt vous qui recrepiſſez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a point d'homme en France qui ait plus raccommodé de viſages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez racommodé des viſages? Je croyois qu'un viſage n'étoit pas de la compétence d'un Apotiquaire. Il faudra donc, Monſieur Cliſtorel, que vous préludiez quelque jour ſur le mien; je ſuis jeune encore, comme vous voyez, mais quand j'ai bû du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obſcur, les nuances broüillées, & des erreurs au teint qui me vieilliſſent de dix années.

CLISTOREL, *Comedien, à la Comteſſe.*

Il a remis ſur pied des teins auſſi déſeſperez que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'aſſurer que mon viſage ne lui fera point d'affront, & qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Pourquoi donc, mon petit Comedien, connoiſſant mon mérite, êtes-vous aſſez impudent pour me jouer en plein Théatre?

CLISTOREL, *Comedien.*

Nous y joüons bien tous les jours les Medecins qui valent bien les Apotiquaires.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Sçavez-vous que perſonne n'approche de plus prés que nous les Princes & les grands Seigneurs?

CLISTOREL, *Comedien.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Je ſuis Apotiquaire, & Medecin quand il le faut.

CLISTOREL, *Comedien.*

Je jouë, moi, dans le comique & dans le ſerieux.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

J'ai fait à Paris quatre cours de Chymie.

CLISTOREL, *Comedien.*

J'ai joüé en campagne les Rois & les Empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi? vous joüez dans le ſerieux! Un pigmée, un extrait d'homme comme vous, repreſenteroit Achille, Agamemnon, Mitridathe! Marquis, que dis-tu de ce heros-là. Ne voilà-t-il pas un Mitridathe bien fourni pour faire fuir des légions Romaines?

LE MARQUIS.

Je vous prie, Monſieur Cliſtorel le ſérieux, de nous dire ſeulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *Comedien.*

Oüi dà.
Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Liſette & Criſpin, & l'Enfer & les Dieux.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Il faut dire la verité! voilà une belle taille pour faire un Empereur!

CLISTOREL, *Comedien.*

Voilà un plaiſant viſage pour avoir fait quatorze enfans à ſa femme!

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Cela eſt faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *Comedien.*

Tant mieux, pourveu qu'ils ſoient tous de votre façon.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Qu'eſt-ce à dire? de ma façon! apprenez que ſur l'honneur Madame Cliſtorel n'a jamais fait de qui pro quo.

CLISTOREL, *Comedien.*

Elle ne vous reſſemble donc pas.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Moi, j'ai fait des qui pro quo! vous en avez menti!

CLISTOREL, *Comedien.*

J'en ai menti?

*Ils ſe battent.*

LA COMTESSE, *les ſéparant.*

Monſieur l'Apotiquaire, Monſieur le Comedien; Monſieur Cliſtorel, Monſieur Mitridathe...

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Avorton de Comedien!

CLISTOREL, *Comedien.*

Embrion d'Apotiquaire!

LA COMTESSE.

Doucement, Meſſieurs, doucement! je ne ſouffrirai point qu'il arrive de malheur, & que deux Cliſtorels ſe coupent la gorge en ma preſence. Vous Monſieur Cliſtorel l'Apotiquaire, retournez dans votre boutique; & vous Monſieur Cliſtorel le Comedien, je veux que vous me meniez au bal, & que nous danſions enſemble le rigaudon, la chaſſe, les cottillons, la jalouſie, & toutes les autres danſes nouvelles où j'excelle aſſurément, & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui ſe tremouſſe dans un bal avec plus de nobleſſe, de cadance, de vivacité, de legereté, & de pétulance.

## *SCENE DERNIERE.*

M. BONIFACE, LA COMTESSE,
CLISTOREL, *Comedien*,
CLISTOREL, *Apotiquaire*,
LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

Madame, votre caroſſe eſt à la porte, & vous deſcendrez quand il vous plaira.

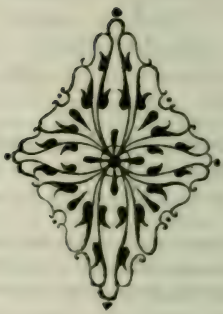
LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jetter dans le premier venu. *(à Cliſtorel le Comedien.)* Allons, Monſieur Cliſtorel, donnez-moi la main.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Et bien! morbleu! voila ce qui s'appelle une Comedie dans les regles; cela vaut mieux que l'autre, & je vous jure que l'on ne la joüera point que je n'y revienne. Je conſeille à l'aſſemblée d'en faire autant.

*Fin de la Critique du Legataire.*



# NOTES.

# NOTES

Il serait beaucoup trop long d'énumérer ici tous les changements qu'il nous a fallu faire, pour rendre absolument correct le texte de 1714. Les éditions anciennes de Regnard sont, à l'envi, criblées de fautes typographiques, parmi lesquelles il y en a de fort graves : vers omis; mots oubliés, ou répétés à tort, ou mal orthographiés; ponctuation presque partout très défectueuse et, par conséquent, nuisant à la clarté du dialogue; jeux de scènes erronés ou manquant à chaque instant, etc. — Bornons-nous donc à signaler les principales modifications et additions qui nous ont semblé nécessaires.

## *DEMOCRITE*

P. 3. — La scène se passant dans un désert, au premier acte, et à Athènes dans les quatre derniers. il n'y a pas unité de lieu. L'auteur prenait peu de souci d'enfreindre les règles, sachant d'ailleurs se faire pardonner tout, à force d'esprit et de gaîté.

P. 13. — Le texte de 1714 dit : *Un tresor? en quel endroit peut-il estre?*

Il faut : *en quel lieu;* autrement le vers serait faux.

P. 56. —

*Quelle felicité! & qu'en sa compagnie*

*Felicite* au singulier produit un hiatus, mais le pluriel, qui est adopté par les éditions modernes, a moins de vivacité, et nous avons conservé le texte ancien.

P. 95. —

*Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.*

Après ce vers, il en manque deux à rimes masculines.

P. 99. — CLEANTHIS. — *Grands Dieux! que je le hais!* (1714).

On a dû supprimer : *Grands Dieux!* pour rendre le vers correct.

P. 111. —

*Ne va pas t'y fier! ce n'est qu'un stratagème.*

Après ce vers, qui finit la scène IV du dernier acte, il en faudrait deux masculins, la scène V commençant par deux vers à rimes féminines. Ils n'existent dans aucune édition.

## *LES FOLIES AMOUREUSES*

P. 121. — Cette comédie, si alerte et si attrayante, jouée pour la première fois le 15 janvier 1704, n'eut au début que quatorze représentations; cela tint en partie au départ de l'excellente soubrette, Mlle Beauval, qui, après de nombreux succès et fort âgée, quittait définitivement le théâtre le 4 mars 1704. Regnard lui a donné, dans le prologue des *Folies*, un rôle très amusant, en rapport avec son caractère assez quinteux.

P. 145. —

*Paix, tay-toy, parle bas, tu sauras mon dessein.*

Le texte ancien dit : *deſtin ; deſſein* conviendrait mieux peut-être.

P. 174. — Les mots *haut* et *faux* ne riment que pour l'oreille; mais Regnard n'y regardait pas de si près! Il improvisait, en quelque sorte, ses chefs-d'œuvre, pleins de verve charmante et de naturel, et, à coup sûr, sans l'aide du mauvais poète Gacon, qui dut collaborer seulement à quelques pièces très secondaires, auxquelles le maître attachait peu d'importance.

P. 185. —

*Votre large calotte & votre grande robe.*

C'est le texte de l'édition originale et de celles de 1714, de 1728 et de 1750; dans plusieurs éditions moins anciennes, on lit : *Votre large culotte...*

P. 190. — Il faudrait, au 7e vers, *coacer*, au lieu de : *croacer*, puisqu'il s'agit d'une grenouille et non d'un corbeau. Cette faute, que nous avons signalée page XXVIII de notre Notice, a été commise également par La Fontaine et par Voltaire.

P. 224-225. — Dans *Le Mariage de la Folie*, Clitandre c'est Regnard lui-même : il s'est peint en quelques vers vifs et colorés; son joli domaine de Grillon et la joyeuse vie qu'on y menait sont célébrés par Éraste, dans la même scène.

P 238. —

LE CARNAVAL. — *M'aimeras-tu?*

LA FOLIE. — *Selon la chanſon.*

Tel est le texte des éditions anciennes, notamment de celles de 1714 et de 1728. On devrait mettre, pour la correction du vers : *C'eſt ſelon la chanſon.*

P. 239. —

*Sous mon empire a fait naiſtre.*

C'est le texte ancien. — Pour éviter un vers faux, on a

ajouté un adjectif dans plusieurs éditions publiées depuis la mort de Regnard : *Sous mon vaste empire...*

P. 241. — Des éditions modernes, corrigeant le texte ancien que nous avons suivi, portent : *Et pourquoy, je te prie?* — Et, plus bas : *L'excuse en est jolie.*

P. 244. — Omission de 1714 réparée. — CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN doivent assister à la dernière scène. Nous les avons donc mentionnés.

P. 245. —

*Ils ont fait un beau coup, vraiment!*

Le texte de 1714 dit : *un fort beau coup*. Par suite, le vers est faux dans cette édition.

## *LES MENECHMES*

P. 249. — La première représentation a eu lieu le vendredi 4 décembre 1705, et non en 1706, comme l'indique l'édition de 1714. Nous avons rectifié, bien entendu.

P. 256. — ... *se gonfler d'ambroisie*. Les éditions parues longtemps après la mort de l'auteur portent : *se gorger*.

P. 356. —

*De quoi vous serviront quarante mille écus?*

dit Valentin à Menechme. — Regnard, en écrivant ce vers, a été distrait, car, au premier acte et au cinquième, il s'agit de *soixante* mille écus.

## *LE LEGATAIRE UNIVERSEL*

P. 389. — Dans l'édition de 1714, *Le Legataire universel* et *La Critique du Legataire* sont paginés séparément; nous avons jugé préférable de comprendre ces deux pièces dans la pagination générale du second volume.

P. 428. — Le texte de 1714 dit, au treizième vers *& vaut un seul tresor*. Il faut : *& vaut seule un tresor*.

P. 432. — Au septième vers, le mot : *fuis* est omis dans l'édition de 1714.

P. 460. — Vers omis dans l'édition de 1714 :

*Où l'honnêteté souffre & la pudeur gémit...*

P. 463. — Scène VII. — Il faudrait réduire cette scène au premier vers, car Éraste ici semble ignorer les deux déguisements de son valet, et, au début des scènes IV et VI, il a laissé voir que le rusé Crispin l'avait mis au courant de ses projets à l'égard du pauvre Géronte. — Distraction de Regnard!

P. 473. — *Laisse-moi donc rêver ; donc* est omis dans le texte de 1714.

P. 475. — Vers omis (1714) :

*Si la justice vient à connoistre du fait,*

P. 481. — Vers omis (même édition) :

*Et je serois encor contraint de deguerpir.*

P. 520. — Vers omis (même édition) :

*Et donne à votre hymen un plein consentement.*

P. 521. — Dernier vers de la pièce (CRISPIN, *au parterre*) :

*Je renonce à mon legs si vous n'applaudissez.*

Dans diverses éditions, il y a : *si vous m'applaudissez.*

## *LA CRITIQUE DU LEGATAIRE*

P. 523. — Nous avons ajouté la date de la première représentation : 1708. Cet acte n'a été joué que cinq fois.

P. 526. — Il s'agit de Philippe Poisson, petit-fils de Raimond, né à Paris en février 1682, mort à Saint-Ger-

main le 4 août 1743. Comme son aïeul, il fut auteur de joyeuses comédies et acteur de grand talent. Ses deux meilleures pièces : *Le Procureur arbitre* et *L'Impromptu de campagne,* ont obtenu un vif succès et sont longtemps restées au théâtre.

# TABLE

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

*PIÈCES :*


| | Pages |
|---|---|
| DEMOCRITE. . . . . | 5 |
| LES FOLIES AMOUREUSES. . . . . | 121 |
| LE MARIAGE DE LA FOLIE (Divertissement). . | 223 |
| LES MENECHMES. . . . . | 249 |
| LE LEGATAIRE UNIVERSEL. . . . . | 389 |
| LA CRITIQUE DU LEGATAIRE. . . . . | 523 |
| NOTES. . . . . | 555 |

*Achevé d'imprimer*

le vingt novembre mil huit cent quatre vingt-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

*A PARIS*

S

S.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

NOV 28 1966

JUL 28 1967

SEP 24 2004

UO SEP 09 2004

a39003 002236882b

CE

CE PQ 1913
.A1P54 1887 V002
COO REGNARD, JEA OEUVRES.
ACC# 1216661